

G
1450
3.

1450

ENTRETIENS

SUR L'HISTOIRE DE L'UNIVERS;

OU L'ON VOIT LA SUITE
des grands événemens qui ont
changé la face des Empires : La
cause de leurs établissemens & de
leurs chûtes: L'état de l'Eglise dans
tous les tems ; Et des demonstra-
tions de la Providence & de la
verité de la Religion.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS LA NAISSANCE DE J. C.
jusqu'à l'Empire de Charlemagne, sous le
Pontificat de Grégoire VII.

Par M. DE LELEVEL

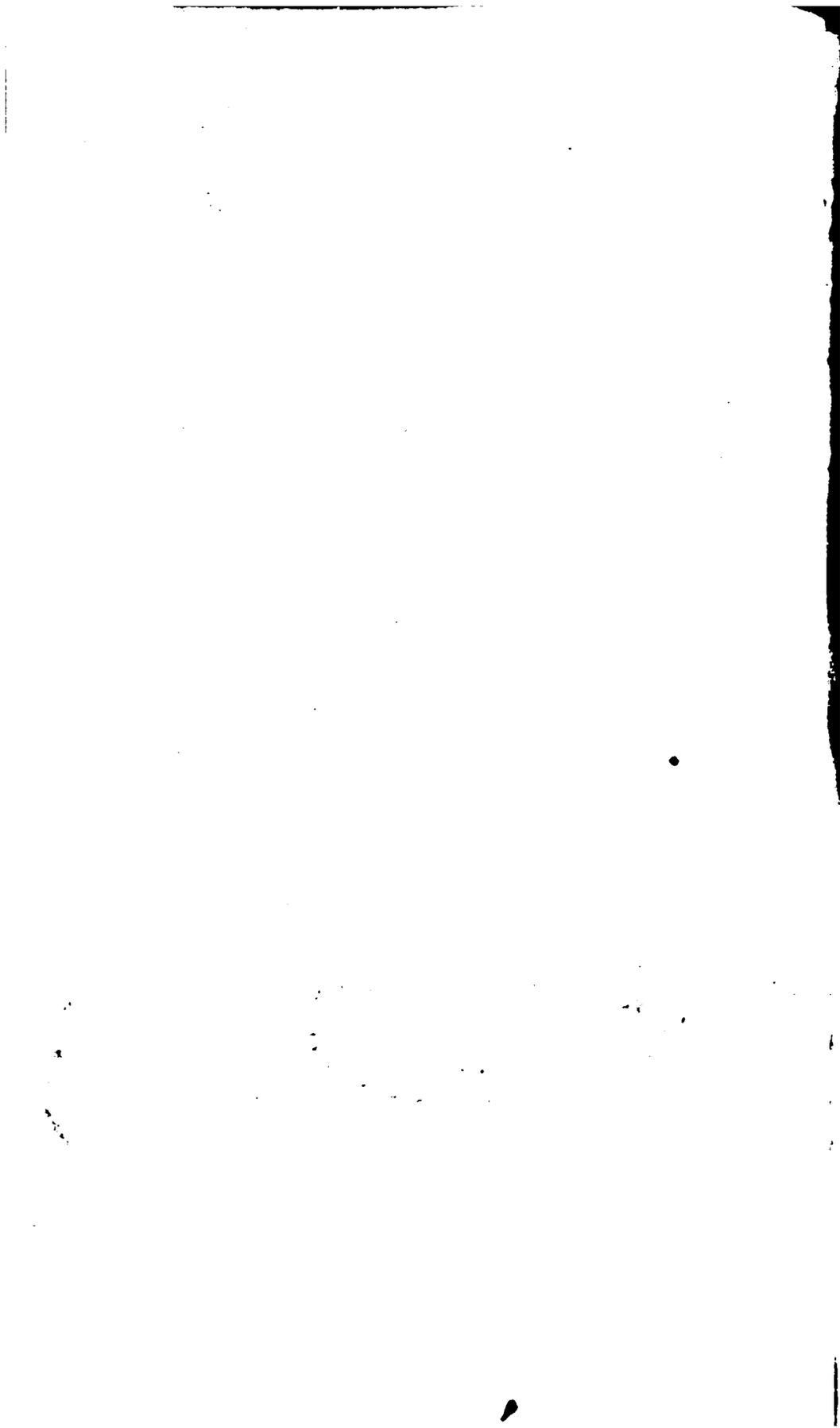


A PARIS,
Chez EDMÉ COUTEROT, rue saint
Jacques, au bon Pasteur.

M. DC. XC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

G. 1450.



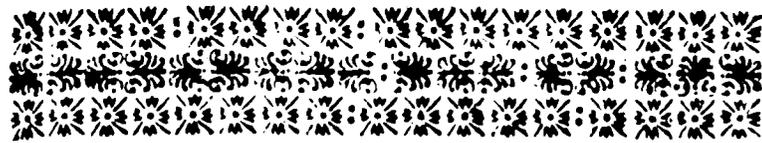


AVERTISSEMENT.

L est à propos de faire souvenir le Lecteur du dessein de cet Ouvrage. Je me propose toujours , en donnant une connoissance generale de l'Histoire , de montrer la Providence & la suite de la Religion. Ainsi j'ay deux sortes de personnes à contenter: Ceux qui aiment les faits, & ceux qui aiment les reflexions. Mais il faut mettre chaque chose dans sa place. Je n'ay dû rapporter que les

AVERTISSEMENT.

faits d'où dépend la liaison des affaires du monde, & ne joindre à ces faits que les réflexions les plus importantes. Tout le reste étoit hors d'œuvre. Si j'écrivois l'Histoire en détail, où trouverois-je des Lecteurs? Et si je faisois des remarques que tout le monde peut faire, quelle satisfaction donneroient-elles? C'est pourquoi je demande qu'on regarde moins ce que je pouvois faire, que ce qu'il étoit nécessaire que je fisse pour faire ce que personne n'a encore fait.



T A B L E

DES ENTRETIENS

contenus dans ce second Tome.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la Naissance
de JESUS-CHRIST, jusqu'à la prise de
Jerusalem par Titus. page 1

L A naissance de l'Eglise est toute di-
vine, 2. 3. & suiv. Pourquoi JESUS-
CHRIST est mort & ressuscité, 6. 7.
& 8. L'esprit d'Auguste, 9. Celui de
Tibere, 10. 11. & suiv. La conduite
detestable de Caligula, 15. 16. & 17.
La stupidité de Claudius, 18. 19. &
20. Les excès de Neron, 21. & 22.
Agrippine punie de sa tendresse dére-
glée, 23. 24. & 25. L'Eglise est tou-
jours admirable, 25. & 26. Neron la
persecute, 27. Il perit, *ibid.* Galba,

T A B L E

Orhon & Vitellius ne firent que paroître , 28. 29. 30. & 31. Les grandes qualitez de Vespasien , 32. & 33.

II. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la prise de Jerusalem , jusqu'à l'Empire d'Adrien. 34

La désolation des Juifs , 35. 36. & 37. La cause de leurs malheurs , ibid' & 38. 39. Titus semblable à Vespasien. 39. & 40. Un Philosophe puni de sa curiosité. 41. Domitien veut estre regardé comme un Dieu. 43. 44. & 45. Il persecute les Chrétiens. 46. L'Apocalypse est semblable à la Prophetie de Daniel , 47. & 48. La force de l'Eglise est invincible , 50. 51. L'injustice des Païens envers les Chrétiens . 52. 53. & 54. Amusemens de Domitien, 54. & 55. La pieté de Nerva , 55. & 56. Les grandes qualitez de Trajan , 57. Ses vices , 58. Témoignage de l'innocence des Chrétiens , 59. & 60.

DES ENTRETIENS.

III. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire
d'Adrien , jusqu'à celui du jeune
Gordien. 62

*Les qualitez & les vices d'Adrien , 63 ;
& 64. Châtiment des Juifs , 65. &
66. Les vertus d'Antonin , 66. & 67.
Marc-Aurele vainqueur de ses enne-
mis par les prieres des Chrétiens qu'il
persecutoit , 68. Emportemens prodi-
gieux de Commode , 70. L'Eglise est
en paix sous son empire , 71. Le sort
de Pertinax , 72. Celui de Julianus , 73.
Severe Septime persecute les Chrê-
tiens , 74. Appareil de leur martyre ,
ibid & 75. Faux zèle de Tertullien ,
76. 77. Caracalla tuë son frere Geta ,
78. Macrin ne dure gueres , 79. Les
folies & les sensualitez d'Helio-
gale , 79. 80. 81. Alexandre Severe
amateur de la justice , 84. 85. & 86.
L'Empire des Perses rétabli , 87.
L'orgueil & la cruauté de Maximin.
88. 89. Sa mort , 91.*

T A B L E

IV. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire du
jeune Gordien , jusqu'à la victoire de
Constantin. 93

*Gordien gouverne sagement , 94. 95.
Philippe épargne les Chrétiens , 96.
97. & 98. Dece les persesute avec for-
ce , 99. & 100. Les Solitaires se mul-
tiplient , 101. Ce qu'il faut penser
d'Origenes , 102. Trois Empereurs ne
font que paroître , 103. Les malheurs
de Valerien , 104. La dureté & les
desordres de Gallien , 105. & 106.
Odenat merite l'Empire . 107. & 108.
Claudius II. en étoit digne. *ibid.* Le
merite de Zénobie . 109. Aurelien
trionphe de cette Reine , 112. Tacite,
Probus & Carus bons Empereurs ,
114. 115. 116. & 117. Aper tuë Nume-
rien , 118. Diocletien vaincu devient
vainqueur de Carinus , 119. & 120.
Son Collegue & les deux Césars cau-
sent de grandes broüilleries , 120. &
suiu. Constantin se délivre de Maxi-
mien , 123. La guerre declarée entre
Maxence & Constantin , 128.*

DES ENTRETIENS.

V. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis Constantin,
jusqu'à Julien l'Apostat. 129

*L'Etat de l'Eglise , 129. 130. & suiv.
La victoire de Constantin , 136. 137.
Le Concile general de Nicée con-
damne Arius , 141. & suiv. Portrait
de Constantin , 149. Son Empire par-
tagé entre ses trois fils , 151. Leurs
guerres. ibid. & suiv. Constance pro-
tecteur des Arriens , 152. 153. Foibles-
se des Orthodoxes , 154. La foy de
Nicée invariable , 155. Saint Atha-
nase & saint Hilaire persecutez , 157.
& 158. Julien reconnu pour Empe-
reur , 159.*

VI. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire
de Julien jusqu'au troisième Concile
general. 161

*Parallele de Constance & de Julien , 162.
Vain reproche des Heretiques , 164.
L'esprit de Julien , 165. Entièrement*

T A B L E

de Lucifer de Calagri , 166. La mort de Julien , 169. Jovien ne dure gueres , 170. Valentinien & Valens d'humeur & de Religion differentes. ibid. & suiv. Fin malheureuse de Valens , 173. Gratien associe Theodose à l'Empire , ibid. Le second Concile general se tient à Constantinople , 174. Le quatrième siècle second en grands hommes , 175. Maxime usurpe l'Empire de Gratien , ibid. L'usurpateur perit par la valeur de Theodose , qui redonne l'Empire d'Occident à Valentinien II. 177. Il vange encore la mort de ce jeune Prince , 179. Portrait de Theodose , ibid. & 180. Ses enfans Arcade & Honorius trahis par leurs Tuteurs , 180. Eudoxe , femme d'Arcade , persecute saint Chrysostome . 181. L'Empire d'Occident renversé , 182. & suiv. Le Pape saint Leon sauve Rome de la fureur d'Attila & de Genseric , &c. 190. & 191.

DE S ENTRETIENS.

VII. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis le troisième
Concile general, jusqu'à l'Empire de
Justinien. 196

Les ennemis de la Grace abbatu , 197. Theodose le jeune favorise Nestorius, 200. Il est détrompé , 203. Eutyches cause de nouveaux troubles , 204. & 205. Violences du faux Concile d'Ephefe , 208. Le Concile general de Calcedoine met fin aux maux de l'Eglise, 209. L'ambition des Patriarches de Constantinople mal fondée , 210. & 211. Marcien & Leon dignes de l'Empire , 212. Basilisque odieux. ibid. & 213. Zenon se mefle mal-à-propos des matieres de la Foi , 214. & 215. Anastase perit , 216. Theodoric chasse les Herules de l'Italie ; ibid. & 217. Soulevement des François contre Childe-ric , 218. Les Gots ravagent une partie de la France , 219. Politique de Theodoric , 220. Les victoires de Clovis, ibid. Il perd une bataille , 221. Cruau-vez de Theodoric , 223. Sa mort, 224. Les Princes François vangent leur

T A B L E

*sœur mal-traitée par Amalric son
mary, 225. Belisaire & Narses trai-
tez durement par Justinien, 226. &
sui.*

VIII. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis le cinquième
Concile general, jusqu'à la descente
des Maures en Espagne. 219

*Justinien assemble le cinquième Concile
general, 230. Ce que c'est que les trois
Chapitres, 231. Erreur de Justinien,
233. & sui. Vengeance de Narses,
235. Les Lombards s'établissent en
Italie, ibid. & 236. Ils sont opposez
aux Exarques, 236. Vertu de Tibere
second, 237. Vice de Maurice, 239.
Zele du grand saint Gregoire, ibid. &
240. Conversion de l'Angleterre, 240.
Celle de Recarede Roi d'Espagne, 242.
Perfidie de Phocas, 243. Sa fin, 244.
Heraclius vaincu par Cosroë devient
vainqueur, 245. & 246. Déroute des
Juifs, 247. Mahomet s'érige en Pro-
phete, 248. Son esprit, 249. L'histoire
du Monothelisme, 251. Le sixième
Concile general, 257. Ce qui s'y pas-*

DES ENTRETIENS.

sa, *ibid.* & *suiv.* *Constant ravage l'Italie*, 260. *Paganas fort occupé dans l'Orient*, *ibid.* *Les Rois feneans*, 262. *Le Concile Quinisexte*, *ibid.* & 263. *Leonce se revalie contre Justinien II.* 264. *Usurpations sanglantes*, 265. & *suiv.*

IX. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la descente des Maures en Espagne, jusqu'à l'Empire de Charlemagne. 268

Perfidie du Comte Julien, 269. *Pelage se ranime*, 271. *Victoire de Charles Martel*, *ibid.* & 272. *Disgrace d'Anastase II.* 273. *Theodose III. Empereur malgré lui.* 274. *Leon Isaurique vainqueur des Sarafins, & ennemi des Images*, 275. 276. *Revolte de l'Italie*, 277. *Constantin Copronime fait condamner par un Concile le Culte des Images*, 279. *Aveuglement des Heretiques*, *ibid.* & 280. *Impieté de Leon punie*, 282. *Septième Concile general*, 283. *L'approbation de toute l'Eglise rend un Concile general*, 285. *Les François soumis au Concile*,

TABLE DES ENTRET.

286. Charles Martel s'oppose aux Lombards, 287. Pepin est couronné, 289. Il abaisse les Lombards, *ibid.* Charlemagne les détruit, 290. Il est reconnu Roi d'Italie, *ibid.* Courage d'Alphonse, 291. Vices d'Irene & de Constantin, 292. Charlemagne Empereur d'Occident, 294. Fruits de l'Histoire, 295.

Fin de la Table.



EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy : Il est permis à EDME COITEROT , de faire imprimer un Livre intitulé , *Entretiens sur l'Histoire de l'Univers* , par M. DE LELEVEL ; en tel Volume, marge & caractere qu'il voudra , durant le tems de huit années , à compter du jour que ledit Livre sera imprimé & mis en vente pour la premiere fois ; avec défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres , de l'imprimer ni contrefaire , sous quelque pretexte que ce soit , que du consentement dudit Exposant , à peine de quinze cens livres d'amande , confiscation des Exemplaires contrefaits , & de tous dépens , dommages & interêts , ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Privilege. Donné à Paris le huitième jour d'Octobre mil six cens quatre-vingt-neuf. Signé , Par le Roy en son Conseil , B O U C H E R .

Registré sur le Livre de la Commu-

*nauté des Libraires & Imprimeurs de
Paris , le treizième Decembre 1689.
Signé, P. TRABOUILLET, P. AUBOÛIN,
C. COIGNARD, Adjoints.*

Achevé d'imprimer ce second Tome,
le 23. Mars 1690.

ENTRETIENS



ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE DE L'UNIVERS

PREMIER ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la Naissance
de JESUS-CHRIST jusqu'à la prise
de Jerusalem par Titus.

*La naissance de l'Eglise est toute divine Pourquoi
Jesus-Christ est mort & ressuscité. L'esprit
d'Auguste. Celui de Tibere. La conuaité dé-
testable de Caligula. La stupidité de Clau-
dius. Les excès de Neron. Agrippine parue
de sa tendresse déreglée. L'Eglise est toujours
admirable. Neron la persecute. Il perit. Gallus,
Othon, & Vitellius ne firent que paroître. Les
grandes qualitez de Vespasien.*

PHILEMON. **V**ous sçavez, Ari-
stée, à quoy vous
êtes engagé avec moi. Ce que
Tome II. A

2 *Entretiens sur l'Histoire*
vous m'avez dit sur l'ancienne
Histoire me charme , & me donne
une ardeur incroyable d'appren-
dre le reste.

ARISTÉE. Si vous aimez à voir
la suite des événemens , & l'en-
chaînement des affaires du mon-
de , j'aime autant pour le moins
à voir l'usage que vous en sçavez
faire ; & ces reflexions judicieu-
ses que vous faites par rappert à
la Providence & à la Religion.

PHILEMON. Je plains le tems ,
Aristée , qui se passe en compli-
mens & en ceremonies. Nous
avons vû la Naissance de JESUS.
CHRIST , celle de son Eglise ne
me paroît pas moins admirable.
Un enfant tressaillit de joie dans
les entrailles de sa mere à l'ap-
proche du Sauveur que sa mere
portoit aussi dans son sein. La
Mere du Sauveur annonce par
un Cantique tout divin les mer-
veilles que Dieu a operées en

de l'Univers.

elle. Le pere de saint Jean annonce en suite les desseins de Dieu sur son Fils, le ministere auquel ces deux enfans sont destinez, & la difference de l'un à l'autre. Tout cela s'exprime, & de la part de Marie, & de la part de Zacharie avec des transports d'une joie toute sainte, dans un esprit de confiance qui ravit, avec les sentimens d'une humilité que l'Esprit de Dieu seul peut inspirer. Un autre Vieillard vient en suite recevoir le divin Messie entre ses bras, & chanter hautement, que puisque ses yeux ont vû une si grande & si divine lumiere, il ne desire plus rien dans ce monde, & que son cœur est dans une paix parfaite. Voila, Aristée, les commencemens d'une Eglise toute celeste. Ces premieres pesonnes qui la composent s'élevent au dessus de toutes les choses de la Terre, & ne ressemblent en

A ij

4 *Entretiens sur l'Histoire*
rien aux enfans du siècle.

ARISTE'E. Le progrès n'en est pas moins merveilleux. Le Précurseur prépare les voies, comme Zacharie l'avoit prédit, & montre autant par ses œuvres & par sa pénitence, que par sa prédication, dans quelles dispositions il faut être pour recevoir le Messie. Il paroît ce divin Messie, & après que la Trinité s'est manifestée dans son Baptême, il choisit quelques hommes pour en faire des Predicateurs. Vous sçavez quelles gens c'étoit que les Apôtres : comparez leurs talens avec ce qu'ils ont fait dans le monde pour l'établissement de l'Eglise.

PHILEMON. Il est vrai qu'on est dans le dernier étonnement, lorsqu'on voit des pêcheurs ignorans & grossiers, qui sembloient n'avoir que des sens, point d'intelligence, point de raison, se

de l'Univers.

5
declarer contre la religion des hommes les plus polis ; faire tête à tous les Sages du monde ; ne plus parler que des mysteres du salut , & confondre toutes les puissances de la Terre.

ARISTÉE. Vous voiez bien la raison du choix de ces sortes de gens. Il falloit que le monde connût qu'une Religion toute divine se devoit établir par la puissance de Dieu , & non pas par la science des hommes , quoique Dieu se serve de leur ministere pour l'exécution de ses desseins. Il falloit que ceux qu'on appelle beaux esprits , grands Orateurs , grands Philosophes , grands Politiques connussent que leurs talens & un peu de poussiere sont une même chose devant le juste Juge , & que le moindre de tous les hommes , lorsqu'il est éclairé d'en-haut , & animé de l'Esprit saint ,

A iij

6 *Entretiens sur l'Histoire*
dissipe d'abord tout ce qui n'est
qu'humain.

PHILEMON. Je vous avouë que
de quelque côté qu'on jette les
yeux tout paroît divin en JESUS-
CHRIST. Que sa divinité paroît
également dans la Crèche , dans
les fatigues de sa vie voïagere &
sur la Croix , où tout semble
crier qu'il est l'Auteur & le Re-
parateur de la Nature. Mais
étoit-il nécessaire qu'il mourût
d'une mort si cruelle & si hon-
teuse ?

ARISTE'E. Sans vous parler de
la Justice de Dieu , qui ne de-
mande pas une moindre satis-
faction que celle-là ; ni de la
majesté divine qui demande un
Prêtre , & un sacrifice pur & en-
tier : Rappelez nôtre principe.
Dieu proportionne toujourn le
remede au mal. Le peché nous
a remplis d'amour propre, nous
ne regardons plus que nous.mê-

mes , tous nos soins se tournent vers les plaisirs du corps. Cependant Dieu veut que nous n'aimions que lui , & que nous ne cherchions qu'en lui nôtre bonheur & nôtre élévation. Il faut donc mourir à nous-mêmes , si nous voulons avoir société avec Dieu. Voila ce que JESUS-CHRIST nous a voulu apprendre d'une maniere sensible. Il se laisse mener comme un agneau à la boucherie , pour nous montrer qu'il faut égorger l'amour propre , & livrer la guerre à la passion dominante. Il est exposé à la risée d'un peuple ingrat ; il est chargé d'injures & couvert de confusion : mais il sort glorieux de son tombeau avec une souveraine puissance sur toutes les Nations de la Terre : & par là il nous montre que ce n'est pas sur les jugemens des hommes que nous devons regler nôtre conduite,

8 *Entretiens sur l'Histoire*

mais sur la volonté éternelle du souverain Juge ; & que si l'on s'attire pour quelque tems leur mépris , on reçoit pour cela une récompense abondante qui les force à reconnoître leur injustice.

PHILEMON. Ainsi toute la Religion consiste à mourir & à résusciter , à combattre ses passions , & à demeurer inviolablement uni à Dieu C'est ainsi que se fait nôtre reformation par JESUS-CHRIST , qui ne se contentant pas de nous avoir donné les plus puissans exemples dont sa charité soit capable , nous donne encore sa grace pour nous faire triompher des inclinations de la nature corrompue. Que l'économie de la Religion est admirable ;

ARISTE'E. Vous en allez voir la force & la puissance sous les Empereurs Païens , qui la verront

de l'Univers. 9

revivre avec plus d'éclat , lorsqu'ils feront leur possible pour l'éteindre. Vous avez vû Auguste au suprême degré des grandeurs humaines. Il ne fut pas moins laborieux dans la paix que dans la guerre. Il avoit pour maxime qu'un Empereur devoit travailler sans cesse jusqu'au dernier moment de sa vie.

PHILEMON. Bonne maxime ! un Prince qui l'observe bien ne manque jamais de rendre son peuple heureux , & son Empire florissant. Nous le voions sous le regne de nôtre grand Monarque. Son amour pour le travail l'a rendu l'amour de son peuple , & la terreur de ses ennemis.

ARISTE'E. Assurément soit qu'on considere les victoires de Louis le Grand , soit qu'on envisage les soins qu'il a toujours pris pour établir la paix , & pour la perfection des Arts , soit qu'on

A v

10 *Entretiens sur l'Histoire*

regarde la prudence avec laquelle il ménage ses forces, & sçait emploïer le zele que tous ses sujets ont pour lui, on le trouve en toutes choses plus grand qu'Auguste; quoiqu'on puisse dire qu'il ne manqua rien au bonheur de cet Empereur, que d'avoir des enfans qui pussent lui succeder.

PHILEMON. Jules Cesar avoit adopté Auguste. Celui-ci pouvoit en adopter un autre.

ARISTE'E. Il adopta Tibere.

*Après la
Naissance
de N. S.
Premier
siècle.*

PHILEMON. Ah! l'étrange homme que ce Tibere. Que j'en ai toujourns ouï dire de mal!

ARISTE'E. Sous de belles apparences il cachoit le plus mauvais cœur, & l'esprit le plus tyrannique qui fut jamais.

PHILEMON. Comment sous de belles apparences? Pourvû qu'il traitât bien ses sujets, ils devoient laisser là les dispositions de son cœur.

ARISTE'E. Vous dites bien. Mais il se laissa de sa moderation dissimulée. Après avoir dit plusieurs fois que dans une Ville libre , il falloit que l'esprit & la langue fussent libres ; & qu'on pouvoit juger de sa conduite , & dire de lui tout ce qu'on voudroit. Après avoir dit que le peuple étoit comme des brebis qu'on pouvoit tondre , mais qu'il ne falloit pas écorcher ; il montra qu'une ame comme la sienne , que l'ambition domine , n'est capable que de cruauté.

PHILEMON. Il est aisé de concevoir qu'un Prince qui n'écoute que son ambition peut bien se retenir pour quelque tems ; mais que sa retenue degene toujours en tyrannie.

ARISTE'E. On ne peut lire sans indignation les outrages que fit Tibere à son neveu Germanicus. C'étoit un Prince qui avoit

abbatu l'orgueil des Allemands par la défaite de leur Arminius, & qui avoit paru au dessus de l'Empire, lorsqu'il ne voulut point l'accepter des Legions qu'il venoit de remettre dans leur devoir. Enfin c'étoit un Prince qui par ses excellentes qualitez avoit gagné le cœur de tous les peuples.

PHILEMON. Mauvaise acquisition auprès d'un Prince soupçonneux & jaloux ?

ARISTE'E. Elle fut la cause de la mort de Germanicus. Tibere ne pût souffrir qu'on aimât & qu'on admirât son neveu, il n'osa néanmoins se déclarer ouvertement contre lui : mais il fit semblant de ne pas voir la conduite de Pison, le ministre de ses violences, lequel à force d'exercer le Vainqueur de l'Allemagne, le fit tomber dans un chagrin dont il mourut, quoique quelques-

uns disent qu'il fut empoisonné.

PHILEMON. Voila le genie des Princes politiques qui ne travaillent qu'à leur grandeur. Ils agissent peu par eux-mêmes, ils ont des ministres de leurs iniquitez, par lesquels ils pretendent executer leurs funestes desseins sans s'attirer la haine publique. Mais tôt ou tard ils se decelent.

ARISTE'E. Sejan fut bien encore un autre personnage que Pison. On n'a jamais ouï parler d'un Favori plus insolent. Il crût qu'après avoir desolé les plus illustres familles de Rome par les ordres secrets de son Maître, il n'y avoit rien qu'il ne pût tenter. Il n'entreprit rien moins que de corrompre la belle fille de l'Empereur. Il en vint à bout, & empoisonna Drusus son mari.

PHILEMON. Si Tibere souffroit cela, il falloit qu'il fût bien esclave de Sejan.

14 *Entretiens sur l'Histoire*

ARISTE'E. Vous pouvez penser que la puissance où Sejan s'étoit élevé ne pouvoit manquer de devenir suspecte à Tibere. C'est ce qui arrive communément à cette espece de Politiques : ils deviennent l'objet des soupçons les uns des autres ; & c'est alors que le plus fort fait voir ce qu'il sçait faire.

PHILEMON. Ainsi Sejan fut bien-tôt précipité de haut en bas.

ARISTE'E. Il fut mis à mort, sa fille exposée à la brutalité d'un bourreau, & toute sa famille exterminée. Pour Tibere il acheva son regne parmi les cruautés & les ordures. Vous sçavez que ce fut sous son Empire que Nôtre Seigneur fut crucifié, & que les merveilles que l'Empereur apprit de cette mort par Pilate Gouverneur de la Judée, lui fit former le dessein de met-

tre JESUS-CHRIST au nombre des Dieux.

PHILEMON. C'est un dessein digne de Tibere : mais c'est un rang dont le Dieu que nous adorons ne veut point. Cela néanmoins peut servir à faire voir que les Paiens mêmes ont reconnu dans la mort de nôtre Sauveur des marques sensibles de sa divinité. Mais venons un peu au successeur de Tibere.

ARISTÉE. L'Empire passa de mal en pis. Caligula fils de Germanicus & d'Agrippine fut adopté par Tibere. C'étoit un Prince né dans le Camp. Son nom en faisoit souvenir. Car il s'appelloit Caligula à cause d'une certaine chaussure militaire , appelée *Caliga*. Son pere lui avoit laissé mille exemples de generosité , de sagesse & de moderation. Cependant son regne ne fut qu'une suite de cruautéz ,

16 *Entretiens sur l'Histoire*
d'impietez & d'infamies.

PHILEMON. Il me semble aussi l'avoir toujours oui représenter comme un monstre , soit qu'on le regardât par le corps , ou par l'esprit.

ARISTE'E. Sa figure sans contredit étoit affreuse , & ses inclinations étoient abominables. C'est néanmoins ce monstre , qui voulut non - seulement être appelé Seigneur ; ce que nul de ses predecesseurs n'avoit demandé : mais qui voulut encore être adoré comme un Dieu , & que sa statuë fût élevée dans le Temple de Jerusalem.

PHILEMON. Il est bien vrai que la grande puissance fait tourner la tête à un homme qui n'a point de force d'esprit , ni de connoissance de lui-même.

ARISTE'E. Caligula n'en demeura pas là. Il joignit à une vie voluptueuse & à une brutalité

sans exemple des cruantez inouïes. Il eut l'impudence de violer ses trois sœurs , & de les abandonner en suite à ses infames Favoris : & comme si ce n'eût pas été assez pour lui de faire mourir une personne à la fois , il souhaittoit que tout le peuple Romain n'eût qu'une tête pour l'abbatre d'un seul coup.

PHILEMON. Vous voyez que la raison étoit éteinte dans cet homme ; & que l'enyvrement où il étoit de lui même ne lui laissoit plus rien d'humain. Mais ne se trouva-t-il personne qui entreprît sur sa vie , & qui voulût en délivrer le public.

ARISTE'E. Il avoit vingt-neuf ans , & il en avoit regné quatre quand il perit par la main de Chereas son Capitaine des Gardes.

PHILEMON. Sa mort est moins étonnante que sa vie. Un Prince

18 *Entretiens sur l'Histoire*

cruel & barbare est toujours exposé à mourir misérablement. Mais qu'un homme destiné à assurer le repos d'un peuple, à qui la puissance n'est confiée que pour empêcher les déreglemens, ne l'emploie que pour contenter ses passions, & mettre le desordre & la desolation par tout, c'est ce qui étonne & fait gemir. Après deux grands Cefars vous venez de m'en représenter deux bien detestables. De quelle humeur fut le cinquième ?

*Premier
siec'e.*

ARISTE'E. Après Tibere & Caligula tout l'Empire Romain fut rebuté de cette famille, & on voulut l'exterminer. Mais Claudius oncle de Caligula s'étant mis à genoux devant les soldats qui venoient pour le tuer, il les desarma par ses larmes; & ils furent si-tôt changez à son égard, qu'avec la vie ils lui donnerent l'Empire.

PHILEMON. Claudius dans cette occasion passa d'une grande extrémité à une autre. Cette aventure le devoit rendre sage.

ARISTE'E. Il rejeta d'abord les adorations & les sacrifices que son predecesseur avoit exigez. Mais s'il ne se mît pas en peine d'être fait Dieu durant sa vie, il voulut s'en faire un de son ventre. On n'a jamais vû un plus infame mangeur. Il se provoquoit à vomir pour avoir toujours où mettre des viandes & du vin ; & à force de s'en remplir il devint si stupide , qu'à peine s'apperçût-il des desordres de Messaline sa femme , dont les impuretez étoient publiques.

PHILEMON. Un autre mari que Claude auroit été fort incommode à cette Imperatrice. Croioit-il qu'elle l'aimoit ?

ARISTE'E. Apparemment elle le lui faisoit accroire. Car il avoit

10 *Entretiens sur l'Histoire*

pour elle une forte passion. Cependant comme il se crut deshonoré par un mariage qu'elle venoit de faire publiquement avec un jeune Romain, il se détermina à la faire mourir. Mais une chose surprenante, c'est que ne se souvenant plus de ce qu'il avoit fait, il la demanda tout de nouveau après sa mort.

PHILEMON. Les ames abruties par la débauche en sont là. Elles n'agissent plus que par habitude, plus de raison, plus de memoire, nulle connoissance ni du passé, ni du present. Enfin Claudius se souvint-il qu'il n'y avoit plus de Messaline ?

ARISTE'E. Il fallut bien qu'il s'en souvint : Car il épousa Agrippine.

PHILEMON. Qui étoit cette Agrippine ?

ARISTE'E. Elle étoit fille de Germanicus, & tenoit plus de

l'humeur de son frere Caligula, que de celle de son pere. Le desir d'être mere d'un Empereur lui fit tout mettre en usage pour élever Neron son fils d'un premier lit sur le Trône de son second mari.

PHILEMON. Mais Claude n'avoit-il point d'enfans ?

ARISTE'E. Il avoit Britannicus. Mais elle engagea le pere à desheriter son fils, & à lui substituer Neron.

PHILEMON Ce mari étoit facile. Lui sçût-elle gré de sa facilité ?

ARISTE'E. Toute pleine de reconnoissance elle lui fit manger des champignons empoisonnez ; & par ce mets lui fit ceder l'Empire à Neron.

PHILEMON. Après cela que devint Britannicus ?

ARISTE'E. Neron sçut bien le gouverner. Ce nouvel Empereur

trompa les Romains à l'exemple de Tibere. On eût dit au commencement de son Empire qu'il eût voulu faire revivre la forme du gouvernement d'Auguste. Rien ne paroïssoit plus modéré, plus affable, plus éloigné de répandre le sang : & tout d'un coup on vit ce malheureux Prince metamorphosé.

PHILEMON. Je ne sçai pas si la premiere partie de sa vie est connue. Mais tout le monde sçait que c'est un original en cruauté.

ARISTE'E. Ses extravagances égalerent ses cruautés : & ce fut un monstre d'impureté. Tantôt il couroit les ruës pendant la nuit, & tuoit ou du moins frappoit rudement tous ceux qu'il rencontroit : tantôt il montoit sur le theatre pour y faire Arlequin. On le voïoit quelquefois se donner des triumphes pour des exploits imaginaires ; & en suite

il ordonnoit des spectacles infames où il vouloit que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe assistassent, afin qu'ils y apprissent à se corrompre. Enfin il se fit un jeu de l'incendie de Rome, & fit perir Britannicus, sa mere, & son Precepteur le grand Senèque.

PHILEMON. Ne trouvez-vous pas que le sort d'Agrippine est un grand exemple pour les meres aveugles qui ne respirent que pour la grandeur & pour l'élevation de leurs enfans.

ARISTE'E. Exemple vif & pressant, Philemon, mais qu'il y a plus de seize cens ans qu'on neglige. Agrippine avoit fait consister son bonheur à voir son fils maître de l'Empire du monde, elle sçut l'élever jusques-là. Mais elle connut bien-tôt après qu'elle avoit élevé un ingrat.

PHILEMON. C'étoit un grand

24 *Entretiens sur l'Histoire*
sujet de desespoir pour elle. Que
fit-elle alors ?

ARISTE'É. Elle se plaint,
elle reconnut l'injustice de son
procedé, elle en vint aux me-
naces.

PHILEMON. Je croi que son pou-
voir n'etoit plus assez grand pour
que ses menaces pussent faire
quelque impression.

ARISTE'É. Aussi vît-elle bien-
tôt après qu'il n'y avoit point
d'autre parti à prendre pour elle
que de se moderer & de s'humi-
lier devant son fils.

PHILEMON. Il sçavoit dequoi
elle étoit capable. Toutes les sou-
missions d'Agrippine ne faisoient
apparemment qu'augmenter la
défiance de Neron. Ne fût ce
pas pour empêcher qu'elle n'em-
ploiat contre lui ses artifices or-
dinares qu'il la fit perir ?

ARISTE'É. Oüi, Philemon, il
crut ne pouvoir s'affermir sur le
Trône

Trône que par la mort de celle qui le lui avoit procuré.

PHILEMON. Voila où menent les passions. Voila les suites de la tendresse déreglée d'une mere ambitieuse. Il faut aimer ses enfans pour le Ciel. Quand on ne les aime que pour la Terre , on se perd avec eux. En quel état étoit l'Empire sous des Empe-reurs si détestables ?

ARISTÉE. L'Empire étoit à peu près dans l'état où Auguste l'a-voit laissé. Il n'y eut depuis ce regne heureux jusqu'à Neron que Germanicus & Corbulon qui se signalerent ; l'un comme vous avez vû en reprimant les enne-mis de Tibere : l'autre en sou-mettant à Neron les Armeniens & les Parthes toujourns opposez aux Romains.

PHILEMON. L'état de l'Eglise, ^{Premier} Aristée, est ce qui m'inquiere le ^{siècle.} plus. Elle naît pendant que des

hommes cruels , impies , abandonnez à toutes leurs passions sont les maîtres du monde. Quel prodige que l'établissement d'une Eglise toute séparée de la chair & du sang , déclarée contre la corruption de la nature , tournée uniquement vers la Croix & la penitence , dans un tems où le libertinage & les plus grands crimes sont autorisez par l'exemple de ceux qui devoient les re- primer !

ARISTE' E. Cette Eglise est l'ouvrage de la toute-puissance de Dieu , ne nous étonnons pas si elle subsiste au milieu de ses ennemis , & si elle triomphe de leur fureur. Malgré les efforts de la Sagesse humaine , malgré les argumens de la Philosophie profane , malgré toute la puissance des enfans du siècle elle s'étoit déjà merveilleusement étendue par la prédication des Apô-

tres, lorsque Neron s'avisa de la persécuter avec toute la cruauté dont il étoit capable. Il crut la renverser entièrement en faisant mourir ses deux plus zelez Predicateurs S. Pierre & S. Paul. Mais la mort de ces deux incomparables Apôtres ne servit qu'à fortifier le zele des premiers Chrétiens, & à leur donner de l'ardeur pour le martyre. Malgré Neron l'Evangile fut annoncé, la foi de JESUS CHRIST fut embrassée, & la puissance du Dieu du Ciel reconnue dans tout l'Empire Romain.

PHILEMON. Et que devint ce miserable Neron ?

ARISTE'E. Il en vouloit à tout le genre humain : & tout l'Empire se souleva contre lui. Il fut déclaré ennemi de la patrie par le Senat ; & abandonné du peuple, des soldats, & de tous ceux qu'il prenoit auparavant pour ses

amis , il fut réduit à s'égorger lui-même.

PHILEMON. Il ne faut point sortir de la maison de Claudius pour voir les fruits de l'ambition & de la cruauté. Claudius, Britannicus, Agrippine, Neron, toute la famille perit misérablement.

ARISTE'É. La race des Césars étant éteinte , on chercha quelqu'un qui pût imiter les premiers, & on ne jugea personne plus digne de remplir leur place que Galba. C'étoit un homme âgé de soixante & dix ans , dont la prudence & le courage avoient également paru sous les précédens Empereurs. Mais la liaison qu'il eut avec Othon lui fut funeste : car celui-ci indigné de ce que Galba ne l'avoit pas désigné pour son successeur , & qu'il lui avoit préféré Pison , gagna les soldats , lui fit trancher la tête , &

se fit reconnoître pour Empereur.

PHILEMON. Galba tout sage qu'il étoit manqua ici de conduite. Il falloit designer Othon, ou ne designer personne si Pison étoit aussi son ami. Mais Othon lui-même scût-il bien s'affermir sur le Trône ?

ARISTÉ'E. Le Senat étoit dans son parti, & il avoit une armée. Mais il y en avoit une autre en Allemagne qui voulut aussi faire son Empereur. Vitellius autrefois Lieutenant de Galba qui la commandoit fut élu.

PHILEMON. Voila une terrible concurrence. L'un & l'autre étoit bien appuié. Qui des deux l'emporta ?

ARISTÉ'E. Les Lieutenans de Vitellius furent battus deux ou trois fois près de Rome. Les batailles étoient sanglantes, mais elles n'avoient encore rien deci-

dé. Othon voulut paroître en personne & en donner une décisive. Il la donna , & la perdit.

PHILEMON. Et ne trouva-t-il plus de ressource ?

ARISTE'E. Cette perte le découragea entierement. Il dit que puisqu'il ne pouvoit garder l'Empire qu'en continuant toujours de verser le sang des citoiens , il aimoit mieux ceder à Vitellius , & que pour lui le parti qu'il prenoit c'étoit de se donner la mort.

ARISTE'E. Ce langage étoit touchant. Fit-il ce qu'il disoit ?

ARISTE'E. Exactement. Il recompensa ses serviteurs , il s'enferma dans une chambre , & après avoir dormi quelque tems il se passa son épée au travers du corps.

PHILEMON. Tant pis pour lui. On peut ceder un Empire. Mais

c'est être sot que de se tuer. Vitellius fut il après cela généralement reconnu ?

ARISTE'E. Personne ne s'opposa plus à ses desseins ; & il eut soin de faire revivre le regne de Neron. De sorte que tout le peuple fatigué de ses excès proclama Vespasien Empereur. C'étoit un Capitaine qui sçavoit également gouverner un Etat & gagner des batailles. Il fut rappelé du siege de Jerusalem , pour être mis en possession de l'Empire. Vitellius s'y opposa. Mais il fut obligé de ceder. Cependant il ne perdit pas toutes ses esperances.

PHILEMON. Comment ? Le laissa-t-on vivre après qu'il eut été détrôné ?

ARISTE'E. On ne demandoit autre chose de lui, sinon qu'il renonçât à l'Empire.

PHILEMON. N'importe, on devoit s'assurer de sa personne.

ARISTE'E. Sans doute ç'auroit été le mieux. Car quelque tems après s'imaginant avoir trouvé une occasion favorable il leva la tête, & commença par faire massacrer le frere de Vespasien. Mais il en fut châtié. La ville de Rome, où il s'étoit s'enfermé fut prise, il fut tiré d'une chambre la corde au cou, traîné par les ruës comme un infame, & en suite jetté dans le Tibre avec son frere & son fils.

PHILEMON. Ces trois Empe-reurs, Galba, Othon, & Vitellius éprouverent tout-à-fait la fragilité des grandeurs humaines, & jouïerent une triste Comedie. Vespasien fut-il plus heureux ?

ARISTE'E. Ce fut un Prince avec des qualitez approchantes de celles de Louis le Grand. Jugez de son bonheur.

PHILEMON. Cela étant ainsi il devoit être l'amour & les

délices de son Peuple.

ARISTE'E. Qu'y a-t-il de plus engageant qu'un Prince qui ne travaille que pour le repos de ses sujets , qui leur donne un libre accès à sa personne , qui les rassure par un air de bonté , qui n'est fier qu'avec les superbes , & qui n'aime que la justice. C'est ce qu'on admiroit dans Vespasien ; & c'est ce que nous admirons avec beaucoup plus de raison dans Louis le Grand.

PHILEMON. Cependant que faisoit-on devant Jerusalem ?

ARISTE'E. Vespasien laissa le commandement de l'armée à Titus son fils , qui prit la Ville. Mais c'est une assez grande matière pour la remettre à un autre Entretien.

PHILEMON. Je m'attens que vous me direz de belles choses sur ce grand événement. Adieu.

II. ENTRETEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la prise
de Jérusalem jusqu'à l'Empire
d'Adrien.

La desolation des Juifs. La cause de leurs malheurs. Titus semblable à Ve pasien. Un Philosophe puni de sa curiosité. Domitien veut être regardé comme un Dieu. Il persecute les Chrétiens. L'Apocalypse est semblable à la Prophétie de Daniel. La force de l'Eglise est invincible. L'injustice des Païens envers les Chrétiens. Amusemens de Domitien. La piété de Nerva. Les grandes qualitez de Trajan. Ses vices. Témoignage de l'innocence des Chrétiens.

PHILEMON. JE faisois ce matin reflexion sur les avantages & sur les malheurs de Jérusalem. Que de majesté & de Religion dans cette Ville ! & en suite que de prophanations & de guerres sanglantes !

ARISTÉ'E. Les Juifs étoient le peuple de Dieu. Il étoit juste

qu'autant qu'ils étoient distinguez des autres nations , autant ils furent châtiez de l'abus qu'ils faisoient des faveurs celestes. Vous les avez vûs esclaves par les victoires de Nabuchodonosor. Ils n'avoient alors que massacré des Prophetes , & adoré des Idoles. Mais depuis ils se sont soulevez contre le Libérateur qu'ils attendoient , contre le Prophete par excellence , qui est la fin de toutes les Propheties. Ils ont insulté à la divinité qui habitoit corporellement en lui , ils l'ont déchiré de coups & mis à mort. Il falloit donc qu'autant que ce dernier crime surpassoit les premiers , autant le châtiment en fût plus éclatant & plus rigoureux : & que les Juifs châtiez en apparence pour leur revolte contre les Romains , le fussent en effet pour l'attentat qu'ils avoient commis contre la personne du Sauveur.

PHILEMON. Il est certain que le crime de faire mourir un Dieu est singulier dans son espece, & que des châtimens proportionnez à ce crime doivent, être bien surprans.

ARISTE'E. Tous les maux que l'on se peut imaginer tomberent en même tems sur les Juifs. Une discorde sanglante se mit parmi eux. La famine y fut si grande que des meres enragées mangeoient leurs propres enfans. La peste en fit perir un nombre prodigieux. Ils étoient déjà desolez par eux-mêmes quand Titus se rendit maître de leur Ville.

*Premier
siecle.*

PHILEMON. Le Temple par lequel Herodes avoit voulu étaler sa magnificence apparemment ne demeura pas entier.

ARISTE'E. Les Anges destinez à sa garde l'avoient abandonné. Le miserable peuple avec toute la Ville fut laissé au pouvoir des demons.

PHILEMON. Je ne m'étonne donc pas si tout y étoit dans une si horrible confusion.

ARISTE'E. Le Temple, la Ville, tout fut renversé. Plus de douze cens mille hommes y perirent : & les idoles appellées dans l'Evangile *l'abomination de desolation*, que les Romains avoient pour étendards, furent le signe funeste de la dispersion des Juifs. Tout cela conformément à la prédiction du Sauveur.

PHILEMON. C'est à dire qu'ils commencerent dès-lors à être vagabonds comme nous les voions aujourd'hui, sans Temple, sans Ville, sans aucune demeure assurée; je trouve qu'ils portent en cela des marques sensibles de la vengeance divine; & en même tems de la divinité de leur Religion toujours subsistante malgré leurs malheurs & leur exil. Mais pourquoi Dieu qui vouloit appeller

38 *Entretiens sur l'Histoire*

les Païens à la Foi , & qui vouloit leur communiquer les lumieres de l'Evangile , choissoit-il un peuple dont il prévoïoit les ingrattitudes & l'aveuglement , qui devoit causer de si grands scandales , & qui devoit enfin être chassé de l'Eglise , dont les fondemens se trouvent dans sa Religion ? Il me semble que d'appeler, d'abord ceux qui étoient predestinez , étoit un moïen plus simple & plus digne de Dieu.

ARISTE'E. Ah ! Philemon , les voies de Dieu nous sont inconnuës. Tout ce qui paroît simple à nôtre foible intelligence & propre aux desseins de Dieu , leur est souvent fort opposé. Ne cherchez pas ce que Dieu peut faire. Mais considerez seulement qu'il veut manifester sa puissance, sa sagesse , & sa misericorde , qu'il veut faire paroître la divinité de son

Eglise ; & en même tems y faire entrer tous les merites qu'il se peut ; & vous reconnoîtrez que la vocation des Juifs, leurs desordres, leur desolation, leur aveuglement : l'état de JESUS-CHRIST pauvre & humilié : l'orgueil & la fureur des Empereurs Romains, sont autant d'effets admirables de la Providence sur les Elûs, & que l'Eglise ne pouvoit pas s'établir plus divinement que par les voies que Dieu a prises.

PHILEMON. Vous me charmez, Aristée, par les reflexions que vous me faites faire. Il est vrai qu'en poussant sa veuë un peu plus loin qu'à ce qui nous frappe d'abord, on trouve que ce qui paroît de moins sage dans la conduite de Dieu, est ce qui en fait tout le merveilleux. Revenons à Vespasien & à Titus.

ARISTÉE. Comme l'un & l'autre avoient eu part à la guerre

contre les Juifs, ils partagerent les honneurs du triomphe ; & en suite la puissance de l'Empire. Le pere connut que son fils étoit capable de gouverner le monde, il voulut avant que de mourir l'accoutumer à ce grand emploi.

PHILEMON. Ce choix joint à la peinture que vous m'avez faite de Vespasien, me feroit juger du merite de Titus, quand je ne sçaurois pas d'ailleurs qu'il fut appelé l'amour & les délices du genre humain.

ARISTÉ E. Qu'un Prince est aimable, quand il conte pour perdus les jours qu'il n'emploie pas à faire du bien à ses sujets ! Titus n'étoit pas content de lui-même quand il n'en faisoit pas : & à cette inclination bien-faisante il joignoit beaucoup de capacité, & une adresse extraordinaire dans tous les exercices du corps.

PHILEMON. On ne peut pas aller plus loin que de joindre ainsi les bonnes qualitez du corps à celles de l'esprit.

ARISTE'E. De son tems le Vesuve , qui est une fameuse montagne dans la Campanie , s'embrasa d'une si étrange maniere , que les cendres en sortirent avec assez d'abondance , pour se répandre jusques dans la Syrie & dans l'Egypte , pour ensevelir des Villes voisines , & pour causer des tenebres de plusieurs jours dans la ville de Rome.

PHILEMON. Ne fût-ce pas à cette montagne qu'un Philosophe curieux fut consumé.

ARISTE'E. La même. Ce Philosophe étoit Pline , l'Auteur de l'Histoire naturelle.

PHILEMON. A quoi pensoit ce Philosophe ? Falloit-il s'approcher de si près pour découvrir la cause de cet embrasement ? Quel-

que chose qu'il fist, il ne pouvoit voir que du feu.

ARISTÉ'E. Les Philosophes modernes, ceux mêmes qui disent que le feu n'est pas chaud ne seroient pas si fots que de s'en approcher. Ceux-là jugent de loin, & ils ne cherchent les causes des effets naturels que par une creuse & seche meditation. Mais les anciens sages & prudens vouloient voir de leurs yeux, & s'attachoient au solide.

PHILEMON. Mais la Philosophie ne demande-t-elle pas qu'on médite ?

ARISTÉ'E. Il faut méditer, Philemon, mais il ne faut pas rêver.

PHILEMON. J'en demeure d'accord. L'embrasement du Vesuve n'eut-il point encore d'autres suites ?

ARISTÉ'E. Les tenebres que l'effusion des cendres avoit cau-

sées dans Rome furent suivies de la peste, & ensuite d'un incendie épouvantable.

PHILEMON. Titus eut alors bien des occasions d'exercer son humeur libérale.

ARISTE'E. Il fit donner aux pestiférez tous les secours possibles ; & il fit rebâtir toutes les maisons qui avoient été brûlées.

PHILEMON. Cela s'appelle régner pour les autres, & non pas pour soi-même. Qu'un Prince de ce caractère est utile à l'Univers ! Il faut vivre sous le regne de Louis le Grand, pour connoître parfaitement, combien la bonté & les grands exemples d'un Monarque produisent de bien dans le monde.

ARISTE'E. Titus ne manqua qu'en une chose : Ce fut d'élever trop haut son frere Domitien.

PHILEMON. De la maniere

44 *Entretiens sur l'Histoire*
qu'on parle de ce Domitien, il
pût bien faire quelque mauvais
tour à Titus.

ARISTÉ'E. Il lui dressa souvent
des embuches; & ne lui laissa pas,
dit-on, le loisir d'expirer pour le
mettre au tombeau.

PHILEMON. Les Souverains
doivent extrêmement regarder
au caractère de ceux qu'ils éle-
vent au dessus des autres. Il ne
faut pas qu'ils soient trop soup-
çonneux. Rien n'est plus dange-
reux que des soupçons mal fon-
dez. Mais ils ne doivent pas aussi
écouter leur bonté naturelle à
l'égard de ceux qui donnent quel-
ques marques d'un esprit jaloux
de la puissance. On n'assure le
repos d'un Etat que par l'éloigne-
ment de ces gens-là.

ARISTÉ'E. Titus n'observa pas
cette règle. Domitien obtint ce
qu'il avoit désiré avec tant de
passion, & fit deux personnages

fort differens. Car pendant les premieres années de son Empire il parut moderé. On crut que son esprit naturellement farouche s'étoit adouci par l'usage des belles lettres. Mais on connut ensuite que tout ce qu'il avoit fait n'étoit que pure dissimulation , lors qu'après avoir témoigné un zele extraordinaire pour faire rendre à chacun ce qui lui appartenoit , il demanda au Senat des statuës d'or , & voulut qu'on écrivît par tout : *Domitien Seigneur & Dieu.*

PHILEMON. Un Prince qui se fait de telles idées de lui-même fait voir un étrange regne à tout son peuple. Quand un homme veut être Dieu , ce n'est pas pour imiter la clemence divine ; c'est pour exercer sa puissance par tous les excés dont la corruption humaine est capable & pour couvrir la crainte qu'il a de perdre son Empire.

ARISTÉ'E. Vous avez deviné, Philemon. Domitien renversa les plus nobles familles de Rome, & abbattoit les têtes les plus illustres pendant que son cœur étoit dans des alarmes continuelles. Et comme s'il eût pû se guerir de ses terreurs par des cruautéz, il voulut faire perir toute la race des Juifs, parce que tout ce qu'il entendoit dire du Messie & de David lui fit juger qu'il pourroit bien naître de là quelqu'un qui le chasseroit du Trône.

PHILEMON. Je pense qu'il ne prepara pas moins aux Chrétiens de quoi exercer leur patience.

ARISTÉ'E. On eût dit que ce barbare ne s'appliquoit qu'à inventer de nouveaux genres de supplice pour les persecuter. Les bourreaux & les bêtes farouches lui furent d'un grand usage. Il étoit dans ses bons momens,

quand il se contentoit de les exiler. Saint Jean l'Evangeliste sortit miraculeusement de l'huile bouillante ; mais il n'évita pas l'exil.

PHILEMON. Je sçai qu'il fut exilé dans l'Isle de Pathmos , & qu'il y écrivit l'Apocalypse. Mais j'ai toujours eu de la peine à concevoir qu'un Livre comme celui-là , où personne n'entend rien , fût utile à l'Eglise.

ARISTE'E. Ce Livre est de la nature de ceux d'Ezechiel , de Daniel , & des autres Prophetes. Tous ces écrits sont des chiffres pendant un certain tems. Mais rien n'est plus aisé à entendre , quand les choses qu'ils ont eu pour objet sont arrivées. Assurément il faudroit être Prophete pour expliquer une prophétie qui sort des mains de son Auteur. Mais à quelque tems de là il ne faut qu'être Historien pour la développer entierement.

48 *Entretiens sur l'Histoire*

Ceux qui sçavent l'état de la Perse , & les conquêtes d'Alexandre , voient d'abord tout ce que Daniel a voulu dire : & ceux qui sçavent la décadence de l'Empire Romain , & comment divers Roïaumes se sont établis sur ses ruines , trouvent que S. Jean l'Evangeliste en a écrit l'Histoire par avance.

PHILEMON. Et y a t-il bien loin depuis saint Jean l'Auteur de l'Apocalypse , jusqu'à la décadence de l'Empire ?

ARISTÉ. Il y a plus de trois cens ans.

PHILEMON. Quoi ! tous ceux qui ont voulu expliquer l'Apocalypse pendant ce tems là , n'ont sçû ce qu'ils disoient ?

ARISTÉ. Je ne dis pas cela. Mais apparemment ils n'ont pas expliqué l'Apocalypse ; ils sont feconds en conjectures. Vous contentez-vous de cela ?

PHILEMON.

PHILEMON. Non. Mais je voudrois bien qu'il n'y eût point tant de Livres inutiles.

ARISTE'É. Oh ! vous ne les éviterez pas , pendant que la qualité d'Auteur aura des charmes. Mais consolez-vous : un bon Livre paroît , & dédommage du tems que les autres ont fait perdre. Lisez ce que Monsieur l'Evêque de Meaux a écrit sur l'Apocalypse ; vous verrez que dix mille Volumes sur cette matiere , ne valent pas celui qu'il vient de donner au public.

PHILEMON. Je sçai qu'il n'y a point d'homme plus capable que ce Prelat, de faire taire les Heretiques. Ne leur fait-il pas bien voir leur égarement, quand ils pretendent que Rome est la prostituée de l'Apocalypse ?

ARISTE'É. Il convient que Rome & ses desordres ont été l'objet de l'Apocalypse. Mais il distingue Rome Païenne , de Rome

50 *Entretiens sur l'Histoire*
Chrétienne , que les Heretiques
ont toũjours malicieusement con-
fonduës ; & il manifeste telle-
ment leurs méprises , leurs équi-
voques & leurs artifices , qu'on est
surpris de voir que l'heresie soit
quelque chose de si petit & de si
badin.

PHILEMON. Et dans quel tems
saint Jean écrivit-il son Evangile ?
Fut-ce devant ou après son exil ?

ARISTÉE. Il l'écrivit à son
retour dans la ville d'Ephese. Ce
fut là qu'il mourut après avoir vû
l'avenement du Seigneur , qui
vint ainsi qu'il l'avoit prédit , &
comme nous avons vû , visiter les
Juifs dans toute la rigueur de sa
justice.

PHILEMON. Je trouve que les
Evangiles , que les Chrétiens
avoient entre les mains , étoient
pour eux quelque chose de bien
consolant dans le tems de la
persecution.

de l'Univers.

51

ARISTE'E. Ils recevoient avec la parole de Dieu ; & à la vûë des exemples de JESUS-CHRIST , une si grande abondance de graces , que les plus cruels supplices ne les effraïoient point. On voïoit de jeunes hommes mépriser les plus grands établissemens , & de jeunes filles délicates , affronter la mort pour leur Religion.

PHILEMON. Ces exemples étoient bien puissans. Je ne m'étonne pas si une Religion qui donnoit tant de force & tant de zele , paroïsoit divine à tous ceux qui étoient capables d'y faire quelque reflexion ; & si le sang des Chrétiens étoit une semence qui en faisoit naître de nouveaux, cent pour un. Alors l'Eglise n'étoit pas si magnifique qu'elle est aujourd'huy. Mais assurément il y avoit plus de sainteté.

ARISTE'E. Quelle difference, Philemon ! Les honneurs & les richesses aujourd'huy sont atta-

C ij

52 *Entretiens sur l'Histoire*
chées aux dignitez de l'Eglise : &
alors la pauvreté , le mépris , le
martyre en étoient les suites in-
séparables.

PHILEMON. Mais de quelle ma-
niere s'excitoient toutes ces per-
secutions ?

ARISTE'E. Tantôt par le sou-
levement des Peuples , qui pleins
de superstition , ne pouvoient
souffrir ceux qui la détestoient ;
tantôt par la phantaisie d'un Ma-
gistrat , qui croïoit qu'une bonne
Police ne souffroit point d'autre
Religion que celle du Prince ;
tantôt par les ordres du Prince
même, & par les decrets du Senat,
qui pensoit assurer la tranquillité
publique par l'uniformité du culte.

PHILEMON. Voila de la politi-
que. Mais il falloit entrer un peu
davantage dans le détail. Appa-
ramment les Chrêtiens ne trou-
bloient personne , ils ne refusoient
point au Prince ce qui lui étoit dû.

Une Religion établie par le meurtre & le carnage, où l'on entrevoit un esprit de revolte & de malignité, peut-être suspecte, quelque belles apparences qu'elle ait d'ailleurs. On la peut fatiguer, on peut travailler à l'éteindre, parce qu'il est clair qu'elle n'est animée que de l'esprit d'erreur. Mais que peut-on dire à des gens qui loin d'être seditieux, souffrent en patience tous les outrages qu'on leur peut faire, qui renoncent aux honneurs du siècle, & qui font leur gloire de la pauvreté : qui sont pleins de charité pour leurs ennemis, qui ne demandent qu'à vivre séparés de tout commerce, pour s'occuper de la grandeur de leur vocation, & des miséricordes de leur Sauveur ? Des gens de cette sorte sont-ils à craindre ?

ARISTE'E. Les Païens n'examinaient pas tout cela. Où ils voïoient le plus de pieté, c'étoit

là qu'ils exerçoient davantage leur fureur. Ainsi les Evêques, les Papes, l'Eglise de Rome recevoient toujous les plus rudes coups.

PHILEMON. Pendant que Domitien persecutoit les Chrétiens comment gouvernoit-il son Empire ?

ARISTE'É. Il ne manquoit ni d'adresse ni de courage. Il reprima vigoureusement les rebelles du Nort & de l'Allemagne, & tout lui demeura fort soumis. Mais c'étoit un plaisir de le voir percer des mouches avec un poinçon. On dit qu'il n'en manquoit pas une.

PHILEMON. S'il n'avoit tué que des mouches les Chrétiens s'en feroient bien trouver ; mais apparamment il ne tuoit ces petits animaux, que lorsqu'il étoit las de tuer des hommes.

ARISTE'É. Il avoit encore une autre maniere un peu plus dange-

reuse d'exercer son adresse ; il tiroit des flèches entre les doigts de ses Officiers sans les toucher.

PHILEMON. Peut-être les touchoit-il quelquefois. Je n'aurois point voulu être son Officier à ce prix-là : Franchement un maître de cette humeur-là est bien incommode. Je ne serois pas surpris de voir que quelqu'un en voulût à sa vie.

ARISTÉE. L'Imperatrice Domicilla ne le put souffrir ; elle le fit assassiner par un de ses Officiers.

PHILEMON. Les Chrêtiens se trouverent-ils bien de sa mort ?

ARISTÉE. Nerva fut mis en sa place , & prenant une conduite tout opposée à celle de son pre-^{Douzième}decesseur, il rappolla les Chrêtiens ^{siècle.} exilés , & rétablit le plus qu'il pût de familles renversées. Loin de faire mourir des innocens il pardonna même à des conjurez qui

avoient attenté à sa vie , & se contenta de les éloigner. Rien ne lui paroissoit plus grand & plus digne de lui que de soulager les misérables. Il étoit toujours prêt à se dépouïller pour eux. Enfin il se sentoit si disposé à faire du bien , & si éloigné de l'esprit d'orgueil & de domination , qu'il disoit souvent que son cœur lui répondoit de l'amour & de la fidelité de ses Sujets.

PHILEMON. Une vie si pure , & si bien faisante fut-elle longue ?

ARISTE'É. Elle ne dura pas assez pour apporter le remede à tous les maux que Domitien avoit faits. Aussi le bon Prince ne se fiant pas à son grand âge , & craignant que l'Empire ne fût tout de nouveau la proie de quelque brutal, il choisit Trajan pour son successeur.

PHILEMON. Il me semble avoir toujours oui comparer ce Trajan à Cesar , & à Alexandre.

ARISTÉE. S'il ne fit pas de si grandes choses que ces deux Conquerans , il ne s'en fallut guere, & il n'eut pas moins de courage & de bonheur. Après avoir abattu la fierté de Decebale Roi des Daces , il étendit ses conquêtes jusqu'aux Indes , & il établit des Rois par tout où il y avoit des rebelles.

PHILEMON. De cette maniere l'Empire Romain se maintenoit dans sa puissance & dans son lustre. Car apparamment Trajan sçavoit aussi-bien gouverner , que faire des conquêtes.

ARISTÉE. Ce fut principalement à cause de sa sagesse & de sa moderation que Nerva le choisit : & par ces deux vertus il fit tout ce qu'il falloit faire pour mettre le peuple dans l'abondance , & pour établir la paix dans tout l'Empire.

ARISTÉE. Les Chrétiens avoient

le tems de respirer un peu sous le regne de ces deux grands Princes Trajan & Nerva.

ARISTE' E. Trajan tout grand qu'il étoit , ne laissa pas de persecuter les Chrétiens. Il avoit toutes les qualitez necessaires , pour faire un grand Empereur. Mais il avoit des vices bien déplorables. L'ivrognerie étoit le moindre ; ses infames amours pouvoient causer de plus grands maux.

PHILEMON. Je ne comprends pas qu'un Prince sujet à des passions de cette sorte , puisse faire les grandes choses que vous venez de me dire de Trajan.

ARISTE' E J'avouë que c'est une espece de miracle que je ne puis attribuer qu'à ce principe , qu'il avoit toujours devant les yeux , qu'il falloit que l'Empereur se mit en la place du Citoïen pour découvrir de là l'ordre de ses devoirs à l'égard de son peuple.

PHILEMON. C'est en effet la juste distance d'où il peut les reconnoître. Il faut qu'un Souverain se fasse tel , qu'il voudroit trouver son Prince s'il n'étoit que Citoïen. Mais la persecution de Trajan dura-t-elle long-tems ?

ARISTÉE. Comme il n'étoit pas d'une humeur cruelle , il écouta volontiers ce que Pline le Jeune lui dit touchant la vie des Chrétiens. Ce Païen qui étoit le bel esprit de son tems , écrivit à l'Empereur , que les Chrétiens étoient de bonnes gens , point attachez aux biens de la terre , soumis aux Loix du Prince , patiens dans tous leurs maux ; & à qui on ne pouvoit reprocher autre chose sinon qu'ils se levoient de grand matin pour chanter les loüanges d'un homme qu'on avoit crucifié dans la Palestine.

PHILEMON. De bonne foi cette vie innocente des premiers Chrê-

tiens devoit nous couvrir de confusion. A quoi pensons nous nous autres , qui avons la même foi , qui adorons le même Jesus , qui avons les mêmes esperances , de vivre comme nous faisons ? Est-ce à cause qu'il n'y a plus de persecutions, & que l'Eglise est devenuë riche & puissante , que nous ne voulons plus rien souffrir ? L'état de l'Eglise peut changer. Mais ne nous y trompons pas , la voie du salut ne change point ; elle sera toujours étroite , toujours semée de ronces & d'épines. On n'y entrera jamais que par l'humilité & par la patience. Enfin la Lettre de Pline eut un bon effet.

ARISTE'E. Trajan en fut touché & laissa les Chrétiens en repos.

PHILEMON. Il fit en cela un grand effort. J'admirois ce Prince avec tout son Empire. Mais j'en ay bien rabattu depuis que je le

voilà capable de persécuter des innocens.

ARISTÉE. Voïons si vous vous accommoderez mieux de son successeur ?

PHILEMON. Je croi qu'il sera plus à propos de laisser là le successeur jusqu'à demain. Tant de differens personnages s'arrangeront mieux dans ma memoire , si nous n'en embrassons pas tant à la fois.

ARISTÉE. Demain vous en verrez de nouveaux.



III. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire
d'Adrien, jusqu'à celui du jeune
Gordien.

*Les qualitez & les vices d'Adrien. Châtiment
des Juifs. Les vertus d'Antonin. Marc-Aurele
vainqueur de ses ennemis, par les prieres des
Chrétiens qu'il persécutoit. Emportemens pro-
digieux de Commode. L'Eglise est en paix sous
son Empire. Le sort de Pertinax. Celui de Ju-
lianus. Severe-Septime persécute les Chrétiens.
Appareil de leur martyre. Faux zele de Tertul-
lien. Caracalla tue son frere Geta. Macrin ne
dure guerre. Les folies & les sensualitez d'Helio-
gabale. Alexandre-Severe amateur de la Justi-
ce. L'Empire des Perses rétabli. L'orgueil & la
cruauté de Maximin. Sa mort.*

*Deuxième
siècle*

ARISTE' E. **L**E successeur de
Trajan peut être
regardé par deux côtez fort dif-
ferens. C'est Ælien-Adrien.

PHILEMON. Voyons-le je vous
prie par celui qui lui fait honneur,
& en suite par l'autre.

ARISTE' E. Il étoit fort propre à

la guerre , grand amateur de la discipline , s'accommodant d'une vie dure , incapable de se rebuter dans les plus grands travaux ; il étoit la terreur des rebelles. Cependant il preferoit la paix à toutes les victoires , & le soulagement du peuple aux honneurs du triomphe ; & habile en toutes sortes de sciences , il n'épargnoit rien pour perfectionner les Arts. Joignez à cette humeur guerriere , & à cet amour pour la paix , une magnificence extraordinaire. La ville de Jerusalem rebâtie qu'il fit appeller *Ælia* , parce qu'il s'appelloit *Ælius*

PHILEMON. Je ne voi plus de mauvais côté par où l'on puisse le regarder. Quels vices lui trouvez-vous ?

ARISTE. Une idolatrie & une impureté abominables. Il ne se contenta pas d'élever des Temples à Jupiter , à Venus , & à Adonis ,

dans les lieux de la Naissance & de la Mort du Sauveur ; il en éleva encore un autre à Antinoüs , & fit un Dieu de cet objet maudit de sa brutalité.

PHILEMON. Je ne m'étonne pas qu'un Prince engagé dans de si monstrueuses amours fût ennemi du Christianisme , & voulût éteindre la mémoire de JESUS-CHRIST. Rien n'est plus insupportable aux voluptueux , que les maximes Chrétiennes. La vûë d'un Crucifix les desole. Ils cherchent des faux Dieux qui soient de concert avec l'idole qu'ils portent dans leur cœur. Mais si l'on peut profaner les saints lieux ; au lieu d'un Temple saint en élever un profane , & multiplier les Idoles ; on ne peut pas de même éviter la voix du Juge , qui nous presse à proportion de nos desordres , ni suspendre ses desseins. Parmi tous ces scandales d'Adrien , les Chrê-

tiens évite rent-ils la persecution ?

ARISTE'E. Il n'en vouloit qu'à leur Religion & non pas à leurs personnes. Mais il n'épargna pas les Juifs toujours rebelles. Ne se souvenant plus de la rigueur avec laquelle Trajan avoit encore châtié leur revolte, ils se mirent tout de nouveau à la suite du faux Prophete Barcosbas, & ne voulurent plus obeir qu'à lui seul.

PHILEMON. Ils crurent donc que c'étoit le Messie.

ARISTE'E. Ils le crurent; & l'imposteur fit si bien son personnage, qu'ils souûtenoient sa mission les armes à la main.

PHILEMON. Ce peuple étoit frappé d'un étrange aveuglement. Les propheties, les miracles, les châtimens ne servoient qu'à l'aveugler de plus en plus.

ARISTE'E. Adrien connut qu'il ne pouvoit le reduire qu'en l'accablant de toutes sortes de maux.

Ainsi les Juifs reçurent le dernier coup de leur malheur. Ils furent entièrement chassés de la Judée, & ne connurent presque plus ce qu'ils étoient.

PHILEMON. Et Adrien pût-il se reconnoître lui-même ?

ARISTE' E. On dit qu'un Evêque, & un Philosophe Chrétien, lui firent faire des reflexions sur le mérite de la Religion Chrétienne ; & que pour reparer les injures qu'il avoit faites à JESUS-CHRIST, il voulut le mettre au nombre de ses Dieux.

PHILEMON. Cela veut dire qu'Adrien demeura ce qu'il étoit, aveugle & idolatre.

ARISTE' E Je vous l'accorde. Mais il fit quelque chose de mieux. Ce fut d'adopter Antonin. On ne sçauroit rien reprocher à celui-ci. La liberalité, la bonté, la justice furent les armes par lesquelles il soumettoit les Provinces, & les peuples les plus barbares.

PHILEMON. J'aime ces sortes d'armes qui font aimer aux hommes leur devoir, & qui n'ôtent la vie à personne. Ces grandes vertus d'Antonin devoient encore produire d'autres biens.

ARISTE'É. Il fut le protecteur des Sciences & des Arts : ami des gens de bien ; il joignit toujours la recompense au merite. Enfin s'il ne pût faire voir ce qu'il disoit souvent, qu'il aimoit mieux sauver la vie d'un Citoïen, que de faire perir mille ennemis ; c'est qu'il ne se trouva personne qui voulût être son ennemi.

PHILEMON. C'est un Prince comme celui-là qu'on peut appeler le pere de la patrie, & le conservateur de son peuple.

ARISTE'É. Aussi lui donna-t-on cette qualité après celle de debonnaire : Et le nom d'Antonin fut toujours depuis capable de gagner le cœur des Romains. Il adopta

Marc-Aurele qui fut d'un caractère assez semblable au sien, quoique leur regne ait été différent. L'un fut toujours en paix, l'autre fut toujours en guerre: mais tous deux furent également amateurs de la paix.

PHILEMON. Il me semble avoir ouï dire bien des choses de ce Marc-Aurele.

ARISTE'E. Vous aurez ouï dire qu'il étoit Philosophe, & que sa femme étoit bien libertine. C'étoit Faustine, fille d'Antonin.

PHILEMON. Mauvais assortiment d'une libertine & d'un Philosophe!

*Deuxième
siècle.* ARISTE'E. Vous aurez ouï dire encore que les Chrétiens oubliant la persécution qu'il leur faisoit, firent perir l'armée de ses ennemis. Il étoit en guerre contre les Marcomans, la sécheresse étoit extraordinaire, son armée ne trouvoit pas une goutte d'eau. Une legion de Chrétiens qui combattoit pour

lui fit des vœux au Ciel , & en obtint une pluie si abondante , & en même tems une si furieuse grêle , que les troupes de Marc-Aurele d'une-part furent rafraîchies ; & de l'autre les Marcomans furent accablez.

PHILEMON. En falloit-il davantage pour lui faire connoître la sainteté de la Religion Chrétienne ? Put-il après cela ne se pas faire Chrétien ?

ARISTÉE. Un homme de ce rang , Philemon , a bien des engagements , & bien des liaisons secrètes qui lui font souvent rejeter ce qu'il approuve. Non : il ne se fit point Chrétien : Peut-être imita-t-il les Loix du Christianisme dans la forme de son gouvernement. Mais à cela près, il se contenta d'ordonner qu'on laissât vivre les Chrêtiens en paix , & dans l'exercice de leur Religion, comme Auteurs de sa victoire. Il

s'étoit fait un collègue de Lucius-Verus son frere, qui mourut avant lui ; de sorte que Commode son fils lui succeda sans contredit.

PHILEMON. C'étoit une bête farouche que ce Commode.

ARISTE'E. On ne peut dire jusqu'où alloient ses extravagances, & ses emportemens. S'il sortoit d'auprès de ses concubines, dont il avoit un nombre prodigieux, c'étoit pour courir par les ruës couvert de la peau d'un Lion, & une massuë à la main.

PHILEMON. Oh oh ! c'étoit s'habiller en Hercule. Je n'aurois pas voulu me trouver en son chemin.

ARISTE'E. Je vous répons qu'il n'y faisoit pas bon. Il chargeoit rudement ceux qu'il rencontroit, & il prenoit un grand plaisir à tout rompre & tout briser.

PHILEMON. Je croi qu'il montra bien aux Chrétiens ce qu'il sçavoit faire.

ARISTE'E. Croiriez-vous que ^{Deuxième} l'Eglise n'avoit point encore joui ^{siècle.} d'un si grand calme que du tems de ce furieux ?

PHILEMON. Cela est bien surprenant. Dieu sans doute voulut faire voir , qu'il est le Maître de tous les mouvemens des Princes , qu'il les tourne , & qu'il les borne où il lui plaît ; que leur pouvoir contre son Eglise est limité ; & qu'il ne l'abandonne à leur fureur qu'autant que cela est nécessaire pour la purifier , & pour la rendre plus éclatante. Si cela n'étoit pas ainsi , que n'auroit pas fait un Commode ? Le voir laisser l'Eglise en paix , & voir la gueule des Lions fermée auprès de Daniel sont assurément deux choses également miraculeuses. Mais enfin voïons ce que devint cet Empereur avec sa peau de Lion & sa massuë.

ARISTE'E. Hai du Senat & du

peuple , & regardé comme indigne d'être le fils de Marc-Aurèle , il perit par du poison qu'une de ses concubines lui prepara , & qui lui fut donné par son Capitaine des Gardes.

PHILEMON. Il n'est pas surprenant qu'il soit mort de la même maniere que ceux dont il avoit imité les exemples. Laisa-t-il sa place à un plus honnête homme que lui ?

ARISTE'E. Pertinax lui succeda. Les Soldats accoûtumez à la licence , en firent choix malgré lui , apparamment faute de le connoître. Car c'étoit un rigoureux observateur de la discipline militaire.

PHILEMON. Cela étant ainsi il se broüilla bien-tôt avec son armée.

ARISTE'E. La reforme precipitée qu'il y voulut mettre le perdit : & la revolte generale de l'Empire lui apprit un peu trop tard que le
vice

vice se déracine peu à peu ; & qu'en matière de politique la précipitation cause de grands desordres. Après la mort de Pertinax Didius Julianus acheta l'Empire.

PHILEMON. Quoi ! l'Empire fut mis à l'encan ?

ARISTE'É. Oüï , & donné au plus offrant & dernier enchériseur.

PHILEMON. Le marchand étoit hardi : Se trouva-t-il bien de son marché ?

ARISTE'É. C'étoit monter trop haut pour un homme comme lui , qui n'avoit rien de ce qu'il faut avoir pour commander aux autres. Il perdit l'Empire , son argent & la vie : de sorte que dans l'espace d'environ dix mois, il y eut trois Empereurs assésinez.

PHILEMON. Une dignité si éminente est environnée de bien des dangers. L'Empire fut-il

74 *Entretiens sur l'Histoire*
encore mis à l'enchere ?

*Troi-
sième
siècle.*

ARISTÉE. Il fut à cette fois le prix de la mort de Didius. Severe Septime Africain en profita : & persecuta cruellement les Chrétiens. Ce fut cette persecution qui porta Tertullien à faire l'Apologie de la Religion Chrétienne.

PHILEMON. On dit que le martyre des Chrétiens se faisoit avec certaines ceremonies , je vous prie d'en dire quelque chose.

ARISTÉE. Les criminels qui devoient être exposez aux bêtes , ou mourir par quelque-autre supplice , étoient appellez à un souper où ils avoient la liberté de se réjouir. Les Confesseurs de JESUS-CHRIST condamnez à la mort avoient part au festin. Tout le monde les venoit voir.

PHILEMON. Que faisoient là ces genereux défenseurs de la Foi ?

ARISTÉ'E. Vous pouvez penser qu'ils ne s'enyvraient pas comme ceux qui meritoient le supplice. Mais ils acceptoient cette humiliation d'un visage content & modeste : & au lieu de crier , & d'augmenter le bruit de ce souper tumultueux , ils disoient à l'assemblée : Remarquez bien nos visages , afin qu'au jour terrible des vengeances du Dieu que nous adorons , vous puissiez nous reconnoître.

PHILEMON. Que de fermeté , que de grandeur d'ame dans ceux que l'Esprit de Dieu anime ! Et quand ils alloient être exposez , que faisoit-on ?

ARISTÉ'E. A la porte de l'amphiteatre on apportoit l'habit des Prêtres de Saturne , qui étoit un manteau rouge pour les hommes : Et une bandelette qui étoit la marque des Prêtresses de Cérés pour les femmes.

PHILEMON. Il semble que les Martyrs de JESUS-CHRIST devoient rejeter avec horreur cet attirail.

ARISTE'E. Doutez-vous qu'ils se recriassent contre une superstition de cette sorte ? Ils y résistoient de tout leur pouvoir , & mourroient en la détestant.

PHILEMON. L'Apologie de Tertullien sert-elle à quelque chose ?

ARISTE'E. Elle arrêta la persécution. Mais si Tertullien rendit ce service à l'Eglise , il y causa ensuite de grands scandales.

PHILEMON. Cependant il a plus fait de bien que de mal.

ARISTE'E. Je n'en sçai rien. Mais quelque bien qu'il ait fait, il est mort dans le Schisme, mécontent du Clergé de Rome, qui peut-être ne luy rendoit pas justice ; il écouta les visions de Mon-

tan , & prêcha comme ce faux Prophete , un Evangile nouveau. A les entendre l'un & l'autre , le saint Esprit n'étoit descendu que sur eux ; & la penitence pratiquée dans toute l'Eglise n'étoit qu'une sensualité. Il falloit selon eux toujourns jeûner , toujourns s'affliger , toujourns courir au martyre.

PHILEMON. L'esprit d'orgueil aveugloit étrangement ces deux personnages. Je suis sûr que Montan & Tertullien n'en faisoient pas tant qu'ils en disoient. Pouvoient-ils penser être les seuls dépositaires de la Tradition ; & qu'elle eût esté inconnuë avant eux ? Quelle audace à un particulier de vouloir reformer toute l'Eglise. N'oublions pas Severe Septime.

ARISTE'E. La rapidité des conquêtes de ce Prince l'a fait comparer à Cesar. Il rendit les armes

Romaines si triomphantes , dans l'Orient , l'Occident , & le Nort , que lorsqu'il mourut à York en Angleterre , le Senat porta de lui ce jugement , qu'il avoit dû ou ne point naître , ou ne point mourir. Il eut deux fils , Caracalla & Geta , tous deux destinez à gouverner l'Empire.

PHILEMON. Cette égalité de puissance pourra bien faire perir l'un ou l'autre.

ARISTE'E. Geta perit. Caracalla emporté , fier & brutal , dont toute la valeur n'étoit qu'une ridicule ostentation , ne pût souffrir un frere , dont les grandes qualitez pouvoient le faire juger seul digne de l'Empire. Il le poursuivit jusques dans les bras de Julie leur mere commune , & là le tua impitoïablement.

PHILEMON. Ne se trouva-t-il point aussi quelqu'un qui

rendit la pareille à Caracalla ?

ARISTE'E. Macrin un de ses Capitaines le fit tuer par Martial, & se rendit maître de l'Empire.

PHILEMON. Ce Macrin ne devoit pas aussi garder long-temps cette dignité.

ARISTE'E. Il la garda jusqu'à ce que le luxe & la volupté l'eussent rendu méprisable à ses soldats. Alors Heliogabale fils de Caracalla profita du tems. Il presenta la bataille à l'usurpateur en Syrie, & tailla son armée en pieces. Macrin se sauva à Calcedoine, où il fut tué quelque tems après avec son fils.

PHILEMON. Heliogabale fut heureux. Mais ne le conte-t-on pas aussi parmi les indignes Empereurs ?

ARISTE'E. On pourroit sans lui faire injure l'appeller le plus indigne de tous, & le plus corrom-

pu, aussi-bien que le plus fou de tous les hommes. Jugez du personnage par la repugnance que les Historiens ont euë à écrire son Histoire, comme s'ils n'eussent pas pû en l'écrivant garder le respect que l'on doit au public.

PHILEMON. Que cela ne vous empêche pas, je vous prie, de nous en dire quelque chose.

ARISTÉE. Il étoit Prêtre du Soleil, ce que signifie le nom d'Heliogabale. Il voulut accommoder toutes les Religions au culte de son faux Dieu, & épousa une Vestale; parce, disoit-il, que du mariage d'un Prêtre & d'une Prêtresse, il ne pouvoit sortir que des enfans tout divins.

PHILEMON. Je croi qu'un homme de si bon sens en matiere de Religion étoit fort propre pour le gouvernement civil.

ARISTE'E. Il fit un Senat de femmes ; il voulut faire de la nuit le jour , & le jour de la nuit. L'on ne finiroit pas , si l'on vouloit rapporter en détail toutes ses folies , ses sensualitez & ses ordures. Il faisoit des dépenses prodigieuses pour tout ce qui peut contenter les sens. Les mets les plus exquis , la Musique la plus enchantée , les odeurs les plus excellentes , toutes les plus belles Concubines ne lui suffisoient pas.

PHILEMON. Toutes ces sensualitez étoient moins surprenantes dans Heliogabale qui ne connoissoit que des faux Dieux , que dans des hommes qui reconnoissent un JESUS CHRIST pour leur Dieu , & qui sont élevez dans les principes de la véritable Philosophie. Quel aveuglement de faire le même usage des douceurs , & des beautés de la nature , que si tout

étoit fait pour contenter nos passions !

PHILEMON. Le principe de cet aveuglement , c'est qu'on reçoit les choses comme elles se présentent à nos sens , sans penser à la puissance qui nous les fait apercevoir , & sentir. Car où sont ceux , par exemple , qui pensent à cette suite de mouvemens qui se font hors d'eux & dans eux , lorsqu'ils entendent une agréable Musique. Les yvrognes demandent souvent si le vin qu'ils boivent est d'un tel ou d'un tel crû ; mais jusqu'ici aucun ne s'est avisé de rechercher la cause du plaisir qu'il ressent dans l'usage de ce vin. Je voudrois qu'à la vûë d'un spectacle magnifique les hommes considerassent un peu comment une si grande variété d'objets si éclatans & si bien ordonnez se presentent par leurs yeux à leur esprit : ce que l'hom-

me met du sien dans ces beaux
Ouvrages de l'Art , & sur quel
modele il regle son action.

PHILEMON. S'ils en venoient
là , ils seroient bien-tôt sages :
Car ils connoïtroient bien tôt
qu'il y a quelque chose au dessus
d'eux , qui renferme en soi tou-
tes les beautez qu'ils aperçoi-
vent , & tous les biens dont ils
jouissent. Ces Amans passionnez
qui parlent de la verdure des or-
meaux , du chant du rossignol,
des prairies émaillées qui se pei-
gnent dans les fontaines , qui par-
lent , dis-je , de tout cela com-
me si c'étoit autant d'agrémens
preparez pour leurs amours , re-
viendroient de leur erreur , &
rougiroient de leur méprise.

ARISTE'E. Ils devroient bien
aussi en gemir. Car s'il est vrai
d'une-part que nous sommes des
pecheurs qui ne meritons que la
peine ; & de l'autre que Dieu seul

84 *Entretiens sur l'Histoire*
est l'Auteur de cet arrangement
merveilleux que nous admirons
dans la Nature ; il est certain aussi,
que de rapporter à nous-mêmes
tous ces biens , c'est la dernière
injustice & la dernière stupidi-
té. Revenons à nos Empereurs.

PHILEMON. Il semble que la
vanité , & l'amour des plaisirs
eussent fait oublier à Heliogabale
d'être cruel.

ARISTE'E. En effet , on ne par-
le pas de ses cruautés. Mais ses
autres vices le rendirent assez
odieux , pour que tout l'Empire se
soulevât contre lui. A l'âge de
vingt ans il fut mis en pièces par
ses soldats , & jetté dans le Tibre.
Alexandre Severe son parent fut
son successeur.

PHILEMON. Celui-ci fut un bon
Prince. J'ai lû quelque part qu'il
aimoit les Chrétiens.

Troisième-
me. se-
ct.

ARISTE'E. On n'a point vû de
Païen qui ait eu des maximes plus

approchantes du Christianisme. Il se mettoit toujours en la place d'autrui, pour voir de là ce qu'il avoit à faire, afin que tout le monde fust content.

PHILEMON. Si tous les Princes n'avoient ainsi qu'un poids & une mesure pour eux & pour leurs sujets, on verroit regner la justice.

ARISTE'É. Il montra combien il en étoit amateur, lorsqu'ayant sçu qu'un de ses Favoris promettoit de la faveur pour de l'argent, & cependant ne lui parloit jamais de rien; il le fit attacher à un pieu, autour duquel il fit mettre de la paille & du bois humide, afin que le feu ne pouvant allumer cette matiere, celui qui avoit vendu de la fumée fût étouffé par la fumée.

PHILEMON. Les Magistrats interessez ne trouvoient pas leur conte sous cet Empereur.

ARISTE'E. Nul n'étoit reçu en Magistrature sans être approuvé du public. Les accusateurs étoient entendus , & leurs accusations soutenues de bonnes preuves donnoient une exclusion honteuse. Mais c'étoit à l'accusateur à se donner de garde. Quand il ne prouvoit pas ce qu'il avançoit , la mort lui étoit assurée.

PHILEMON. Il ne faut pas demander si Severe sçavoit faire la guerre. La valeur & le courage sont toujours des suites de l'amour de la justice.

ARISTE'E. Il ne demandoit que des soldats bien disciplinez pour vaincre tous ses ennemis. Artaxerxes fut le plus redoutable. Il le vainquit.

PHILEMON. Qui étoit cet Artaxerxes ?

ARISTE'E. C'étoit un Persien , lequel après avoir tué son Maî-

tre Artaban , rétablit l'Empire des Perses en Orient. Les Parthes en avoient esté maîtres pendant prés de cinq cens ans , depuis Arsace leur Fondateur : & la posterité de cet Artaxerxes dont je parle , le retiendra jusqu'au tems d'Heraclius. Ce que vous auriez le plus aimé dans Alexandre c'étoit la disposition où il étoit toujours de pardonner les injures. On ne peut davantage négliger les discours des hommes , & s'attacher à son devoir.

PHILEMON. Vous avez raison de dire que ce Prince avoit des maximes chrétiennes. Mais je crains fort que ce qui rendoit sa vie aimable , & faisoit désirer aux gens de bien qu'elle durât toujours , ne lui attire quelque fâcheuse aventure : Car la grande exactitude à faire justice souleve les méchans.

ARISTE'E. Il fut tué par

83 *Entretiens sur l'Histoire*

Maximin , qui de Berger passa par toutes les Charges militaires , & étoit devenu le Lieutenant de ses Armées. Quelques-uns disent que sa mere Mammée, à laquelle il étoit redevable de l'Empire , fut cause de sa perte, parce qu'il écoutoit trop ses conseils. Elle perit avec lui.

PHILEMON. Il est dangereux à un Prince d'agir de maniere qu'on juge qu'il se laisse entièrement gouverner. Heureux le Prince qui , comme Louis le Grand , est l'ame & la lumiere de son Conseil. Maximin apparemment vouloit avoir l'Empire ?

ARISTE'E. Il ne le manqua pas, & fit sentir à tous les peuples qu'ils avoient un maître.

PHILEMON. On ne peut guere attendre d'un Usurpateur que des violences, & une cruelle tyrannie.

ARISTE'E. C'étoit l'esprit le plus farouche & le plus orgueilleux qui fut jamais. La grandeur de son corps , qui avoit plus de huit pieds de haut , & sa force prodigieuse , à laquelle plusieurs hommes ensemble ne pouvoient résister , lui avoient tellement enflé le cœur , qu'il croïoit être immortel , & pouvoir exercer impunément toutes sortes de cruautés.

PHILEMON. Il me semble entendre faire la peinture d'un Cyclope , ou représenter Nemrot , qui croïoit que rien ne le pouvoit abbatre.

ARISTE'E Aussi fut-il appelé le Cyclope & le Phalaris. Il y avoit des Eglises de son tems , lesquelles selon le témoignage d'Origenes , furent brûlées dans la persécution qu'il fit aux Chrétiens.

PHILEMON. Je pensois que dans ces premiers siècles les Fideles ne

90 *Entretiens sur l'Histoire*
s'assembloient que dans les mai-
sons particulieres , ou dans quel-
ques lieux sôûterrains.

ARISTE'E. Vous ne vous êtes
pas trompé. Il n'y eut apparem-
ment qu'Alexandre Severe d'hu-
meur à souffrir que l'on bâtît des
Temples à JESUS-CHRIST. Maxi-
min s'applaudissoit à luy-même,
& admiroit sa puissance, lorsqu'il
apprît que le Senat lui opposoit
deux Empereurs , les deux Gor-
diens pere & fils.

PHILEMON. Ce soulèvement
eut-il un bon succès ?

ARISTE'E. Il resta à Maximin
un parti assez puissant pour faire
perir le jeune Gordien en Afri-
que : ce qui faisant perdre toute
esperance à son pere le reduisit à
se tuer.

PHILEMON. Je pense que
dés-lors la vengeance de Maxi-
min prepara bien des maux à tout
l'Empire.

ARISTE'É. Il ne fut pas plutôt délivré de ces deux concurrens qu'on lui en opposa deux autres, Maxime & Balbin.

PHILEMON. Ceux-là furent-ils plus heureux que les premiers ?

ARISTE'É. Ils dissipèrent toutes les vaines idées du nouveau Nemrot, en gagnant ses soldats qui le massacrèrent dans sa tente au siege d'Aquilée, d'où sa tête & celle de son fils furent apportées à Rome.

PHILEMON. Voila donc Maximin & Balbin maîtres de l'Empire. Le furent-ils long-tems ?

ARISTE'É. Il y eut quelque division entr'eux, lesquelles réveillant dans les soldats qui s'étoient mis en possession de créer les Empereurs, le souvenir de cette puissance, firent passer dans la même année l'Empire à un autre. Maxime & Balbin furent tuez :

92 *Entretiens sur l'Histoire*
& un troisième Gordien fut mis
en leur place.

PHILEMON. Nous parlerons
de celui-ci demain.

ARISTE'E. Adieu, Philemon.



IV. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire
du jeune Gordien jusqu'à la victoire
de Constantin.

Gordien gouverne sagement. Philippe épargne les Chrétiens. Dece les persecute avec force. Les Solitaires se multiplient. Ce qu'il faut penser d'Origenes. Trois Empereurs ne font que paroître. Les malheurs de Valerien. La dureté & les desordres de Gallien. Odonat merite l'Empire. Claudius II. en étoit digne. Le merite de Zenobie. Aurelien triomphe de cette Reine. Tacite, Probus, & Carus bons Empereurs. Aper tué Numerien. Diocletien vaincu devient vainqueur de Carinus. Son Collegue & les deux Césars causent de grandes broüilleries. Constantin se délivre de Maximien. La guerre déclarée entre Maxence & Constantin.

PHILEMON. **V**Errons-nous bien encore des Empereurs mourir d'une mort tragique ?

ARISTE'E. Ne vous lassez pas. Les passions étoient trop vives &

trop peu retenuës parmi les
Paiens , pour qu'il ne se passât
pas touÿours quelque Tragedie
dans une si grande elevation.
Gordien étoit cheri. Il eut assez
de vigueur pour repousser les
Perles qui commençoient à pro-
fiter des divisions de l'Empire.
Il étoit amateur de la justice. Je
 plains en cela , disoit-il , la con-
dition d'un Monarque , on lui dé-
guise touÿours la verité.....

PHILEMON. Il est vrai que ceux
qui environnent les Princes ne
songent qu'à se faire de grands
établissmens par leurs complai-
sances ne representent rien dans
son état naturel. Tous accom-
modent leurs manieres & leurs
discours aux premieres impres-
sions que leur Maître a reçûës.
Qui ne croiroit pas tant de gens
si bien d'accord avec les passions?
Ainsi c'est une espece de miracle
quand les Puissances de la Terre

se sauvent de l'illusion. Cependant voila de grandes qualitez dans Gordien.

ARISTE'E. Elles ne furent pas capables neanmoins de le garantir de la fureur d'un ambitieux.

PHILEMON. L'ambition ne considere & n'épargne rien.

ARISTE'E. Ce jeune Prince épousa la fille de Misithée, un de ses Ministres, & reconnoissant dans son beau-pere beaucoup de sagesse & d'experience, il se reposa sur lui de la meilleure partie du gouvernement de l'Empire. Il n'y eut à desirer dans ce fidele Ministre qu'une vie assez longue pour achever les grandes choses qu'il avoit heureusement commencées. Il mourut : & Gordien crut le retrouver dans la personne de Philippe Arabe.

*Troisième
siècle.
siècle.*

PHILEMON. On ne trouve pas tous les jours des gens de cette prudence, & de cette fidelité.

ARISTE'E. Il éprouva bien-tôt après que Philippe étoit bien différent de Misithée. Cet ingrat déposséda son Maître : & après lui avoir ôté l'Empire, il lui ôta la vie.

PHILEMON. Toute la Terre se devoit soulever contre un si cruel Usurpateur.

ARISTE'E. Le danger où il se vît par l'élection d'un autre Empereur que le Senat lui preferoit, l' alarma. Cependant ayant abandonné la guerre qui l'occupoit contre les Perses, il se tira d'affaires.

PHILEMON. Il demeura donc paisible possesseur de l'Empire.

ARISTE'E. Il eut encore peu de tems après le même embarras : & il ne lui servit de rien de faire une paix honteuse avec Sapor ; ni d'abandonner lâchement aux ennemis les terres de l'Empire ; ce que nul autre avant lui n'avoit fait :

fait, il fut tué par son Rival.

PHILEMON. Ce que je remarque dans tous ces Empereurs, c'est que s'ils meurent presque tous d'une mort violente, il y en a peu qui ne semblent avoir voulu se l'attirer.

ARISTÉ'E. Il auroit été avantageux à l'Eglise qu'on eût laissé vivre Philippe. Car s'il ne fut pas Chrétien, du moins il fut favorable aux Chrétiens.

PHILEMON. Comment s'il ne fut pas Chrétien? Y a-t-il quelque Empereur Chrétien avant Constantin?

ARISTÉ'E. Je ne sçai que vous dire là-dessus. Bien des gens disent que Philippe étoit Chrétien.

PHILEMON. Supposons qu'il le fût. L'étoit-il avant que d'être Empereur?

ARISTÉ'E. Si l'Histoire qu'on rapporte de S. Babylas Evêque d'Antioche est véritable, il l'étoit

98 *Entretiens sur l'Histoire*
quand il tua Gordien. Car on dit
que ce Prince voulant entrer dans
l'Eglise d'Antioche, le Prelat le
repoussa comme indigne d'y en-
trer, à cause du meurtre qu'il avoit
fait.

PHILEMON. S'il s'étoit converti
depuis son crime, apparemment
S. Babylas ne l'auroit pas traité
avec tant de rigueur. Mais j'ay
sur cela une difficulté. Seroit-il
possible qu'un homme élevé dans
le Christianisme de ces tems-là,
eût été capable d'une si grande
perfidie, & d'une si violente usur-
pation ?

ARISTE'E. Cela ne paroît pas
tout-à-fait impossible. Mais il
paroît plus vrai-semblable, que
Philippe ne se fit Chrétien que
durant son Empire. On le prouve
par un changement entier qui
parut tout à coup dans sa conduite.

PHILEMON. En ce cas l'Histoire
de Saint Babylas est fort douteuse.

Car si Philippe avoit encore été Païen , quand il s'approcha de l'Eglise d'Antioche, l'Evêque n'auroit pas eu droit de lui en défendre l'entrée. L'Eglise n'a pouvoir que sur ses enfans , & elle ne résiste point aux Princes qui ne sont pas sous sa discipline.

ARISTE'E Tout cela est fort bien remarqué , & prouve que ce qu'on dit de Babylas n'est propre qu'à nous faire souvenir qu'il y avoit alors des Evêques intrepides , que l'éclat de la pourpre n'ébloüissoit point. Quoiqu'il en soit de la Religion de Philippe , il traita si bien les Chrétiens , qu'à cause de lui Dece son assassin & son successeur se declara le fleau du Christianisme.

PHILEMON. Je n'ai encore vû que deux Empereurs de suite qui aient valu quelque chose , Vespasien & Titus.

ARISTE'E. La cruauté de Dece

100 *Entretiens sur l'Histoire*

ne fut pas ce qu'il y eut de plus terrible pour l'Eglise. C'étoit une espece d'abandonnement où il sembloit que les Chrétiens étoient de la part de Dieu.

PHILEMON. Il y en eut donc beaucoup qui succomberent dans la persecution.

*Troisième
me siècle.* ARISTE'E. Il y en eut un si grand nombre, que saint Cyprien appelle la persecution de Dece les ruines de l'Eglise.

PHILEMON. Dieu sans doute voulut montrer que les Chrétiens ne tiroient point d'eux-mêmes cette fermeté & cette constance avec laquelle ils souffroient toutes fortes de tourmens ; & que dès qu'ils étoient abandonnez à leurs propres forces la moindre peine les effraïoit.

ARISTE'E. La vie relâchée des Chrétiens pût bien aussi être la cause de cet abandonnement. Saint Gregoire Thaumaturge eut

apparemment cette pensée. Car après avoir fait un nombre infini de miracles éclatans, il n'en voulut point faire à la vûë de la colere de Dieu si generalement declarée. Il s'y soumit comme les autres, pendant que Saint Paul Hermite se retira dans un desert.

PHILEMON. N'est-ce pas cet Hermite qui donna l'exemple à tant d'autres d'embrasser la vie Solitaire ? Celui-là scût peupler les deserts.

ARISTE'E. On commença dés-lors à voir les Chrétiens partagez en deux bandes. Les uns travaillans par leurs exemples & par leurs instructions à la conversion des Paiens, & exposez à la persecution : Les autres gemissans dans la retraite uniquement appliquez à fléchir la colere de Dieu, & à la meditation de l'éternité. Sous l'Empire de Dece Origene fils du Martyr Leonide, celebre



102 *Entretiens sur l'Histoire*
dans l'Orient , fut un de ceux
qui servirent le plus à encourager
les Fideles.

PHILEMON. Bon : on dit qu'il
succomba à la persecution , &
qu'il donna de l'encens aux Idoles.

ARISTÉE. Ceux qui l'ont
le mieux connu , comme Saint
Denis Evêque d'Alexandrie , Saint
Alexandre Evêque de Jerusalem ,
& Saint Gregoire Thaumaturge ,
ne l'accusent pas de cela. Ils re-
levant au contraire son merite ,
comme la merveille de l'Anti-
quité.

PHILEMON. Mais peuvent-ils le
justifier de s'être fait Eunuque ?
Et les erreurs où il tomba sont-
elles excusables ?

ARISTÉE. Croiez-moi , Phi-
lemon , il n'a jamais enseigné la
plûpart de celles qu'on lui attri-
buë ; il se plaint lui-même que ses
ennemis en inferoient dans ses
écrits : Et autant que Tertullien

s'opiniâtra dans les siennes , autant Origene scût se soumettre, s'humilier , & reparer par une vie sainte & penitente la faute qu'il avoit commise contre lui-même, sur un passage de l'Ecriture pris à la lettre mal-à propos. Demetre son Evêque a eu tort de noircir la reputation d'un si grand homme.

PHILEMON. Après Dece l'Eglise respira-t-elle un peu ?

ARISTE'E. Gallus qui fit noier son maître pour parvenir à l'Empire, n'eut pas le tems de persecuter les Chrétiens. Æmilien son Lieutenant ne le laissa guere vivre , ni son fils Volusien qu'il avoit associé à l'Empire : Et Æmilien lui-même devenu Empereur, n'eut pas le loisir de se reconnoître. Il fut tué trois mois après par ses Soldats , gagnez par Valerien.

PHILEMON. Tous ces Empereurs se terrassent merveilleusement les uns les autres. Jecroi qu'alors les af-

104 *Entretiens sur l'Histoire*
fares de l'Empire étoient en bien
mauvais état.

ARISTE'E. Il étoit ravagé de
tous côtez par les Perses, & par
les Scythes. Æmilien par une
victoire qu'il remporta sur ces
Barbares commençoit à rétablir
la gloire du nom Romain. On
esperoit encore plus de Valerien.
Il avoit blanchi dans les dignitez,
& s'étoit acquis beaucoup de re-
putation. Mais étant Empereur,
il ne fut pas moins malheureux
dans la guerre que cruel à l'Eglise.

PHILEMON. On pourroit dire
que sa cruauté auroit été la cause
de son malheur, si l'on n'avoit
pas vû d'autres Empereurs fort
cruels & dont les armes étoient
en même tems heureuses.

ARISTE'E. Ce qui n'est pas
cause dans un tems peut l'être
dans un autre. Mais nous ne pou-
vons pas le marquer ce tems,
parce que nous ne penetrons pas
le secret de la Providence. Quoi

qu'il en soit , sous l'Empire de Valerien l'Orient & l'Occident furent inondez de Barbares. Les Germains appelez Bourguignons , les Getes que nous appellons Gots , les Scythes & d'autres Peuples qui habitoient au delà du Danube , & vers le Pont-Euxin , se jetterent les uns dans l'Europe , les autres dans l'Asie.

PHILEMON. Valerien pût-il bien resister à tant d'ennemis ?

ARISTE'E. Il demanda la paix aux Perses , pour être plus en état de resister aux autres. Mais Sapor ne voulut point d'accommodement. Ce qui fit que Valerien aiant laissé Gallien son fils pour gouverner en sa place , hazarda la bataille. Sapor fut Vainqueur ; & Valerien devint son prisonnier.

PHILEMON. Là-dessus que fit Gallien ?

ARISTE'E. Il se donnoit tous les plaisirs qu'il pouvoit imaginer.

Troisième siècle.

Il apprenoit sans émotion que son pere gemissoit sous les fers ; qu'il souffroit toutes sortes d'indignitez. Les nouvelles qui lui venoient de ce côté-là n'étoient point capables de troubler ses fêtes, ses jeux, ses festins & ses amours.

PHILEMON. Ah ! je ne puis souffrir cet homme-là. Il merite perdre l'Empire & la vie.

ARISTE'É. Il se faisoit des triomphes pendant que d'une-part les Scythes ravageoient les Provinces Romaines, & que de l'autre trente Tyrans partageoient l'Empire.

PHILEMON Gallien au milieu de tant d'usurpateurs apparemment se trouva foible.

ARISTE'É. Presque tous ces Tyrans se détruisirent les uns les autres. Mais il y en eut un qui s'établit une grande puissance. Ce fut Odenat Roi de Palmire, cette ancienne ville de Syrie bâtie par Salomon.

PHILEMON. Celui-là chassa-t-il Gallien ?

ARISTE'E. Non : mais les victoires qu'il remporta sur les Barbares en Orient l'y firent reconnoître pour Empereur.

PHILEMON. Cependant que devenoit Valerien ?

ARISTE'E. Odenat fut plus touché du malheur de ce Vieillard que son propre fils. Il ne pouvoit apprendre sans indignation qu'un Roi superbe se servît du corps d'un Empereur comme d'un marche-pied pour monter à cheval. Il marcha contre les Perses, il les battit. Mais il ne pût empêcher que Valerien ne mourût dans la prison. Quelques-uns disent que Sapor le fit écorcher tout vif, d'autres disent que ce ne fut qu'après sa mort.

PHILEMON. Voila une étrange destinée pour un grand Empereur. Jamais pere ne fut plus mal-

108 *Entretiens sur l'Histoire*
heureux en fils que celui-là.
Odenat meritoit être le maître
de l'Empire.

ARISTE'E. S'il ne le fut pas,
il ne s'en fallut gueres. Car Gallien
fut obligé de partager la puissance
avec lui : & vous pouvez penser
lequel des deux se faisoit plus
respecter & craindre.

PHILEMON Il en restoit encore
trop à Gallien. Le laissa-t-on vi-
vre long-tems ?

ARISTE'E. Si la vie d'Odenat
fut plus belle , sa fin ne fut pas
plus heureuse que celle de Gallien.
L'un perit par la haine publi-
que ; & l'autre par l'envie d'un de
ses parens.

PHILEMON. Tout cela ébran-
loit furieusement l'Empire. Il
avoit besoin de quelqu'un qui le
soutint puissamment.

ARISTE'E. Claudius II. fut élu.
Il joignoit à la valeur la mode-
ration & la justice, Il battit les

rebelles & les Barbares. Mais il ne put vaincre Zenobia. Il mourut pendant qu'il assembloit toutes ses forces pour aller la combattre.

PHILEMON. Qui étoit cette Zenobia qui résistoit à un si grand Empereur ?

ARISTE'E. Elle étoit femme d'Odenat : & fit voir qu'une femme est capable de tout ce que nous admirons le plus dans les grands hommes. On n'a jamais vû avec tant de beauté tant d'éloignement de tout ce qu'on appelle galanterie. Elle n'aimoit que les Sciences & la guerre, & ne donnoit pas moins d'admiration aux Scavans, que de terreur à ses ennemis.

PHILEMON. On ne voit point de telles femmes dans nôtre siècle.

ARISTE'E. Mais il pourroit y en avoir. Si elles vouloient un

peu rabattre de tout cet attirail qui les occupe ; & de ces manières sensibles auxquelles elles s'étudient sans cesse. Si elles vouloient un peu faire usage de leur esprit , & écouter moins les hommes que les bons Livres , nous verrions encore des Zenobies.

PHILEMON. Vous dites bien. Mais ne demandez pas cela.

ARISTÉ. Je ne demande rien , Philemon , je laisse volontiers le monde comme il est. Je me contente de vous dire , que la femme d'Odenat étoit une Heroïne , toujours à la tête de ses Armées , capable de conserver à ses enfans les conquêtes de leur pere.

PHILEMON. Assurément il y a quelque chose de merveilleux dans cette Reine. Quelle Religion professoit-elle ?

ARISTÉ. A vous dire le

vrai c'est ce qu'on ne distinguoit pas trop bien. Elle avoit de la peine à croire un Messie Homme & Dieu: Paul Evêque de Samosate, par complaisance, enseigna que le Jesus des Chrétiens n'étoit qu'un pur homme.

PHILEMON. Les Heretiques de nos jours ont assez bien imité cette conduite de Paul. L'esperance de la protection d'un Roi de Suede fit qu'ils accommoderent leur doctrine à sa croiance. Toute la difference que je remarque dans leur procedé & celui de Paul, c'est que Paul fait une nouvelle doctrine pour Zenobie; & que Messieurs de Charenton renversent en consideration de Gustave, celle qu'ils avoient tant soutenuë contre la presence réelle. Mais vous ne m'avez pas dit ce que devint l'Empire après la mort de Claudius II. Il semble que Zenobie pouvoit bien s'en

112 *Entretiens sur l'Histoire*
rendre la maîtresse.

*Trois-
sième
siècle.*

ARISTÉ'E. La mort de Claudius lui avoit donné de grandes espérances. Mais Aurelien élu Empereur renversa tous ses desseins. Il battit son Armée , & la Reine tomba sous la puissance du Vainqueur.

PHILEMON. Comment soutint-elle cette disgrâce ?

ARISTÉ'E. Son courage ne se démentit point. Elle dit qu'il n'y avoit qu'un Aurelien qui la pût vaincre.

PHILEMON. Ce mot fut dit pour tous les deux. Elle ne méritoit pas être traitée en captive.

ARISTÉ'E. Elle fut traitée en Reine , après avoir paru dans le triomphe d'Aurelien en chaînes d'or , & toute couverte de pierres.

PHILEMON. Cet Aurelien avoit l'ame grande , il meritoit succéder à Claudius.

ARISTE'E. L'un neanmoins ne valoit pas l'autre. Aurelien est un de ces Empereurs dont la vie a deux côtez fort differens. D'une-part l'on ne voit que valeur, que courage, que beaucoup d'ordre, & de prévoiance: & de l'autre on ne voit que violences & cruautéz.

PHILEMON. Par les premieres dispositions on remporte des victoires, & par les secondes on s'attire une mort violente, parce qu'alors chacun se croiant menacé, cherche à se délivrer de la crainte.

ARISTE'E. Aurelien en fit l'expérience. Des menaces faites à contre-tems donnerent lieu à une conjuration. Il fut prévenu par ceux qui le craignoient, & perit.

PHILEMON. Après sa mort comment allerent les affaires? & qui mit-on en sa place?

ARISTE'E. L'élection des Empereurs regardoit naturellement le Senat. Mais , comme je croi vous avoir déjà dit , l'Armée s'étoit mise en possession de les élire. Dans cette occasion elle ne voulut pas s'en mêler , crainte d'élever à l'Empire un des assassins d'Aurelien. Le Senat élût Tacite , dont le grand âge n'avoit point abaissé ni le cœur ni l'esprit , qui sçavoit se faire aimer du Peuple , & craindre des ennemis de l'Empire. Heureux , s'il n'eût pas donné le commandement de l'Armée à un parent d'une humeur violente.

PHILEMON. L'amour des parens fait souvent faire de grandes injustices , & cause souvent de tres-grands maux. Dans toutes les affaires qui regardent le public , c'est être temeraire que d'avoir égard à la parenté. Apparemment on oublia les bonnes

qualitez de Tacite ; & on ne regarda en lui que les violences de son parent.

ARISTE'E. Cela arriva ainsi. Les soldats se souleverent , & tuerent l'un & l'autre. Florian voulut succeder à son frere Tacite , il fut encore tué : & il ne se passa que huit mois depuis l'élection de Tacite , jusqu'à celle de Probus.

PHILEMON. Ce nom est de bon augure. Probus fut-il plus heureux que Tacite ?

ARISTE'E. Il fut plus long-tems Empereur , & vainquit plus de Nations. Il repoussa entr'autres les Francs , ces peuples d'Allemagne si jaloux de leur liberté , & si passionnez pour les Gaules. Il porta ses armes en Europe , en Asie , en Afrique avec un succès incroyable. Mais il parut trop amateur de la discipline & de la paix. Il eut le même sort que Tacite.

PHILEMON. Il faut moins parler aux soldats de la paix que de la gloire des armes ; & quoique la discipline soit la source des victoires , il ne faut pas néanmoins qu'un Commandant y paroisse trop attaché. On ne gagne le cœur du soldat qu'en lui relâchant quelque chose. Cependant il est étrange que des hommes se mutinent pour une cause si légère , & soient capables d'un assez grand étourdissement pour assassiner un Empereur dont ils ne peuvent dire que du bien.

ARISTE'E. Ajoutez : Et qu'ils avoient élu malgré la déclaration qu'il leur fit d'être inexorable pour la désobéissance. Il est vrai que l'Armée reconnut l'attentat qu'elle avoit commis , & ne pouvant redonner la vie à son Empereur , tâcha d'honorer sa mémoire par des inscriptions qui marquoient les regrets de tout

l'Empire , & les incomparables actions de Probus.

PHILEMON. Tout cela étoit inutile. Il en falloit chercher un autre qui scût aussi-bien faire son devoir que lui.

ARISTE'E. Carus qui étoit à peu près de même caractère fut élu bien-tôt après.

PHILEMON. Ce nom promet encore plus que celui de Probus.

ARISTE'E. Il sembla d'abord qu'il ne manquoit rien à son bonheur. Il avoit deux fils. Il désigna pour son successeur l'aîné, qui s'appelloit Carinus , lui donnant le Gouvernement de l'Espagne & des Gaules : & partit avec Numerien son second fils , pour aller reprimer les Perses , que la mort de Probus avoit rendus plus insolens que jamais. De si beaux commencemens furent suivis de la défaite des rebelles. Tout

118 *Entretiens sur l'Histoire*
l'Orient se soumit à Carus.

PHILEMON. Et son Armée demeura-t-elle bien soumise ?

ARISTE'E. Il n'eut rien à craindre de ce côté-là. Il perit d'une manière que la prudence humaine ne prévoit pas. Comme il approchoit du Tigre , après une grande victoire , il s'éleva tout à coup un furieux orage , & le tonnerre l'écrasa.

PHILEMON. Quand le Ciel s'en mêle il n'y a plus rien à dire. Carinus étoit nommé pour être Empereur. Mais que devint Numerien ?

ARISTE'E. Carus avoit nommé Carinus ; & l'Armée élût Numerien. Mais il s'abandonna tellement à la douleur , qu'il ne vouloit plus se servir de ses yeux , que pour verser des larmes. On étoit affligé en le voiant. Il n'y eut qu'Aper son beau-pere qui n'en fut point touché : pensant acque-

rir l'Empire par la mort de son gendre , il le tua dans son affliction.

PHILEMON. Rien n'est capable de toucher un cœur que la passion de regner possède.

ARISTE' E. Cependant Aper ne vint pas à bout de ses desseins. Diocletien le défit , & fut reconnu pour Empereur.

PHILEMON. Pendant que tout cela se passoit , que faisoit Carinus ?

ARISTE' E. Il vivoit dans le crime & dans l'infamie. Violent & impudique il ne refusoit rien à ses sens , & s'abandonnoit à toutes ses passions. Cependant l'élection de Diocletien lui fit lever la tête. Il marcha contre lui & le battit. Mais il avoit d'autres ennemis à craindre : C'étoit les maris des femmes qu'il avoit corrompuës. Comme il poursuivoit les restes de l'Armée de Diocletien , un de

*Quatriéme
siècle.*

ces maris le tua , & par ce coup fit passer la victoire aux vaincus.

PHILEMON. Ainsi voila une famille éteinte. Que les honneurs du monde sont trompeurs ! Peut-on voir quelque chose de plus grand & de plus triste que ceci ? Un pere & ses deux fils élevez à la suprême puissance , & puis mourir comme nous venons de voir. Diocletien ne fut-il pas un terrible personnage ?

ARISTE'E. Vous le connoîtrez dans la suite. Comme il s'élevoit à tous momens de nouveaux ennemis au dedans , & au dehors, il choisit Maximien pour être son Collegue , & avec les deux Empereurs il y eut deux Cefars, qui furent Galerius , & Constantius Chlorus.

PHILEMON. Deux Empereurs, & deux Cefars ! Il falloit bien des Officiers à tant de Princes.

Princes. Tout cela étoit furieusement à charge à l'Empire.

ARISTÉ'E. C'étoit un mal nécessaire : il y avoit du travail pour plus de dix Empereurs.

PHILEMON. Mais ces quatre Princes purent-ils bien se maintenir en bonne intelligence ?

ARISTÉ'E. Vous connoissez le genie des Puissances. Galerius enflé des victoires qu'il remporta sur les Perses , ne se contenta pas d'être Cesar ; & voulut se faire craindre à Maximien.

PHILEMON. C'étoit l'affaire de Diocletien : il devoit soutenir son Colleague.

ARISTÉ'E. Diocletien n'avoit plus sa premiere vigueur : & loin de resister aux desseins de Galerius , le sentiment qu'il avoit de sa propre foiblesse lui fit quitter l'Empire.

PHILEMON. Et Maximien que devint-il ?

ARISTE'E. Il fut obligé de suivre Diocletien.

PHILEMON. Constantius Chlorus & Galerius furent donc maîtres de l'Empire. Purent-ils bien en soutenir les guerres ?

ARISTE'E. Diocletien & Maximien en songeant à la retraite leur donnerent deux nouveaux Césars, Severe & Maximin.

PHILEMON. N'y eut-il point de broüilleries dans cette nouvelle société ?

ARISTE'E. Galerius avoit l'ame trop ambitieuse , & l'esprit trop remuant pour conserver la paix que Constantius Chlorus preferoit à sa propre grandeur.

PHILEMON. Ces deux Empereurs se broüillèrent-ils ?

ARISTE'E. Non. Mais Galerius en vouloit à Constantin fils de Constantius. Ce jeune Prince s'acqueroit beaucoup de gloire contre les ennemis. Et Galerius

vouloit qu'il s'en acquît encore d'une autre espece , à combattre les bêtes farouches. Ces sortes de combats étoient les jeux auxquels il vouloit que Constantin s'amufât.

PHILEMON. Constantius souffroit-il qu'on exposât ainsi son fils ?

ARISTE'E. Que voulez-vous, il ne sçavoit rien de tout cela. Par sa moderation & par son desintéressement il rendoit heureuses les Gaules, l'Espagne, & la Grande Bretagne qu'il gouvernoit, pendant que Constantin étoit malheureux sous la puissance de Galerius, jaloux & soupçonneux, qui gouvernoit l'Orient, & l'Afrique même, & l'Italie par la démission de Constantius. Constantin se tira de ses mains, pour se retirer vers son pere en Angleterre. Mais il n'y arriva que lorsqu'il expiroit.

PHILEMON. Constantin lui devoit succeder. Trouva-t-il de l'opposition ?

ARISTÉE. Son image aiant esté portée à Rome , selon l'usage , afin qu'on l'y reconnût pour Empereur , Maxence la fit rejeter.

PHILEMON. Qui étoit ce Maxence ?

ARISTÉE. C'étoit le fils de Maximien , & le gendre de Galerius. Il se fit Empereur malgré son beau-pere.

PHILEMON. Hé voila le feu par tout. Galerius en demeura-t-il là ?

ARISTÉE. Il n'avoit garde. Le Cesar Severe marcha contre Maxence : & celui-ci pressé par son ennemi , appella son pere Maximien à son secours.

PHILEMON. Qui ? Cet homme qui s'étoit jetté dans la retraite. Y étoit-il allé pour en revenir ?

ARISTE'E. Il fut ravi d'avoir cette occasion de la quitter.

PHILEMON. Peut-être que Diocletien n'étoit pas moins las de la sienne.

ARISTE'E. Cela ne paroïssoit pas. Il dit toujourn qu'il aimoit mieux cultiver son jardin à Salone, que d'être au milieu des plaisirs & des honneurs de la Cour, & qu'il ne commençoit à vivre que depuis qu'il s'en étoit éloigné.

PHILEMON. Voïons donc ce que produisit le retour de Maximien.

ARISTE'E. Il produisit la mort de Severe, qui fut tué par ses soldats dès qu'ils virent le vieil Empereur.

PHILEMON. Je trouve Galerius assez embarrassé.

ARISTE'E. Il le fut encore davantage, quand Maximien eut attiré Constantin, en lui donnant pour femme sa fille Fauste.

PHILEMON. Que fit donc Gale-

126 *Entretiens sur l'Histoire*
rius , pour resister à de si puissans
ennemis ?

ARISTE'E. Il se fit un Collegue ,
qui fut Licinius.

PHILEMON. Mais cet honneur
appartenoit à Maximin , qui étoit
déjà Cesar.

ARISTE'E. Ce fut un nouveau
sujet de broüilleries. Maximin in-
digné se retira dans l'Orient , &
s'y rendit maître , pendant que
Maximien , Maxence , & Constan-
tin tenoient tout l'Occident ;

PHILEMON. Que restoit-il donc
à Galerius ?

ARISTE'E. L'Illyrie seule , depuis
qu'il eut esté chassé de l'Italie.

PHILEMON. Maximien , son fils
& son gendre étoient heureux.
S'accorderent-ils bien ensemble ?

ARISTE'E. Maximien avoit un
étrange esprit. Quand Galerius
ne fut plus en état de lui resister,
il voulut chasser Maxence. Mais
il fut chassé lui-même par les

soldats indignez de sa conduite ; & il fut obligé de se retirer dans les Gaules entre les bras de Constantin.

PHILEMON. Constantin ne s'y devoit pas fier. Ce que Maximien avoit tenté contre son fils, il pouvoit bien l'entreprendre contre son gendre.

ARISTE'E. Constantin n'eut point égard à cela : Et si Faust n'eût eu plus de tendresse pour son mari que pour son pere , il n'auroit pas évité la mort.

PHILEMON. Hé bien que se passa-t-il entre le pere & la fille ?

ARISTE'E. Ils convinrent entr'eux de tuer Constantin dans son lit : & Fauste y fit entrer un Eunuque au lieu de Constantin.

PHILEMON. Et quand Maximien connut qu'on l'avoit trompé , que fit-il ?

ARISTE'E. Il se tua lui-même.

PHILEMON. Après cela Maxen-

128 *Entretiens sur l'Histoire*
ce , & Constantin purent-ils se
souffrir ?

ARISTE'E. La mort de Maximien fut un pretexte à Maxence de declarer la guerre à Constantin. Mais croïez-moi, demeurons-en là. Cette Histoire pleine d'incidens vous tient en haleine ; & vous ne vous appercevez pas que vous aurez peut-être assez de peine à la retenir.

PHILEMON. Je croi en effet qu'il est à propos de remettre le reste à un autre Entretien.

ARISTE'E. Le reste ne vous embarrassera pas.



V. ENTRETEN.

Sur ce qui s'est passé depuis Constantin
jusqu'à Julien l'Apostat.

*L'Etat de l'Eglise. La victoire de Constantin Le
Concile general de Nicée condamne Arius.
Portrait de Constantin. Son Empire partagé
entre ses trois fils. Leurs guerres. Constance
Protecteur des Arriens. Foiblesse des Ortho-
doxes. La Foi de Nicée invariable. Saint
Athanasie & saint Hilaire persecutez. Julien
reconnu pour Empereur.*

ARISTE'E. **N**Ous nous sommes
assez entretenus
de l'Histoire profane , pour nous
arrêter un peu à considerer l'état
de l'Eglise durant les premiers
siecles. N'en trouvez-vous pas le
progrès aussi merveilleux que l'é-
tablissement ?

PHILEMON. Il faut être stupide
pour n'y pas voir le doigt de Dieu.
Tant de sainteté parmi une si
grande corruption. Tant de zele

130 *Entretiens sur l'Histoire*
& d'amour des souffrances parmi
les attrait de la chair & du monde. Tant de renoncement à soi-même ne sçauroit être l'ouvrage des hommes.

ARISTE. Ajoûtez à cela la pureté de sa doctrine , répandue dans toutes les parties du monde; & la Foi reçûe au delà des bornes de l'Empire Romain.

PHILEMON. Ce n'est pas de voir les Romains abbatre par leurs armes la puissance de tant de Nations qu'il faut s'étonner ; c'est de voir des hommes persécutez , qui n'avoient en partage que la foiblesse & la pauvreté , abandonnez de toute la nature , étendre leurs conquêtes pour JESUS-CHRIST dans les lieux que les armes Romaines n'avoient encore pû penetrer ; & se multiplier à proportion des supplices qu'on leur faisoit souffrir.

ARISTE. C'étoit peu pour

l'Eglise d'avoir des ennemis au dehors, des Tyrans & des bourreaux qui répandoient son sang; elle avoit des enfans rebelles, qui se soulevoient contre-elle, & qui s'efforçoient de corrompre sa Foi.

PHILEMON. Cette seconde espece d'ennemis est beaucoup plus à craindre que la premiere.

ARISTE'E. Quel scandale ne causoient pas les Gnostiques par leurs impuretez, & par leurs sacrifices abominables, qui donnoient occasion aux Paiens de reprocher à l'Eglise, qu'elle se repaissoit de chair humaine? Quelle affliction pour elle de voir les Marcionites rejeter la Loi & les Propheties, & nier la resurrection, qui fait toute la consolation des Justes? De voir un Montan & un Valentin dépouiller **JESUS-CHRIST** de son humanité sainte. Un Sabelius confondre les Personnes divi-

132 *Entretiens sur l'Histoire*
nes , & n'en connoître qu'une
sous les trois noms , du Pere , du
Fils , & du saint Esprit. Des Ma-
nichéens disciples de Manes , &
d'Hermogenes , chercher leur
Sauveur dans le Soleil , & opposer
au Dieu des misericordes un Dieu
de malice & de mensonge.

PHILEMON. Je ne doute pas
que ces Heresies n'imposassent
aux simples , & n'exposassent le
nom Chrétien aux insultes de ses
ennemis.

ARISTE'E. La dispute qui s'éle-
va entre le Pape S. Estienne &
S. Cyprien pourroit paroître en-
core d'une plus fâcheuse conse-
quence. Cependant.....

PHILEMON. Quoi ! L'Eglise
étoit donc aussi divisée contre-
elle même ? Et quel étoit le sujet
de la dispute de ces deux grands
hommes ?

ARISTE'E. Saint Cyprien re-
jettoit le Baptême donné par les

Heretiques : & le Pape l'admettoit. Le premier s'appuioit sur l'autorité de presque tous les Evêques d'Orient : & le Pape s'en tenoit à la Tradition du saint Siege.

PHILEMON. Cette derniere autorité étoit la plus puissante. Mais c'étoit quelque chose de fort mal édifiant que deux hommes de cette importance s'accordassent si mal.

ARISTE'E. Leur dispute ne tourna qu'à leur gloire , & à celle de l'Eglise : Car elle fit voir que les Disciples de JESUS-CHRIST peuvent soutenir des sentimens opposez, sans rompre ni la Communion , ni la charité. Et certainement le martyr de saint Estienne & celui de saint Cyprien , pour les interêts de la même Religion , ne permettent pas de douter qu'ils n'ont eu des disputes que par l'amour de la verité.

PHILEMON. Ainsi l'Eglise triomphoit toujours & de la cruauté des Païens, & de la revolte des Heretiques, & des disputes de ses enfans. Assurément plus on la considere, plus on se convainc qu'elle est cette Isle qui peut bien estre agitée de diverses tempêtes, mais qui ne peut estre submergée.

*Quatrieme
siècle.*

ARISTE' E. Elle ne parut jamais davantage ce qu'elle est qu'au tems de Diocletien. On peut juger du caractère de ce Prince par l'adoration qu'il exigea de ses sujets; & par le séjour qu'il fit à Nicomedie pour y recevoir plus à son aise les honneurs divins que les Orientaux ont toujours rendus à leurs Princes.

PHILEMON. Comme la cruauté accompagne toujours cette espece d'orgueil; des gens qui ne vouloient adorer que le Dieu du Ciel, apparemment trouverent en Dio-

cletien un terrible ennemi.

ARISTE'E. Tout cruel qu'il étoit Galerius l'incitoit encore contre l'Eglise : Maximien entretenoit le feu de la persecution : & Maximin encherissoit sur les cruautéz qu'ils inventoient.

PHILEMON. Quatre persecuteurs avec une souveraine puissance ! Il n'y a point d'épreuve après celle-là.

ARISTE'E. Ils eurent beau priver les Fideles des Livres saints , attaquer la pudeur des femmes & des filles Chrêtiennes , multiplier les tourmens , mettre tout en usage pour abolir le nom Chrêtien, l'Eglise se peuploit de plus en plus.

PHILEMON. Mais les Paiens étoient-ils si aveugles , que de ne pas voir cela ?

ARISTE'E. Ils le voïoient de leurs yeux , & leur cœur demouroit endurci. Galerius , & ensuite

Maximin , pressé de violentes douleurs reconnurent l'innocence des Chrétiens ; & même , dit-on , eurent recours à leurs prières. Mais vous sçavez à quoi servent ces repentirs , qui ne sont que les fruits de l'amour propre. Les deux misérables moururent dans leur peché.

PHILEMON. La mort de Maximin apparemment fut favorable à Licinius ; car il me semble que ces deux personnages étoient en concurrence.

ARISTE'É. Maximin avant que de mourir fut vaincu par Licinius. Mais achevons ce qui regarde Constantin. Il ne se vit pas plutôt attaqué par Maxence , qu'il s'avance vers Rome avec une puissante Armée : Ce fut là , Philemon , que Constantin connut la puissance de la Croix.

PHILEMON. Ne lui parut-elle

pas dans la lumière du Soleil ,
avec cette inscription : *Surmonte*
par ce signe.

ARISTE'E. Toute son armée
vit comme lui ce signe mer-
veilleux.

PHILEMON. Je croi qu'autant
que Constantin fut assuré de la
victoire par un si grand miracle ,
autant commença-t-il dès-lors à
être zélé pour la Religion Chrê-
tienne.

ARISTE'E. Il fut dès-lors victo-
rieux & plein de Religion. Il en-
fonça les troupes de Maxence qui
ne valoit pas mieux que son pere ,
& qui prenant la fuite , se noïa
dans le Tibre. On dit que Dio-
cletien aiant appris que Constan-
tin après la victoire , avoit ren-
versé sa Statuë qui étoit jointe à
celle Maximien , il mourut du
chagrin que ce mépris lui causa.

PHILEMON. Cet homme étoit
bien détaché des vanitez du mon-

de. Il y a bien de l'apparence que son orgueil le seduisoit, & que toutes les belles choses qu'il disoit sur la Solitude n'étoient qu'un déguisement de son impuissance & de sa vanité. Quoi qu'il en soit voila encore deux ennemis de l'Eglise renversez, Diocletien & Maxence. Il reste encore un Licinius, lequel si je ne me trompe, ne lui étoit pas fort nécessaire.

A R I S T E' E. Constantin fut d'abord d'assez bonne intelligence avec lui dans le partage de l'Empire. Mais Licinius jaloux de la gloire & des succès de Constantin, persecuta les Chrétiens que son Collegue protegeoit.

P H I L E M O N. Je croi que Constantin ne le laissa pas faire.

A R I S T E' E. La guerre s'alluma dans un instant. Licinius battu & réduit se revolta deux fois.

Constantin en consideration de sa sœur Constance femme de ce rebelle lui pardonna. Une troisième revolte lui attira la mort.

PHILEMON. Constantin seul, sous la protection de la Croix, étoit bien capable de gouverner l'Empire.

*Onzième
Epoque.*

*L'Empire
de Con-
stantin.*

ARISTÉE. Il faisoit craindre ses armes par tout le monde, & respecter la Religion Chrétienne; lorsque l'Eglise en repos de la part des Païens, fut attaquée par les Arriens, qui pretendoient que le Verbe divin n'étoit pas consubstantiel à son pere: C'est à dire qui nioient la divinité de JESUS-CHRIST.

PHILEMON. Cette heresie fit bien du ravage. On dit que presque tout l'Univers en fut infecté.

ARISTÉE. Jusqu'alors il n'y avoit point eu de Concile general dans l'Eglise. La pureté de sa Doctrine, & la sainteté des mœurs

140 *Entretiens sur l'Histoire*
de ses enfans, suffisoit pour dé-
truire la plûpart des premières
heresies. On avoit tenu deux
Conciles à Antioche contre Paul
de Samosate, qui scût par ses dissi-
mulations se tirer du premier :
mais qui fut condamné dans le
second & chassé de son siege. Il
y en eut un à Sinvesse dans la
Campanie, pour remedier au
scandale que le Pape Marcellin
avoit causé en sacrifiant aux Ido-
les. Il y'en eut un à Elvire en Es-
pagne, pour remedier aux chûtes
frequentes des Chrétiens. On en
avoit encore tenu d'autres en di-
vers lieux comme à Ancyre, &
à Neocesarie en Asie, pour l'é-
tablissement de la discipline Ec-
clesiastique. Mais ces Conciles
n'avoient été que nationaux. Le
schisme même des Novatiens qui
ne vouloient point qu'on reçût
à la Communion Ecclesiastique
les relaps : & celui des Donatistes

qui soutenoient que l'Eglise ne pouvoit être où est le peché, & qui rebaptisoient ceux qui se jetoient dans leur parti ; furent éteints sans Concile general. Mais il fut necessaire d'en assembler un contre l'Herésie d'Arius, qui étoit un Prêtre d'Alexandrie.

PHILEMON. Ce fut une grande occasion à Constantin pour signaler sa pieté & sa Religion.

ARISTE'E. Par ses soins & par sa vigilance, trois cens dix-huit Evêques s'assemblerent à Nicée en Bythinie au nom de toute l'Eglise. On y vît un Potamon Evêque d'Heraclee, & un Paphnuce Evêque de la haute Thebaïde avec le sceau de leur foi, portant les marques de la sanglante persecution de Maximin ; l'un avec un œil arraché ; & l'autre avec un œil crevé, & boiteux de la jambe gauche,

*Quatrième
me siècle.*

*l'an de
N.S. 325.*

dont on lui avoit coupé le jaret.

PHILEMON. Ces hommes n'avoient pas bonne mine, mais ils étoient bien édifiants. Il ne faut pas douter que dans une assemblée si sainte & si celebre, la Tradition ne fût bien développée, & la discipline Ecclesiastique bien établie.

*Lisez les
Actes des
pères.*

ARISTE'E. Tout y fut réglé au nom du saint Esprit, & selon la forme des premiers Conciles tenus par les Apôtres. Il y fut dit, qu'on avoit toujours crû & toujours enseigné dans l'Eglise, que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Pere : c'est à dire, que le Pere & le Fils n'ont qu'une même nature & une même substance.

PHILEMON. Arius après cette décision eut-il encore quelque chose à dire ?

ARISTE'E. Il s'opiniâtra à soutenir son erreur avec quelques

Evêques de son parti.

PHILEMON. Il faut qu'un grand orgueil aveugle un Here-siarque , de croire sçavoir mieux ce qu'on a touûjours crû & touûjours enseigné dans l'Eglise , qu'un si grand nombre d'Evêques instruits par une succession qui n'a point été interrompuë ? Quand JESUS-CHRIST ne gouverneroit pas son Eglise , & n'empêcheroit pas qu'elle tombe dans l'erreur, le bon sens veut que sur des faits on s'en tienne à ce qui est attesté par un plus grand nombre de témoins.

ARISTE'E. Le Concile n'établit pas seulement la consubstantialité du Pere & du Fils , il établit encore la réalité du Sacrifice non sanglant de nos Autels. Que ces paroles sont consolantes pour les Catholiques ! *Que la Foi élève nos esprits ; & soions persuadés que dans cet auguste festin*

144 *Entretiens sur l'Histoire*
l'Agneau de Dieu qui ôte les pe-
chez du monde , est immolé par le
ministere des Prêtres d'une maniere
non sanglante ; & qu'en recevant
veritablement son Corps & son
Sang precieux , nous recevons un
gage assuré de nôtre resurrection.

PHILEMON. Que peuvent ré-
pondre les Heretiques de nos
jours à un si grand & si ancien
témoignage ?

ARISTE'E. Dans la même
assemblée on rendit au Pontife
Romain tout ce qui lui étoit dû.
On regla sa jurisdiction dont
l'Egypte, la Lybie, & la Penta-
pole furent exemptes. C'étoit un
ancien Privilege de ces Provinces
de ne répondre qu'au Patriarche
d'Alexandrie. L'Eglise d'Antioche
retint aussi ses privileges. Mais
le Pontife Romain fut reconnu
pour Superieur.

PHILEMON. Ne fut-il pas pre-
sent à ce Concile ?

ARISTE'E.

ARISTE'E. Non. Osius ce celebre Evêque de Cordouë qui avoit déjà presidé au Concile d'Elvire, presida encore à celui-ci au nom de saint Sylvestre. Tous les Evêques cederent aux Prêtres envoiez par ce Pape, le premier rang dans l'Assemblée.

PHILEMON. Ils ne pouvoient marquer davantage le respect qu'ils avoient pour le saint Siege. Quels reglemens fit-on encore ?

ARISTE'E. On y déterminâ les pechez qui devoient être expiez ; & les états par lesquels il falloit passer, pour être admis à la participation des Sacremens.

PHILEMON. Ne peut-on pas sçavoir ces divers états ?

ARISTE'E. Le premier, étoit des Auditeurs qui demeuroient à la porte de l'Eglise, les yeux baissés & fondant en larmes. Après un certain tems ils entroient ; & tout proche de la porte ils entendoient

une partie de l'Office divin, & la prédication de l'Evangile. Le second état, étoit des prosternerz. Ceux-là étoient dans l'Eglise la face contre terre, & assistoient aux Mysteres sacrez, jusqu'à l'Offertoire. Alors un Diacre leur venoit ordonner de se retirer. Le troisieme état, étoit de ceux qui assistoient à tous les mysteres; mais qui ne participoient point à la sainte Eucharistie,

PHILEMON La discipline de ces tems-là étoit bien rigoureuse. Les penitens d'aujourd'huy en trouvent une plus accommodante. Apparamment on s'est défié de leur zele. Mais revenons aux Arriens. Arrius fut-il toujours opiniâtre ?

ARISTE'E. Ne sçavez-vous pas le genie de l'Herésie; & qu'elle se déguise continuellement ? Arius trouva son parti foible; il fit semblant de renoncer à sa doctri-

ne frappée d'anathème : & par la même dissimulation , tous les Arriens rentrèrent dans les bonnes graces de Constantin. Ainsi le Concile se termina du moins en apparence , au grand contentement de tout le monde.

PHILEMON. Je voi bien que l'Arianisme prepare encore de grands troubles. Mais Constantin après avoir rendu de si grands services à l'Eglise & à l'Empire , trouva-t-il du moins le repos qu'il avoit merité ?

ARISTE'E. Pendant que tous les Peuples heureux par ses travaux, lui applaudissoient , il se passa une étrange affaire dans sa famille. Crispe son fils fut accusé par Fauste sa Marâtre de l'avoir voulu corrompre.

PHILEMON. Quelle honte & quel embarras pour Constantin ! Quel parti prit-il là-dessus ?

ARISTE'E. Il ne balança pas.

Il condamna Crispe à la mort.

PHILEMON. Mais n'étoit ce point Fauste elle-même qui la meritoit ? On ne manque pas d'exemples de ce que je veux dire.

ARISTÉE. On n'a pas trop bien scû cette Histoire. Le supplice de Fauste qui fut étouffée dans le bain, a fait juger qu'elle étoit la coupable.

PHILEMON. Cela ternit un peu la gloire de Constantin. D'où vient qu'il transporta le Siege de l'Empire à Byfance, qu'il fit appeller Constantinople ?

ARISTÉE. Ce fut pour remedier avec plus de facilité aux affaires de l'Orient où il y avoit fans cesse de nouveaux troubles. Cependant son sejour à Constantinole n'empêcha point que Sapor II. ne fût aussi cruel aux Chrétiens, que le premier du même nom l'avoit été à Valerien.

PHILEMON. Constantin pût-il voir cette persécution , sans assembler toutes les forces de l'Empire pour vanger le nom Chrétien ?

ARISTE'E. On ne peut exprimer tout ce que son cœur lui disoit là-dessus. Mais il fut obligé d'employer d'abord les prières.

PHILEMON. Foibles armes contre un Païen persécuteur !

ARISTE'E. Constantin vit bien qu'il en falloit employer d'autres. Mais il mourut au milieu des préparatifs de la guerre.

PHILEMON. Ce Prince , autant que j'en puis juger par les choses que vous m'en avez dites , & par celles que j'ai toujours entendu dire , n'aimoit à vaincre que pour faire triompher la justice. Sensible aux faveurs du Ciel , il mit sa gloire à faire connoître celle de la Croix. Il n'eut point d'autres ennemis que ceux de

JESUS CHRIST , d'autres interêts que ceux de l'Eglise, d'autre application que celle de détruire le schisme , honorant JESUS-CHRIST dans la personne de ses Ministres ; le respectant dans le peuple & dans les misérables , reconnoissant sa Doctrine , & la voix du S. Esprit dans les décisions des Conciles.

ARISTE'E. Quelle consolation pour ce religieux Empereur d'avoir vû la vraie Croix que sainte Helene sa mere trouva dans les ruines de l'ancienne Jerusalem ; & d'avoir élevé des Temples dans tous les lieux , où Dieu a operé les Mysteres de nôtre salut ! Mais quelle joie pour lui de recevoir quelque tems avant que demourir le Sacrement qui ouvre la porte du Ciel !

PH. LEMON. Constantin n'étoit donc encore que Catecumene, lorsqu'il travailloit avec tant d'ar-

deur pour l'Eglise ?

ARISTÉE. Les sentimens sont partagez là-dessus. Mais l'autorité des Auteurs qui prétendent qu'il fut baptisé sur la fin de ses jours à Nicomedie, par Eusebe Evêque de cette ville, paroît la plus forte.

PHILEMON. Disposait-il de son Empire en mourant ?

ARISTÉE. Il le partagea entre ses trois fils, Constantin, Constance, & Constans.

PHILEMON. En partageant ainsi un Empire on l'expose à de grandes agitations. Je suis sûr que ces trois freres ne furent pas long-temps d'accord.

ARISTÉE. Vous en jugez bien. Constantin avoit en partage l'Espagne, l'Allemagne, les Gaules, & la Grande Bretagne. Cependant il n'étoit pas content. Il déclara la guerre à son frere Constans qui possédoit l'Affrique,

152 *Entretiens sur l'Histoire*
l'Italie, l'Illyrie, & la Grece.

PHILEMON. Constantin meritoit tout perdre.

ARISTE'E. Il fut donc traité selon ses merites : car étant entré dans l'Italie pour la ravager, il fut tué près d'Aquilée ; & Constans entra en possession de toutes ses Provinces.

PHILEMON. Constance & Constans n'eurent-ils rien ensuite à démêler ?

ARISTE'E. Ils ne furent pas de même sentiment sur la Religion. Constans maître de l'Occident protegeoit les Orthodoxes : & Constance maître de l'Orient appuioit les Arriens. Mais ils n'eurent pas d'autre differend. Un Usurpateur s'éleva, qui ne leur donna pas le tems d'en avoir. Ce fut Magnence, qui fit perir Constance proche des Pyrenées, & qui s'empara de tous ses Etats.

PHILEMON. Constance devoit

pour suivre Magnence.

ARISTE'E. Il le poursuivit si bien, que Magnence desespéré après la perte de deux grandes batailles, se passa son épée au travers du corps.

PHILEMON. Les Arriens après cela eurent un puissant protecteur.

ARISTE'F. Ce fut alors qu'on vit l'esprit de l'Herésie & la patience de l'Eglise. C'étoit peu pour les Arriens d'avoir substitué au legitime Concile de Sardique le faux Concile de Philippes de Thrace, dans lequel ils osèrent dire anatheme au Pape Jules, & à Osius; ils firent les dernières violences aux plus saints Evêques, & étranglerent un saint Paul Evêque de Constantinople.

PHILEMON. Dans ces persecutions les Orthodoxes demouroient-ils toujours attachez à la Foi de Nicée?

Quatrième
siècle.

ARISTE'E. Ah ! Philemon ,
que de courage, que de générosité
dans les uns ! mais que de timidi-
té & de foiblesse dans les autres !
Dans un Concile que les Ariens
assemblerent à Arles, Vincent de
Capouë Legat du saint Siege re-
nonça à la Communion de saint
Athanasé Evêque d'Alexandrie,
qui étoit le Défenseur de la Foi.
Le grand Osius lui-même ac-
cepta la Communion de Valans, le
plus artificieux de tous les Evê-
ques Ariens, qui sçût encore trom-
per d'autres Evêques par une
Confession de Foi ambiguë, où
il marquoit que le Verbe n'étoit
pas une creature comme les au-
tres creatures. Mais l'exemple de
Liberius causa encore de plus
grands maux. Ce Pape exilé dans
la Thrace eut un si violent desir de
retourner à Rome, qu'il approuva
la Confession de Foi du Concile
Arien de Syrmic, & consentit

à la condamnation de saint Athanasé.

PHILEMON. N'y eut-il pas aussi un Concile de Rimini, où tant de Catholiques se soumirent à ce que voulurent les Arriens ? Il me semble que les Heretiques se prévalent bien de ce Concile.

ARISTÉE. Qu'ils se prévalent tant qu'il leur plaira. Le Concile de Rimini, reconnu pour general & oecumenique, n'a point été sujet à l'erreur, pendant qu'il a été legitimement assemblé. Mais dès que Constance y usa de son autorité en faveur de l'Arrianisme, ce ne fut plus qu'une assemblée détestable. Les Legats du Pape y furent corrompus, & signerent que le Fils n'étoit que semblable à son Pere. Mais la Foi de l'Eglise demeura toujours dans son entier.

PHILEMON. Apparemment celle des Arriens n'étoit pas si constan-

156 *Entretiens sur l'Histoire*
te ; car l'Herésie ne sçait gueres
tenir le même langage.

ARISTE'E. Ils la changerent
dix fois. Tantôt ils disoient que
le Fils de Dieu n'étoit que sem-
blable à son Pere ; tantôt qu'il
n'étoit pas une creature comme
les autres ; & tantôt qu'il n'étoit
pas semblable à Dieu , & qu'il
étoit une creature faite de rien.
Dans le seul Concile d'Antioche
opposé à celui que Jules I. tint à
Rome du tems de Constans pour
le rétablissement de saint Atha-
nase chassé de son Siege, ils chan-
gerent quatre fois leur Symbole.
Et on vit paroître les nouveaux
Docteurs appelez Anomœens,
dont le Chef étoit Acacius , qui
disoient tout net , que le Fils de
Dieu étoit ἀνόμοιος , c'est à dire
qu'il ne ressembloit pas à son
Pere.

PHILEMON. Ainsi l'Herésie se
détruisoit elle-même par ses va-

riations. Saint Athanase fut-il le seul qui se declara hautement contre l'Arrianisme ?

ARISTE'E. Saint Hilaire Evêque de Poitiers ne fut pas moins zelé que lui. La vie de ces deux grands Hommes est également admirable ; on ne peut conter les souffrances de l'un & de l'autre. Dès le tems de Constantin Athanase vit le faux Concile de Tyr assemblé contre lui , il s'y vit chargé de calomnies , & chassé de son Diocese.

PHILEMON La pieté de Constantin pouvoit-elle souffrir cela ?

ARISTE'E. Ne sçavez-vous pas que les Princes les plus religieux cedent quelquefois au tems , & se laissent prévenir. Constantin pressé par les ennemis du Saint qui le representoient comme un seditieux , & un ennemi de l'Etat , le relegua à Tréves. Le Saint fut appelé de cet exil. Mais le mê-

148 *Entretiens sur l'Histoire*
me zèle lui causa encore les mêmes peines, & il fut obligé de se cacher jusqu'à la mort de Constance.

PHILEMON. Et saint Hilaire que faisoit-il ?

ARISTE'E. Il n'étoit pas moins persecuté que S. Athanase. Il fut exilé en Phrygie, d'où Constance néanmoins peut-être touché de la fermeté de sa foi, ou desespérant de la pouvoir vaincre, le renvoia dans son Diocèse.

*Quatrieme
siècle.*

PHILEMON. Mais pendant que Constance s'occupoit si fort des affaires de la Religion, & mettoit le desordre dans l'Eglise, ne se trouva-t-il point d'ennemis qui attaquaient son Empire ?

ARISTE'E. Les Allemands renuoient de toutes parts. Les Perles ravageoient de grandes Provinces. Cela fit qu'afin de repousser tant d'ennemis, il éleva Julien à la dignité de Cesar. Tous

deux combattirent heureusement. Mais Constance s'avançant contre les Perses , après avoir défait les Sarmates , apprit que l'Armée d'Allemagne , toujours victorieuse sous la conduite de Julien , avoit reconnu son Commandant pour Empereur.

PHILEMON. Je pense que Constance ne l'entendoit pas ainsi.

ARISTÉ'E. Il quitta d'abord les desseins qu'il avoit contre la Perse , & marcha contre Julien. Mais peu de tems après comme il se sentit pressé de la mort , il joignit sa voix à celle de l'Armée de Julien , & le reconnut pour son successeur.

PHILEMON. C'est à dire que l'Eglise ne fut délivrée d'un persecuteur que pour en retrouver un autre. Mais je ne suis plus surpris ni de ses abbaissemens , ni de son élévation. Il est trop évident que

160 *Entretiens sur l'Histoire*
c'est sa part d'être affligée & de
souffrir; & que si Dieu la fait pa-
roître quelquefois avec éclat, ce
n'est que pour montrer qu'il ne
l'abandonnera jamais, & qu'elle
tire de nouvelles forces de la ma-
lice de ses ennemis.

ARISTE' E. Cette reflexion me-
rite bien qu'on s'y arrête. Ne pas-
sons pas outre aujourd'hui.



VI. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis l'Empire de Julien jusqu'au troisième Concile general.

Parallele de Constance & de Julien. Vain reproche des Heretiques L'esprit de Julien. Entêtement de Bucifer de Calagri La mort de Julien. Julien ne dure guere. Valentinien & Valens d'humeur & de Religion differentes. Fin malheureuse de Valens. Gratien associe Theodose à l'Empire. Le second Concile general se tient à Constantinople Le quatrième siecle second en grands Hommes. Maxime usurpe l'Empire de Gratien. L'Usurpateur perit par la valeur de Theodose, qui redonne l'Empire d'Occident à Valentinien II. Il vange encore la mort de ce jeune Prince. Portrait de Theodose. Ses enfans Arcade & Honorius trahis par leurs Tuteurs. Eudoxe femme d'Arcade persecute S. Chrysostome. L'Empire d'Occident renversé. Le Pape S. Leon sauve Rome de la fureur d'Attila & de Genseric, &c.

ARISTE'E. **V**ous voulez apparemment que nous nous entretenions de Julien & de ses successeurs.

PHILEMON. Je croi que cet Apostat fut encore pire que Constance.

ARISTE'E. En les comparant l'un avec l'autre , je trouve deux caracteres assez semblables ; quoique Julien fût superieur en tout. Constance parmi des manieres assez gagnantes avoit une credulité pitoiable , jusqu'à croire un Valans homme à revelations , dautant que cet Evêque Arrien lui avoit annoncé la défaite de Magnence avant que personne en eût parlé tout haut. Il étoit heureux ; & il ne manquoit pas de courage : mais il le tournoit en violence pour établir l'Herésie sur les ruines de l'Eglise. Soupçonneux , & toujours retouchant à sa Religion , il est accusé par un Auteur Païen de son tems de l'avoir gâtée. Julien mit comme lui sa gloire à renverser la Religion , avec cette difference que Constan-

ce n'en vouloit qu'à la Catholique, & que celui-ci en vouloit à tout le Christianisme. L'un écouta Valans, l'autre écouta Libanius & Maxime, qui faisoient de la Philosophie une magie, & qui avoient juré la perte des Chrétiens.

PHILEMON. Ne trouvez-vous pas qu'autant que son dessein fut funeste, autant l'artifice dont tout le monde sçait qu'il se servit pour l'exécuter, fut dangereux. Car où sont ceux qui ne se laissent pas éblouir aux richesses, aux honneurs, & aux dignitez qu'on leur propose, sur tout quand ils voient la misere & l'exclusion de tout emploi attachées à leur résistance. Je sçai que la Religion est quelque chose de bien puissant. Mais ne se fait-on point aussi un point de Religion de se conserver soi-même & sa famille ?

ARISTE' E. Que diriez-vous donc

*Quatrième
siècle.*

164 *Entretiens sur l'Histoire*
aux Heretiques qui nous repro-
chent , qu'on a suivi la conduite
de Julien à leur égard , pour leur
faire abandonner leur Religion.

PHILEMON. Je leur dirois que
leur hardiesse n'est pas moindre
que leur égarement. A t-on vou-
lu qu'ils ne fussent pas Chrétiens ?
On veut les ramener par leur
amour propre à l'unité qu'ils ont
rompuë , à la soumission qu'ils
doivent à l'Eglise nôtre mere
commune , à l'esprit de paix & de
concorde. N'ont ils pas bien rai-
son de crier. Il me semble voir des
aveugles qui se plaignent de ce
qu'on leur donne la main pour
les tirer d'un précipice. Qu'ils
montrent que les Chrétiens que
Julien vouloit corrompre étoient
des revoltez , gens de cabale &
dangereux , à qui le Prince n'avoit
d'autre dessein que de faire rece-
voir des dogmes abandonnez sans
raison , attestez par les divines

Ecritures, & par toute l'antiquité Chrétienne ; qu'ils prouvent, dis-je, toutes ces choses, & ils pourront faire toutes les comparaisons qu'il leur plaira. Mais ne laissons pas là Julien.

ARISTE'E. On peut dire qu'à l'apostasie près il fut admirable dans son gouvernement & dans toute sa conduite. Que pensez-vous d'un Prince qui n'emploie à son repos qu'une troisième partie de la nuit, afin d'employer les deux autres aux affaires de l'Etat & de la guerre ; qui met tout son plaisir à faire du bien ; qui fait de la chasteté le plus beau trait de sa vie ; qui n'est pas moins amateur de la justice que des sciences, & qui fait d'Alexandre son modèle pour le courage. Voilà le portrait de Julien.

ARISTE'E. Toutes ces grandes qualités ne me touchent plus dans un Prince entêté du culte des faux Dieux. Ne fit-il aucune

166 *Entretiens sur l'Histoire*
distinction des Arriens & des Catholiques ?

ARISTÉE. Il s'appliquoit à les reconcilier , afin de les rendre tous idolâtres. Les nouvelles broüilleries qu'il y eut dans l'Eglise lui donnerent lieu de s'entre-mettre pour faire des accommodemens. Il affectoit alors une grande moderation , & beaucoup d'éloignement de la partialité. Il esperoit par ces manieres faire croire à tous , que l'esprit de paix & de charité habitoit dans la Religion qu'il avoit embrassée.

PHILEMON. Voila bien des artifices. Mais qui causoit ces nouvelles broüilleries qui étoient dans l'Eglise ?

ARISTÉE. C'étoit Lucifer Evêque de Calagri en Sardaigne. Lors qu'après la mort de Constance saint Athanase fut de retour à Alexandrie , il y tint un Concile , où il fut réglé pour le bien de la

paix, que les Evêques & les Prêtres Arriens qui détestoient leurs erreurs rentreroient dans leurs premières dignitez. Lucifer d'un esprit naturellement austere & inflexible ne pût souffrir cet adoucissement de la discipline, & ne voulut point communiquer avec ceux qui s'étant laissé séduire par les Arriens, avoient souscrit au Concile de Rimini. De sorte qu'il y eut un nouveau Schisme, appelé des Luciferiens.

PHILEMON. Et saint Athanase comment s'accommoda-t-il avec Julien ?

A R I S T E'E. Il étoit trop zélé pour la Religion de son Sauveur. Julien le fit chasser d'Alexandrie : & le Saint fut encore obligé de se tenir caché jusqu'à la mort de l'Apostat. Tout autre que Julien auroit connu qu'il se soulevoit contre Dieu, lors qu'ayant voulu rétablir le Temple de Jerusalem,

il sortit des fondemens un feu qui consuma une partie des Ouvriers.

PHILEMON. Ce Prince avoit formé deux entreprises également chimeriques ; l'une de renverser l'Eglise que Dieu a établie ; l'autre de relever un Temple que Dieu avoit détruit , & dont JESUS-CHRIST avoit marqué l'abolition : Comment l'homme peut-il unir tant d'orgueil & tant de foiblesse ? Il ne manquoit plus à Julien qu'une punition éclatante.

ARISTÉE. Il continuoit à repeupler les Temples des Idoles , lorsque poussé d'un mouvement de vaine gloire il marcha contre les Perses. Il les battit. Mais il souhaitoit une plus grande victoire ; & pour l'obtenir , il promit à ses faux Dieux , disent quelques Auteurs , de leur faire un sacrifice de Chrétiens.

PHILEMON. Ce vœu ne répon-
doit

doit pas à cette grande modération qu'il avoit toujours fait paroître.

A R I S T É E. Un Idolâtre est capable de tout. Quoiqu'il en soit, il tomba peu après dans une embuscade où il reçût un coup de flèche. Ce fut alors que se sentant mourir il voulut faire parade de son éloquence & de sa Philosophie. Il rendoit des actions de graces aux Dieux, de lui ôter la vie dans un tems où il ne s'étoit acquis que de la gloire; il discouroit sur l'immortalité de l'ame, & disoit à ceux qui le pleuroient, qu'ils étoient plus à plaindre que lui.

P H I L E M O N. Tout cela sent bien son ame étonnée, qui ne fait du bruit que pour se rassurer. Et l'on ne peut gueres douter des allarmes qu'avoit ce Discoureur, s'il est vrai, qu'il s'écria en mourant: Tu as vaincu Galiléen!

ARISTÉE. Après lui parut Jovien qui rétablit le Christianisme, & qui renversa les Idoles de son Predecesseur. Il les avoit toujours détestées, & à cause de cela il s'étoit broüillé autrefois avec Julien.

PHILEMON. Pût-il de même abattre les Perses ?

ARISTÉE. La mort de Julien les avoit rendus trop puissans; il fut obligé de leur demander la paix, & de recevoir les conditions qu'ils voulurent lui imposer.

PHILEMON. La gloire de l'Empire fut bien abaissée. Jovien ne songea-t-il point ensuite à la relever ?

ARISTÉE. Son regne qui ne fut que de sept ou huit mois, ne lui permit pas d'exécuter ses projets. Celui de Valentinien fut plus long. Et ce Prince eut besoin de tout son courage & de toute sa valeur pour résister aux Saxons

qui passerent dans la Grande Bretagne , aux Gots qui entroient dans les Gaules , aux Sarmates & & aux Perses , qui ravageoient l'Orient.

PHILEMON Pouvoit - il seul soutenir tant de guerres ?

ARISTÉE. Il partagea l'Empire avec son frere Valens & lui donna l'Orient ; pendant que dans l'Occident par l'établissement d'une exacte discipline , il mettoit ses armées en état de vaincre ses ennemis , qui furent tous reduits.

PHILEMON. Pour quelle Religion tenoient ces deux Empereurs ?

ARISTÉE. Valentinien étoit favorable aux Catholiques ; & Valens protegeoit les Arriens.

PHILEMON. Il semble que Valens se devoit souvenir de l'honneur où son frere l'avoit élevé , & ne se pas declarer contre sa Religion.

ARISTE'E. Aussi dissimula-t-il pour quelque tems. Mais une violente colere aiant mis Valentinien au tombeau, Valens montra tout ce que l'attachement à l'heresie, & une haine enragée contre l'Eglise peuvent inspirer.

PHILEMON. Estoit-il maître de tout l'Empire ?

ARISTE'E. Non : mais Valentinien avoit laissé un Successeur. C'étoit Gratien son fils, que Valens ne craignoit pas.

PHILEMON. Il n'y avoit donc que les mouvemens des ennemis de l'Empire qui pussent suspendre sa fureur.

*Quatrième
me siècle.*

ARISTE'E. Les Gots firent tout ce qu'il falloit pour cela. Peu exacts à garder les Traitez, ils entrerent dans la Thrace & la ravagerent. Alors Valens occupé contre les Perses, tourna ses armes contre les Rebelles. Gratien vainqueur des Allemands

s'avança pour joindre ses Troupes à celles de son oncle. Ces deux Princes pouvoient partager les honneurs de l'expédition. Mais Valens jaloux de la gloire de son neveu, eut peur qu'elle ne s'augmentât ; il presenta la bataille avant l'arrivée de Gratien, & fit tailler en pieces son armée.

PHILEMON. Le voila puni de sa temerité.

ARISTE'E. Son impieté ne fut pas moins punie. Car aiant pris la fuite, & s'étant retiré dans la maison d'un Païsan, les Gots victorieux l'y brûlerent tout vif avec toute sa suite.

PHILEMON. Gratien apparamment ne se trouva pas en état de remedier aux affaires.

ARISTE'E. Il scût choisir un bon Collegue. Ce fut le grand Theodose qui mit l'Empire en sureté, & qui fut la terreur des Barbares. Ce fut de son tems que

*Quatrie
me siecle*

*L'an de
N.S. 381.*

le second Concile general fut assemblé à Constantinople contre les Macedoniens , qui nioient la divinité du saint Esprit.

PHILEMON. Cette heresie n'a pas tant fait de bruit que celle d'Arrius.

ARISTÉE. Elle fut presque éteinte dans sa naissance. Mais il y eut de grands tumultes dans le Concile. Saint Gregoire de Nazianze , que les Grecs avoient fait Evêque de Constantinople , quitta volontairement cet Evêché. Il aimoit trop son repos , pour résister aux Grecs inconstans , qui vouloient mettre en sa place Timothée. Mais il protesta qu'il ne se trouveroit jamais à aucun Concile , puisque les partialitez y regnoient , & qu'il ne s'y faisoit rien que par brigues.

PHILEMON. Faut-il que dans les assemblées les plus saintes les hommes fassent connoître ce qu'ils

sont ! Quelle merveille que parmi tant de passions & d'interests particuliers , l'Eglise conserve toujours la pureté de sa Doctrine ; & qu'on voie toujours le bon grain séparé de la paille ! Il me semble néanmoins que dans ce siècle il y avoit bien de grands hommes.

ARISTE'E. Outre les Athanases, & les Hilaires , il y eut un Damase, un Augustin , un Jérôme , un Basile , un Epiphane , un Chrisostome , un Martin , un Ephrem , qui furent autant d'astres éclatans dans l'Eglise affligée par les heresies qui s'élevoient de toutes parts.

PHILEMON. Je croi que Gratien & Theodose étoient bien disposez à la défendre.

ARISTE'E. Elle esperoit tout de la pieté de ces deux Empereurs , lorsqu'on apprit que le Tyran Maxime , reconnu pour Empereur par des legions revoltées , avoit fait assassiner Gratien.

PHILEMON. Ne se trouva-t. il personne alors pour défendre l'Occident ?

ARISTÉE. Il y avoit Valentinien II. le jeune , frere de Gratien Empereur comme lui & Justine sa mere mais qui ne se tourmenterent pas beaucoup, quand ils virent que Maxime s'arrêtoit dans les Gaules , & qu'il ne témoignoit pas vouloir étendre plus loin sa domination.

PHILEMON. Apparamment l'Usurpateur avoit dessein de les surprendre.

ARISTÉE. N'en doutez pas. Pendant que Justine qui gouvernoit le jeune Valentinien , accordoit aux Arriens tout ce qu'ils demandoient , on lui apporta les nouvelles de la marche de Maxime. Elle demande à traiter avec lui. Mais Maxime ne veut rien écouter. Il faut qu'elle prenne la fuite avec son fils , & qu'elle se

retire vers Theodose.

PHILEMON. Voila une étrange extremité, & de grandes affaires pour Theodose.

ARISTÉB. Le courage de ce Prince étoit au dessus des avantages de Maxime. L'Usurpateur maître de l'Occident, croioit que de mettre le Senat, presque encore tout Païen, dans son parti par l'établissement du culte des Idoles, lui suffisoit pour s'assurer l'Empire, lorsque tout d'un coup Theodose à la tête d'une puissante armée parut dans la Pannonie. Maxime battu se sauve dans la ville d'Aquilée. Mais Theodose le poursuit, l'assiege, & d'un même coup fit perir l'usurpateur & le meurtrier Andragathicus, lequel sur la nouvelle de la défaite & de la mort de Maxime, se jetta dans la Mer.

PHILEMON. Après de si grandes marques de valeur, il ne

H v

178 *Entretiens sur l'Histoire*
restitoit plus à Theodose que d'en
donner de sa generosité.

*Quatri-
me siecle.* ARISTE. Il remit tout aussi-
tôt Valentinien en possession de
l'Empire d'Occident. Mais le jeu-
ne Prince ne scût pas ménager
l'esprit d'un Capitaine Franc,
dont les Soldats avoient combat-
tu vaillamment sous Theodose. Il
lui en coûta la vie.

PHILEMON. Comment cela se
passa-t-il ?

ARISTE. Ce Capitaine qui
s'appelloit Arbogast, voiant que
Valentinien après l'avoir extré-
mement élevé, ne songeoit plus
qu'à l'abaisser, surprit l'Empereur
dans les Gaules auprès de Vien-
ne, & l'étrangla ; pour donner
l'Empire à son ami Eugene, qui
de Grammairien étoit devenu
Capitaine.

PHILEMON. Je m'étonne
qu'Arbogast se donna tant de
peine pour un autre que lui.

ARISTE'E. Il étoit de ces ames orgueilleuses, qui sous une apparence de desinteressement, tendent à une domination tyrannique sur toutes les Puissances.

PHILEMON. Voila encore de la gloire à acquerir pour Theodose.

ARISTE'E. Il pleura avec S. Quatrieme siecle. Ambroise la mort de Valentinien que le Saint par ses prieres avoit gagné à la Foi Catholique : & ensuite il marcha contre les meurtriers. Le Ciel se declara en sa faveur par un vent impetueux qui se tourna contre-eux. Ainsi Theodose défit sans peine leur armée, prit Eugene, & en le faisant mettre à mort, causa encore celle d'Arbogast qui se tua de desespoir.

PHILEMON. Je ne vous demande rien davanrage touchant Theodose, tout le monde sçait ses vertus. Il unissoit merveilleusement

la valeur & la Religion , la majesté Imperiale , & la soumission à l'Eglise : ennemi déclaré du faux Culte , il trouvoit sa gloire dans celle qu'il faisoit rendre au Dieu du Ciel : assuré contre toutes les puissances de la Terre , il trembloit devant son Createur ; & persuadé qu'un Prince doit moins vivre pour lui que pour son peuple, il mettoit tous ses soins à le rendre heureux. Mais je croi qu'autant que l'Empire fut florissant sous ce grand Prince , autant fut-il abaissé sous le regne de ses enfans.

ARISTÉ'E. On vit alors les maux que causent des Ministres ambitieux sous des Princes foibles.

PHILEMON. Qui étoient ces Ministres ?

ARISTÉ'E. C'étoit Rufin , Gildon , & Stilicon , que Theodose avoit nommez lui-même pour sou-

tenir ses deux fils Arcade & Honorius dans leur minorité.

PHILEMON. C'est une Histoire à sçavoir.

ARISTE'E. Gildon qui gouvernoit l'Afrique s'étant revolté , fut battu par son frere Lieutenant de l'Empereur , qui avoit douze fois moins de troupes que lui ; & perit miserablement. Rufin qui gouvernoit l'Orient , le partage d'Arcade , eut le même sort pour la même cause. Eutrope qui lui succeda , imitateur des deux rebelles , perit à son tour. Cependant le regne d'Arcade n'en fut pas plus beau.

PHILEMON. Il me semble avoir ouï dire que la complaisance qu'il eut pour l'Imperatrice Eudoxe , lui fit bien exercer la patience de S. Jean Chrysostome.

ARISTE'E. Cette ambitieuse Princesse , dans le sentiment intérieur qu'elle avoit de ses injustices , s'appliquoit tout ce que le Saint

préchoit contre les desordres du siecle ; & pour s'en vanger emploïoit d'une part l'autorité de son foible mari , & de l'autre les artifices de Theophile , Patriarche d'Alexandrie , qui tint un Concile à Calcedoine , & un autre à Constantinople , pour proceder à la déposition du Saint , qu'enfin le Pape Innocent ne put sauver de l'exil.

PHILEMON. Une femme irritée est capable de bien des violences. Mais pendant ces troubles de l'Eglise , comment alloient les affaires de l'Empire ?

ARISTE' E. Il n'y avoit encore rien de gâté dans l'Orient. Mais l'Occident étoit desolé. Stilicon qui le gouvernoit sous le nom d'Honorius , tenté de le gouverner sous le sien propre , appella les Gots & les Vandales pour en allarmer les Provinces.

PHILEMON. Stilicon se ser-

voit là d'un moien fort extraordinaire.

ARISTE'E. Il esperoit par là se rendre si necessaire , qu'on seroit obligé de le reconnoître pour Empereur.

PHILEMON. Hé bien qu'arriva-t-il ?

ARISTE'E. Les Barbares en même tems sous la conduite de Radagaise & d'Alaric , vinrent fondre sur l'Empire. Et irrités de ce que Stilicon ne leur donnoit pas ce qu'il leur avoit promis , en firent plus qu'il n'esperoit.

PHILEMON. Peut-être qu'alors Stilicon se trouva assez embarrassé.

ARISTE'E. Voici à quoi toute sa politique se termina. Il repoussa Radagaise qui s'étoit avancé en Italie ; & après avoir fait accorder à Alaric une demeure dans les Gaules , il lui fit presenter la bataille.

PHILEMON. Les Gots ainsi surpris se trouverent-ils en état de combattre ?

ARISTE'É. D'abord ils refusèrent le combat , à cause que c'étoit le jour de Pâques , qu'ils ne vouloient pas ensanglanter : Mais insultez par le Juif Saul , Lieutenant de Stilicon , ils firent face, & taillèrent en pieces son armée.

PHILEMON. Que devint après cela Stilicon ?

ARISTE'É. Honorius lui fit trancher la tête comme fatale à l'Empire ; & fit mourir en même tems sa femme & son fils Eucherius.

PHILEMON. Il y a bien de l'apparence que la mort de Stilicon, & l'extinction de sa famille ne remedia point aux maux qu'il avoit faits.

ARISTE'É. Il étoit de ces hommes qu'il est plus à propos de ménager que de perdre. Sa mort fut suivie de la revolte de l'Angleter-

re , dont un certain Constantin fut l'Auteur ; & de celle de l'Afrique causée par Attalus : mais ce qu'il y eut de plus fâcheux , elle fut suivie de la prise & de l'incendie de Rome. Alaric irrité de la perfidie de Stilicon, ravageoit tous les lieux par où il passoit ; & il obligea Honorius à lui céder la plus belle partie des Gaules , & l'Espagne entière , où les Vandales , qui étoient une autre espece de Gots , s'étoient déjà établis.

PHILEMON. C'étoit acheter la paix à des conditions bien dures. Honorius en fut-il tout-à-fait quitte pour cela ?

ARISTÉ E. Alaric mourut peu de tems après , mais il laissa un successeur. C'étoit Ataulphe , qui voulut aussi se signaler par l'incendie de Rome. Il alloit perdre l'Italie , lorsque tout d'un coup son amour arrêta sa fureur.

PHILEMON. Devient-on amou-

186 *Entretiens sur l'Histoire*
reux parmi les carnages & les incendies ?

ARISTE'É. On le devient quelquefois d'une belle captive. Placidie , sœur d'Honorius , devint celle d'Ataulphe , & il voulut l'épouser.

PHILEMON. Ce mariage venoit fort à propos pour Honorius. A
Cinquième siècle. quelles conditions fut-il conclu ?

ARISTE'É A celles-cy , qu'Ataulphe , & ses successeurs, seroient maîtres de l'Espagne , & des Provinces de la Gaule , qui sont les plus proches des Pyrenées.

PHILEMON. Voila donc l'établissement d'un nouveau Royaume. L'exemple & le succès des Gots n'attirerent-ils point encore d'autres peuples ?

ARISTE'É. Les Bourguignons passerent le Rhin : & les Francs resolus à ce coup d'avoir un Roy dans les Gaules, élurent par avance Pharamon fils de Marcomir.

PHILEMON. Il falloit qu'Arcade se joignit à Honorius pour rétablir les affaires d'Occident.

ARISTE'E L'un & l'autre étoient morts. Arcade avoit laissé un fils appelé Theodose, mais fort jeune & sous la tutele du Roi de Perse. Il n'y eut de sa famille que sa fille Pulcherie qui pust gouverner l'Orient. Honorius n'avoit point laissé de successeur.

PHILEMON. Le jeune Theodose étoit donc heritier des deux Empires.

ARISTE'E. Il n'y avoit pas de difficulté. Mais comme Placidie, dont nous venons de parler, eut un fils de son second mariage avec Constance, Theodose hors de tutele le mît sous celle de Placidie, veuve pour la seconde fois ; & reconnut la mere pour Imperatrice, & le fils pour Empereur, qui fut Valentinien III.

PHILEMON. Une femme & un

188 *Entretiens sur l'Histoire*
enfant ne sont gueres capables de
soutenir un Empire ébranlé.

ARISTE'E. Il fut déchiré de
toutes parts. Boniface Comte
d'Afrique , irrité de ce qu'Aetius
i'avoit rendu suspect à Placidie, of-
frit l'Afrique pour retraite aux
Vandales & à leur Capitaine Gen-
feric , que les Gots avoient entre-
pris de chasser de l'Espagne.

PHILEMON. Mais Boniface
n'y songeoit pas. Esperoit-il être
le maître , quand ces gens-là se-
roient venus ?

ARISTE'E. Il connut un peu
tard que sa vengeance avoit tour-
né contre lui-même. Quelque
tems après les Francs s'avance-
rent dans les Gaules. Aetius en
L'an de
N.S. 422. avoit repoussé Pharamon , & Clo-
dion le Chevelu. Mais Meroüée
y entra. Et les Anglois venus de
Saxe entrèrent dans la grande
Bretagne qu'ils regardoient de-
puis long-tems avec la même en-

vie de la posséder, que les Francs avoient pour la Gaule.

PHILEMON. L'Espagne, la Gaule, l'Angleterre, l'Afrique détachées de l'Empire, le Domaine de Valentinien n'étoit pas fort étendu.

ARISTÉE. Ce fut bien pis, quand Attila Roi des Huns, venu des Palus Meotides, parut à la tête d'une armée de cinq cens mille hommes, brûlant & sacquant tout ce qu'il rencontroit.

PHILEMON. Ne fut-il pas battu par le premier de nos Rois ?

ARISTÉE. Les François, les Gots & les Romains s'unirent contre cet ennemi commun. Mais sa défaite ne l'empêcha pas de retourner contre l'Italie, & d'y mettre la désolation. Quelles alarmes dans tout l'Empire ! Que de Peuples sur les Mers cherchant des Isles pour s'y cacher ! Venise doit sa naissance à ce desordre.

Cinquième siècle.

PHILEMON. Et Rome ne dût-il pas son salut à S. Leon, qui fit trembler ce Barbare, en le menaçant des jugemens de Dieu?

ARISTE'E. Rome conservée par la sainteté de Leon fut exposée une seconde fois au dernier malheur par les débauches de Valentinien.

PHILEMON. Un Prince dont les Etats sont desolez, & qui se voit à la veille de tout perdre, peut-il s'abandonner à la débauche.

ARISTE'E. Il joignit la cruauté & l'imprudence à ses amours infames, lorsque par les conseils de Maxime, dont il avoit violé la femme, il fit mourir Aetius.

PHILEMON. Apparamment que Maxime voulut se vanger, en faisant perdre à l'Empereur le seul appui qui lui restoit.

ARISTE'E. Il pouffoit ses vûës plus loin. Son principal dessein étoit de faire soulever contre

Valentinien les amis d'Aetius.
Ce qui lui réussit parfaitement.
Un Officier qui avoit servi sous ce
Capitaine, assassina Valentinien.
Et Maxime se fit Empereur.

PHILEMON. Il ne falloit plus que
ce coup pour abattre l'Empire.

ARISTE'E. Il en reçût pourtant
encore un autre. L'Imperatrice
Eudoxe fille de Theodose le Jeune,
que l'Usurpateur avoit épousée
malgré elle, pour s'assurer l'Em-
pire, appella Genseric pour la
vanger ? Le Vandale ravi d'une
occasion si favorable, vint en di-
ligence, entra dans Rome, la
pilla, & l'auroit mise en cendres
sans les prieres de Leon.

PHILEMON. Voila un Maxime,
ou plutôt une impureté qui cause
bien des desordres. Maxime tom-
ba-t-il entre les mains de Gen-
seric ?

ARISTE'E. Le peuple desolé le
mit en pieces : & Majorien lui

192 *Entretiens sur l'Histoire*
succeda , qui fut assez puissant
pour obliger Genferic à repasser
en Afrique.

PHILEMON. Cet Empire
abbatu traîne long-tems.

ARISTE'E. Après Majorien il
y eut encore cinq ou six Empe-
reurs , mais qui n'en avoient que
le nom , & qui disparoissoient à
mesure qu'ils s'élevoient. Auguste
fut le dernier. Odoacre Roi des
Herules , venus du Pont Euxin le
chassa ; & on ne parla plus de
l'Empire d'Occident.

PHILEMON. Mais pendant que
toutes ces Nations Gothiques se
répandoient de toutes parts en
quel état étoit l'Eglise ?

ARISTE'E. D'une-part elle
étoit abbaissée par les persecu-
tions que lui faisoient les Vain-
queurs , superbes ennemis de la
Foi , & infectez de l'Arianisme.
*Cinquié-
me siecle.* Quelles violences ne fit pas Gen-
feric aux Fideles d'Afrique ? Et
de

de l'autre elle étoit toute éclatante par son zele , par sa constance dans les tourmens , par ses victoires sur les Heretiques , & par les miracles de ses Saints.

PH. LEMON. Nous avons admiré la Providence dans l'établissement de l'Empire Romain. Mais elle ne me paroît pas moins admirable dans la décadence de ce même Empire. Voiez comment Dieu s'est servi pendant plus de quatre cens ans des dispositions de tant d'Empereurs , pour élever ou pour abaisser son Eglise : & lui procurer ainsi tout ce qui peut la rendre éclatante devant lui & devant les hommes. En tout cela Dieu ne change rien dans les loix de la nature. Les hommes agissent tout naturellement : & ils executent parfaitement ses volontez. Par les passions qui les dominant Dieu punit , recompense ; met les justes à l'épreuve , & des merites dans

son Eglise. Qu'une Sagesse qui a prévu & comparé tant de choses est incompréhensible ! Mais qu'elle est consolante quand on apperçoit qu'elle est toujours appliquée à nous , & que quelque chose que les hommes fassent tout tourne au bien de ses enfans !

ARISTE'E. Ce qui fait que vous rapportez tout à l'Eglise , c'est que vous avez reconnu qu'elle est le principal des desseins de Dieu : & assurément tout s'y rapporte , & dans l'ordre naturel & dans le surnaturel. Quand la fierté des Romains n'a plus été bonne à rien , leur Empire s'est divisé , les Barbares sont venus , & ces Barbares si méprisés ont abbatu les vainqueurs de toutes les Nations du monde.

PHILEMON. On découvre là le principe de la fragilité des choses humaines , la petitesse de tout ce qui paroît grand à nos yeux ; &

pourquoi il n'y a rien de solide & de durable que la verité & la justice.

ARISTÉE. Vous verrez demain l'état de l'Orient, & bien des choses qui vous seront agréables.

PHILEMON. Je m'y attens bien, Aristée.



VII. ENTRETIEIN.

Sur ce qui s'est passé depuis le troisième Concile general jusqu'à l'Empire de Justinien.

Les ennemis de la Grace abbatas. Theodose le jeune favorise Nestorius. Il est détrompé. Eutyches cause de nouveaux troubles. Violences du faux Concile à Ephese. Le Concile general de Calcedoine met fin aux maux de l'Eglise. L'ambition des Patriarches de Constantinople mal fondée. Marcien & Leon dignes de l'Empire. Basilisque odieux. Zenon se mêle mal-à-propos des matieres de la Foi. Anastase perit. Theodoric chasse les Herules de l'Italie. Soulevement des François contre Childeric. Les Gots ravagent une partie de la France. Politique de Theodoric. Les victoires de Clovis. Il perd une bataille. Cruauté de Theodoric. Sa mort. Les Princes François vengent leur sœur mal-traitée par Amalaric son mari. Belisaire & Narses traités durement par Justinien.

PHILEMON. **V**Oyons Aristée, ces belles choses que vous m'avez promis de m'apprendre.

ARISTE'E. Je voi bien qu'il ne faut rien vous promettre , si l'on n'a dessein de vous le tenir. Voicy ce que c'est. Deux Conciles, l'un tenu à Mileve, l'autre à Carthage. Deux admirables Docteurs S. Augustin & S. Prosper venoient de foudroier & de confondre les ennemis de la Grace de JESUS-CHRIST, lorsque

PHILEMON. Permettez-moi de vous interrompre. Qui étoient ces ennemis de la Grace ?

ARISTE'E. C'étoit Pelage Moine Anglois & Celestius, qui soutenoient que la nature n'étoit point corrompü.

PHILEMON. C'est un principe à renverser toute la Religion. Car il me semble que si nous n'étions pas corrompus . nous n'aurions pas eu besoin d'un Repareteur ni de sa Grace.

ARISTE'E. C'est aussi ce que S. Augustin leur montrait qu'ils

198 *Entretiens sur l'Histoire*
aneantissoient la mission de JESUS-CHRIST ; & on les appelloit les Juifs du Christianisme, parce qu'ils attribuoient la justification & le salut aux forces du libre arbitre, comme les Juifs attribuoient l'un & l'autre à l'observation literale de leur Loy.

PHILEMON. Un homme peut-il rentrer en lui-même , & ne pas sentir qu'il est tout corrompu ? Que cette heresie étoit grossiere ! Ceux qu'on appelloit demi-Pelagiens apparemment l'avoient voulu moderer : n'étoient-ils point aussi plus dangereux ?

ARISTÉE. Les erreurs adoucies sont toujours les plus dangereuses. Les demi-Pelagiens disoient que l'on ne pouvoit pas nier que la Grace est necessaire pour perseverer dans la Justice ; mais que l'homme pouvoit par lui-même se convertir à Dieu ; & en flattant ainsi l'amour propre , ils ré-

pandoient le poison. Les uns & les autres venoient d'être abbatu dans l'Occident, lorsque dans l'Orient Nestorius, Patriarche de Constantinople, s'avisa de prêcher qu'il y avoit deux personnes en JESUS-CHRIST.

PHILEMON. Cette heresie étoit également injurieuse à l'Humanité sainte du Sauveur, & à sa sainte Mere.

ARISTE'É. Il se trouva un autre Patriarche qui vangea l'honneur du Fils & de la Mere. Ce fut S. Cyrille d'Alexandrie.

PHILEMON. Et le Pape ne s'en mêla-t-il point ?

ARISTE'É. Sans doute il s'en mêla. Saint Celestin, c'est lui qui tenoit alors le saint Siege, condamna Nestorius. Mais il falloit dans l'Orient un défenseur de la Foy, comme S. Cyrille. Ce Patriarche à la tête de tous les Evêques de son Patriarchat, examina la doctri-

200 *Entretiens sur l'Histoire*
ne de Nestorius, & lui en envoya la
condamnation en douze articles.

PHILEMON. Je m'imagine que
cela ne servit qu'à aigrir l'esprit
de Nestorius. Car en qualité de
Patriarche & de Dogmatiste, ap-
paremment il n'avoit pas dessein
de le ceder à S. Cyrille.

ARISTE'É. Cela le mit en fu-
reur. Il anathematifa tout ce qui
venoit de S. Cyrille, & persecuta
les fideles.

*Cinquiè-
me siècle.*

PHILEMON. C'étoit à l'Empe-
reur à mettre ordre à tout cela.

*L'an de
N.S. 431.*

ARISTE'É. Theodose s'y trou-
va si fort embarrassé, qu'il eut
recours à un Concile general. Par
ses ordres & du consentement du
Pape Celestin, il y en eut un as-
semblé à Ephese.

PHILEMON. Mais Theodose
n'étoit-il point dans le party du
Patriarche de sa ville Imperiale.

ARISTE'É. Il y penchoit : & les
deux deputez Irenée & Candi-

dien , qu'il envoïa au Concile pour empescher le tumulte, étoient tout à fait amis de Nestorius.

PHILEMON. Toutes ces liaisons menaçoient les fideles de bien des maux.

ARISTE'É. Celle de Jean d'Antioche avec le même Nestorius , fut la plus fatale. Ce Patriarche qui prévoïoit bien que son ami seroit condamné par le Concile, ne se pressoit point de s'y rendre ; & il fit si bien que le Concile qui l'avoit long-tems attendu s'ouvrit sans lui.

PHILEMON. C'étoit chercher malicieusement un pretexte de se declarer contre le Concile.

ARISTE'É. Il arriva cinq jours après que l'ouverture en fut faite. Tous ses Evêques étoient avec lui, entr'autres le scavant Evêque de Cyr dans la Palestine. Ils se plaignent tous ensemble de ce qu'on ne les a pas attendus ; & tiennent

202 *Entretiens sur l'Histoire*
de leur côté un Concile dans le-
quel ils condamnent Cyrille , &
Memnon Evêque d'Ephese , com-
me si ces deux Saints , ne recon-
noissant qu'une personne en JESUS-
CHRIST , eussent enseigné qu'il
n'avoit qu'un corps sans ame. Et
les deux Deputez de l'Empereur
appuioient tout cela.

PHILEMON. Mais le vrai Concile
devoit informer l'Empereur de
tout ce qui se passoit.

ARISTÉE. Comment l'en au-
roit-il informé ? Les Schismati-
ques arrêtoient toutes les lettres.

PHILEMON. Ainsi l'Empereur
n'avoit garde de manquer à se dé-
clarer pour Nestorius.

ARISTÉE. Il ordonna qu'on
enfermast Cyrille & Memnon : &
cependant le Concile ne se rebuta
point. Jean d'Antioche fut excom-
munié comme rebelle à l'Eglise.

PHILEMON. Voila d'une-part
bien de la fermeté ; & de l'autre

bien des violences. Il falloit après tout que l'un des partis succombast.

ARISTÉE. Les Nestoriens insultoient de plus en plus , lorsque dans le Concile on s'avisa d'un nouveau moien de faire tenir des lettres à l'Empereur. On les envoia par un homme en habit de mandiant , qui les porta dans un roseau.

PHILEMON. Assurément celui-là devoit échaper aux espions de Jean d'Antioche.

ARISTÉE. Il leur échapa , & Theodose & sa sœur Pulcherie ayant connu la verité de tout ce qui s'étoit passé , rendirent tout ce qu'ils devoient au saint Concile ; ils en appuyerent les decrets, & exilerent Nestorius , qui mourut dans son exil d'un ulcere à la langue.

PHILEMON. Cette mort convenoit à un homme qui avoit vomi

204 *Entretiens sur l'Histoire*
des blasphèmes : mais cela ne terminoit pas les broüilleries de S. Cyrille & de Jean d'Antioche.

A R I S T É E. Theodose avoit trop d'intérêt à ne pas laisser de si grands hommes long-tems broüillez. Aidé de S. Simeon Stylite, il reconcilia ces deux Patriarches, & établit l'union & la paix entre tous les Evêques d'Orient.

PHILEMON. On retrouve toujours l'Eglise avec sa même constance dans les plus grandes épreuves, avec sa même sainteté, avec sa même autorité. Quelle joie pour les Fideles de voir leur Foi toujours triomphante des nouvelles Doctrines !

A R I S T É E. La joie que leur donna la condamnation de Nestorius fut bien tôt troublée par la naissance d'une autre Herésie.

PHILEMON. L'esprit d'erreur étoit furieusement répandu. Et

quelle espece d'Herésie ?

ARISTE'E. Une tout-opposée à celle qui avoit été condamnée depuis peu. Un Moine Abbé appelé Eutyches, écrivit que puisqu'il n'y avoit qu'une personne en JESUS-CHRIST selon la Tradition de toute l'Eglise, on n'y pouvoit aussi reconnoître qu'une nature.

PHILEMON. Ainsi Nestorius avoit soutenu qu'il y avoit deux personnes & deux natures en JESUS-CHRIST. Et Eutyches soutenoit qu'il n'y avoit qu'une nature & une personne. Cela est fort différent ; & je croi que le credit d'Eutyches l'étoit aussi beaucoup de celui de Nestorius.

ARISTE'E. La suite pourra vous détromper. Flavien Patriarche de Constantinople averti du nouveau Dogme d'Eutyches, le cita à une assemblée de trente Evêques. Le Moine répondit que sa santé ne lui permettoit pas de s'y présenter,

206 *Entretiens sur l'Histoire*
& demanda sept ou huit jours pour
se fortifier.

PHILEMON. N'avoit-il point
dessein d'emploier ces huit jours
à former une cabale ?

ARISTE'E. N'en doutez pas.
Pendant ce tems il scût si bien
gagner l'Eunuque Chrysaphius,
qui pouvoit tout sur l'esprit de
Theodose, que cet Eunuque fit
entendre à l'Empereur qu'il étoit
nécessaire de nommer une person-
ne d'autorité pour assister au Sy-
node, où Eutyches étoit obligé de
rendre compte de sa Doctrine.
Florent Patricien y fut envoié :
mais il n'empêcha pas qu'Eutyches
opiniâtre dans son heresie, ne fût
condamné & déposé de la Prêtri-
se, & des Charges qu'il avoit dans
son Monastere.

PHILEMON. Il avoit alors besoin
de ses amis. Quel parti prit-il ?

ARISTE'E. Il fulmine contre ses
Juges, il se plaint à S. Leon Evê-

que de Rome , que Flavien faisoit revivre l'Herésie de Nestorius; & le trompa jusqu'à ce que le S. Pape eût appris de Flavien ce qui s'étoit passé.

PHILEMON. Je croi qu'alors Eutyches n'évita pas le coup qu'il meritoit.

ARISTE'E. Il fut condamné à Rome comme il l'avoit été à Constantinople. Mais il en appella à l'Empereur.

PHILEMON. Theodose voulut-il être Juge dans ces matieres ?

ARISTE'E. Non : Mais à la sollicitation de Chrysaphius il renvoia la cause d'Eutyches à un nouveau Synode où il fut encore condamné.

PHILEMON. Ce Moine trois fois condamné devoit bien se soumettre.

ARISTE'E. Il n'étoit pas homme à cela ; voiant qu'il ne pouvoit éviter un jugement fâcheux , il

108 *Entretiens sur l'Histoire*

travaille à mettre la division parmi les Juges. Alors Dioscore qui étoit un tres-indigne successeur de S. Cyrille, entra dans son parti. Chryfaphius continuë à faire ses interests de ceux d'Eutyches ; & en sa faveur obtient de Theodose la convocation d'un Concile general dans la Ville d'Ephese où le Pape Leon envoia ses Legats.

PHILEMON. Mais les Conciles ne leur réussissoient pas. Je m'étonne qu'ils en demandassent.

ARISTEE. Il scûrent bien se rendre les Maîtres de celui-ci. Elpidius Député de l'Empereur, eut ordre de rejeter le jugement de tous les Evêques qui avoient condamné Eutyches.

PHILEMON. Voila Eutyches bien vangé.

ARISTEE. Ils ne s'en tirent pas là. Ils exercerent des cruautéz inouïes sur les Evêques Catholiques ; les traittant à coups de

bâton comme des Esclaves , & cassant les doigts à leurs Secretaires.

PHILEMON. Ce Concile fut donc une assemblée de Voleurs. Que fit le Pape là-dessus ?

ARISTE'E. Il assembla un Concile à Rome , où il condamna & le faux Concile d'Ephese , & Dioscore qui lui renvoïa l'anathème dont il l'avoit frappé.

PHILEMON. Il semble que le Pape devoit s'adresser à l'Empereur.

ARISTE'E. Il s'y adressa inutilement. Le cœur de Theodose fut inflexible. Mais son Successeur Marcien remedia aux maux que l'Herésie causoit , en convoquant un Concile general à Calcedoine. Là Leon fut reconnu pour le Chef de l'Eglise. Dioscore & Eutyches furent anathematisez. On pardonna aux Evêques , qui se repentirent d'avoir souscrit aux faux

Cinquième siècle.

L'an de N.S. 451.

Concile d'Éphèse ; & Marcien avec sa sœur Pulcherie toujours bien intentionnée pour l'Église, donna toutes les marques d'un Prince véritablement Chrétien.

PHILEMON. Je m'étonne que les Evêques Orientaux fussent si soumis à l'Evêque de Rome , & que le Patriarche de Constantinople où étoit le Siege de l'Empire , ne fût pas tenté de partager l'autorité.

ARISTÉE. Vous avez trop bonne opinion des Orientaux. Ils se sont souvent broüillez avec Rome pour ce sujet. Vous le verrez dans la suite. Mais dès le premier Concile de Constantinople ils firent un Canon , qui portoit que l'Evêque de Constantinople auroit le premier rang après l'Evêque de Rome , d'autant que Constantinople étoit la nouvelle Rome : & parce que le Pape Damase rejeta ce Canon , ils ne cessèrent

de le renouveler. L'on fut heureux de ce que dans le Concile de Calcedoine cela ne causa point de nouveaux troubles , lorsque Leon montra la même fermeté que Damase.

PHILEMON. Je conçois bien qu'il étoit dangereux de laisser trop élever le Patriarche de Constantinople ; & qu'appuié de la puissance des Empereurs , de second il auroit bien-tôt voulu se faire reconnoître pour le premier.

ARISTE'E. D'ailleurs , où étoit la justice de cette pretention ? Un Evêque qui pendant les premiers siècles n'a été que Suffragant de celui d'Heraclee , peut-il demander à être le premier après l'Evêque de Rome ? Il en est de même du Patriarche de Jerusalem. Avant le Concile de Calcedoine il n'étoit que Suffragant de l'Evêque de Cesarée ; quoique dans les Conciles generaux on lui donnât tou-

212 *Entretiens sur l'Histoire*
jours le rang de Patriarche.

PHILEMON. Je conclus de là qu'il n'y a que trois anciennes Eglises Patriarchales. L'Eglise de Rome, celle d'Antioche, & celle d'Alexandrie. Mais avançons un peu dans l'Histoire.

ARISTE'E. Vous avez vû Marcien succeder à Theodose le Jeune. La sage Prince. Le Pulcherie l'épousa à cause de son merite. Leon Thracien fut digne d'être son Successeur.

PHILEMON. Ces Empereurs pouvoient-ils voir sans émotion ce qui se passoit dans l'Occident ?

ARISTE'E. Il falloit bien qu'ils souffrissent ce qu'ils ne pouvoient empêcher. Leon néanmoins voulut accabler les Vandales. Dans ce dessein il mit en mer une flotte de douze cens vaisseaux, & une armée de cent mille hommes en campagne. Mais le miserable Ba-

filisque son beau-frere , également lâche & perfide , fit perir les deux armées.

PHILEMON. Il n'y avoit pas plaisir à attaquer les Barbares à ce prix là. Leon ne voulut-il point faire un nouvel effort ?

ARISTE'E. Je ne le croi pas. Il laissa son Empire à son petit fils Leon II. & mourut en paix. On vit alors une chose assez rare : Le fils ceder sa Couronne à son pere.

PHILEMON. Qui étoit ce pere ?

ARISTE'E. C'étoit Zenon qui avoit épousé la fille de Leon I.

PHILEMON. Un pere aime encore mieux un Empire pour lui-même que pour son fils. Zenon ne trouva-t-il rien en son chemin qui l'arrêtaft ?

ARISTE'E. Il trouva l'Imperatrice sa belle-mere qui fit revolter Basilisque , aimant mieux que son frere fût Empereur que son gendre.

PHILEMON. Basilisque n'étoit pas propre aux grandes choses.

ARISTÉE. Cependant il se rendit maître de l'Empire. Mais ce qu'il acquit par violence, il le perdit par la haine que tout le peuple avoit conçûë contre lui. Il y eut un Quartier de Constantinople brûlé : & on aimoit mieux brûler toute la Ville que d'y voir Basilisque sur le Trône.

PHILEMON Après cela comment se comporta Zenon ?

ARISTÉE. Peu propre à la guerre, il s'érigea en Mediateur des differens qui étoient entre les Catholiques & les Eutychéens. Il agissoit de concert avec les vieux amis de Dioscore, qui étoient Timothée, Pierre Mogue d'Alexandrie, Pierre Cnaphée, ou le Foulon d'Antioche, Acacius de Constantinople ; & il fit un decret appellé *Henotique*, c'est à dire decret d'union, pour

surprendre les Catholiques.

PHILEMON. Quels effets produisit ce Decret ?

ARISTE'E. Deux tout contraires à ce que Zenon attendoit. Car non seulement il fut detesté par tous les Catholiques ; mais encore il mit la division parmi les Eutychéens , qui voiant que Pierre Moggue d'une part avoit signé ce decret contraire au Concile de Calcedoine ; & de l'autre qu'il approuvoit ce Concile en presence des Catholiques, ne pûrent souffrir cette duplicité, & abandonnerent leur Patriarche. Alors comme ils se trouverent sans Chef, ils furent nommez Acephales.

PHILEMON. Cela est assez plaisant. Zenon montra bien la verité du vieux proverbe : Qu'il faut qu'un chacun se mêle de son métier. Celui qui vint après Zenon fut-il plus sage que lui ?

ARISTE'E. Il fut à peu près de

même caractère. C'étoit Anastase qui fit son possible pour gagner l'affection du peuple : mais qui ne sçavoit pas que pour se faire aimer, il ne suffit pas de multiplier les faveurs ; il faut encore se défaire de certains vices qui effacent tout ce qu'on peut faire de meilleur. Anastase à cause de son attachement à l'herésie d'Eutyches, fut odieux jusqu'à sa mort qu'un coup de foudre lui donna.

PHILEMON. Repassons un peu, je vous prie, dans l'Occident. Cet Odoacre Roi des Herules, qui avoit chassé Augustule, se maintenoit-il dans l'Italie ?

ARISTÉE. Les Gots étoient trop remuans pour le laisser en repos. Comme l'Espagne ne leur suffisoit pas à tous, Theodemir de la famille Roïale en transporta un grand nombre dans la Pannonie : & de là Theodoric fils de Theodemir, appuié de l'Empereur d'Orient,

*Sixième
siècle.*

rient, passa en Italie, en chassa les Herules, & y fonda le Roïaume des Ostrogots.

PHILEMON. Quelle difference mettez-vous entre Gots, Visigots, & Ostrogots ?

ARISTE'É. Il n'y a nulle difference, si ce n'est que les Gots d'Espagne s'appelloient Visigots, comme qui diroit Gots Occidentaux : & les Gots d'Italie s'appelloient Ostrogots, comme qui diroit Gots Orientaux par rapport à l'Espagne.

PHILEMON. Mais fut-il si facile à Theodoric de chasser les Herules ?

ARISTE'É. Odacre lui resista vigoureusement ; & même ne se découragea pas après la perte de deux batailles. Il fallut l'assiéger durant trois ans dans Ravenne. Mais Theodoric l'ayant forcé à se rendre, le fit mourir & son fils aussi malgré le traité fait entr'eux.

2. 8 *Entretiens sur l'Histoire*

PHILEMON. Pendant ce tems-là que faisoient les François ?

ARISTE'E. Le nouveau Roïaume étendu dans les Gaules par les conquestes de Meroüée , pensa perir dans de si heureux commencemens par la revolte de toute la Nation , qui ne pouvoit souffrir les violences & les débauches de Childeric.

PHILEMON. Ce Roïaume sur lequel Dieu avoit de si grands desseins , devoit se relever des plus grands abaissemens.

ARISTE'E. Le mal ne dura gueres. Il se trouva un homme sage qui sçut , en approuvant les sentimens du peuple revolté , rétablir les affaires. Il fut d'avis qu'on chassât Childeric , & qu'on mît en sa place Gillon Capitaine Romain. Mais ensuite il donna des conseils si violens à Gillon , qui n'écoutoit que lui , qu'on fut trop heureux de retrouver le premier

Roi que cette aventure rendit sage.

PHILEMON. L'usurpateur de nos jours apparemment aura le même sort que Gillon. Mais il ne sera pas nécessaire de lui donner des conseils qui le détruisent. Il fera par lui-même tout ce qu'il faut, pour faire rentrer les rebelles en eux-mêmes. Mais les Gots & les François n'avoient-ils rien à démêler ?

ARISTE'E. Il y eut entr'eux des guerres sanglantes causées par les impietez d'Euricus, petit fils de Vallia, successeur d'Ataulphe. Ce Prince Arrien, usurpateur du Roïaume de son frere, ravagea une partie des Gaules, prit Clermont, Martelle & Arles, où il établit une espece de Roïaume, renversa les Temples des Catholiques, & voulut que les lieux les plus saints devinssent des pâturages.

PHILEMON. Je pense que lors

que Clovis eut embrassé la Religion Chrétienne , il n'oublia pas à la vanger.

ARISTE'E. Quelque chose que fit Theodoric pour le gagner , il n'en put venir à bout. Ce Roi des Ostrogots épousa Audefede, sœur de Clovis , maria ses deux filles, l'une à Gondebaud , Roi de Bourgogne , l'autre à Alaric II. fils de l'impie Eurie. Et Clovis malgré toutes ces alliances , voulut tirer raison d'Alaric.

PHILEMON. Je sçay qu'il le tua dans un combat près de Poitiers. Je sçay comment il s'étoit converti auparavant , après avoir gagné la bataille de Tolbiac sur les Allemands. Je sçay encore le partage qu'il fit de son Roïaume à ses enfans ; & les maux qui furent les suites de ce partage. Je sçay même les aventures des Reines Fredegonde & Brunehaud. Ainsi vous pourrez.

ARISTE'É. Je n'ay pas dessein de vous apprendre ce que vous içavez déjà bien. Nous traiterons l'Histoire de France, comme nous avons traité celle des Juifs, & comme nous traitons les autres, nous ne nous arrêterons qu'aux revolutions de ce Roïaume, aux exemples les plus importans, & à ce qui donne les lumieres dont on a besoin.

PHILEMON. Ce que vous ne me direz pas, & ce que je ne sçaurai pas, il est bien aisé de l'apprendre dans les Livres de toutes les especes que nous avons sur nôtre Histoire. Revenons. Les alliances que fit Theodoric avec les Rois ses voisins, assùrerent-elles la paix à son nouveau Roïaume ?

ARISTE'É. Theodoric étoit puissant. Non seulement il défendit l'Italie ; mais encore il remporta une grande victoire sur Clovis, & lui reprit le Roïaume de Bour-

*Sixième
siede.*

gogne , d'où ce Roi avoit chassé Gondebaud oncle de sa femme Clotilde , parce qu'il avoit fait mourir son frere pour se mettre sur le trône.

PHILEMON. Ce Roïaume de Bourgogne avoit-il une grande étendue ?

ARISTE'É. Il comprenoit , avec ce que nous appellons aujourd'huy la Bourgogne , la Savoye , la Provence , & le Dauphiné. Les enfans de Clovis en chasserent pour toujours les enfans de Gondebaud , & l'unirent à la France. Alors elle s'étendoit beaucoup au delà du Rhin ; & on la divisoit en France Occidentale , appelée Neustrie , & en France Orientale , appelée Austrasie.

PHILEMON. L'Eglise n'eut-elle rien à souffrir de la part de Theodoric ?

ARISTE'É. Peut-être se seroit-il contenté d'être Arrien , si l'Em-

pereur Justin , qui avoit succedé à Anastasé , n'eût pas entrepris de purger l'Orient de la nation Gothique. Theodoric deputa le Pape Jean vers Justin pour l'engager à revoquer l'Edit ; & le Pape n'ayant reçu que beaucoup d'honneurs de l'Empereur , sans obtenir tout ce que souhaitoit l'Ostrogot , à son retour il fut mis dans les fers & dans une prison obscure, dont la puanteur le fit mourir.

PHILEMON. Quand le Chef eût traité de cette maniere , les membres ne sont pas épargnez.

ARISTÉE. Il fit de son pis à tous les Catholiques. Les plus illustres , comme un Boëce , furent les plus maltraitez ; il n'épargna pas même Symmaque son beau-pere. Mais si l'Eglise étoit persecutée d'une-part par les Arriens ; sa sainteté étoit manifestée de l'autre par des hommes tout divins , qui renonçoient à tout ce

*Sixième
siècle.*

que le siècle a de plus doux, pour consacrer leur vie à la pénitence dans les deserts. Ce qu'un saint Basile avoit fait dans l'Orient, un saint Benoist le fit dans l'Occident. Vous sçavez les bénédictions qui ont suivi la règle de ce dernier.

PHILEMON. C'est quelque chose de bien consolant pour les fidèles, que Dieu suscite de tems en tems de ces grands hommes pour contrebalancer la corruption du siècle, & pour montrer au commun des Chrétiens, que s'ils n'entrent pas dans la voie étroite, & s'ils ne combattent pas leurs passions, c'est qu'ils ne le veulent pas. Mais Theodoric poussa-t-il encore bien loin sa tyrannie ?

ARISTÉ'E. Il trouva son bourreau dans l'image de son crime, laquelle se réveillant vivement à la présence d'un brochet qu'on lui servit à table, il crut que c'étoit la

tête de Synmaque , & mourut d'effroi.

PHILEMON. La main de Dieu emploie , quand il lui plaît , bien peu de chose , pour abbatre la fierté des Tyrans Theodoric laissa-t-il un successeur ?

ARISTÉE. Il n'avoit qu'un petit fils sorti du mariage de sa fille Amalafonte avec Alaric. Ce jeune Prince qui s'appelloit Amalric , fut heritier des deux Roïaumes Visigot & Ostrogot ; & fut imitateur de la cruauté de son aïeul , sans l'être de son courage. C'est lui , lequel aiant épousé Clotilde , fille de Clovis , la traita si indignement à cause de la Religion Catholique , que les freres de cette Reine marcherent contre lui avec une puissante armée. Il fut vaincu ; quelques-uns mêmes disent qu'il fut tué dans la bataille que Childebert lui presenta proche Narbonne : Et Clo-

tilde qu'on ramenoit en France mourut en chemin.

PHILEMON. Les successeurs d'Amalaric pûrent-ils bien conserver les deux Roïaumes d'Italie & d'Espagne ?

*Sixième
Scène.*

ARISTE'É. Theudis qu'Amalafonte adopta, ne pût empêcher les vainqueurs d'Amalaric de passer les Pyrenées, & de ravager l'Arragon, pendant que les Capitaines de l'Empereur Justinien Narses & Belisaire reprenoient l'Italie, & faisoient esperer qu'ils remettroient l'Empire dans son ancienne splendeur.

PHILEMON. On dit que ces deux Capitaines furent bien mal recompensez de leurs services.

ARISTE'É. Il faut sçavoir leurs exploits pour juger de l'injustice de leurs Princes. Belisaire battit les Vandales en Afrique ; & en mettant aux fers leur Roi Gili-

mer, réunit à l'Empire cette grande Province. Il chassa de Rome Totila, le plus vaillant Capitaine des Gots, & remit l'Italie sous la puissance de son maître. Narsès eunuque mais courageux, eut à son tour à combattre Totila, qui reprenoit sans cesse de nouvelles forces; & qui après avoir repris Rome, faisoit toujours une vigoureuse résistance. Narsès tailla en pieces son armée, il le tua, & détruisit la domination des Ostrogots.

*Sixième
siècle.*

PHILEMON. Et après tout cela ils furent traitez indignement; il falloit que Justinien fut animé d'une furieuse jalousie.

ARISTÉE. Il en vouloit principalement à Belisaire. S'il s'étoit contenté de l'exposer souvent, & de le jeter toujours dans de nouveaux embarras, il auroit eû cela de commun avec beaucoup d'autres, qui ne sçauroient voir la ver-

228 *Entretiens sur l'Histoire*

tu sans un dépit secret qui les rend cruels. Mais si l'on en croit quelques Auteurs , il lui fit arracher les yeux , & le reduisit à une extrême pauvreté.

PHILEMON. Et quel fut le sort de Narsés ?

ARISTE'E. Pendant l'Empire de Justinien , il gouverna l'Italie qu'il avoit reconquise ; puis Justin II. & sa femme Sophie voulurent le faire perir. Mais comme il faut nous arrêter un peu à l'état de l'Eglise sous Justinien , finissons. Nous en dirons demain davantage , si vous voulez.

PHILEMON. Tout ce qu'il vous plaira. Aristée , Adieu.



VIII. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis le cinquième Concile general , jusqu'à la descente des Maures en Espagne.

Justinien assemble le cinquième Concile general. Ce que c'est que les trois Chapitres. Erreur de Justinien. Vengeance de Narses. Les Lombards s'établissent en Italie. Ils sont opposez aux Exarques. Vertu de Tibere second. Vice de Maurice. Zèle du grand S. Gregoire. Conversion de l'Angleterre. Celle de Recarède Roi d'Espagne. Perfidie de Phocas. Sa fin. Heraclius vaincu par Cosroes devient vainqueur. Déroute des Juifs. Mahomet s'érige en Prophete. Son esprit. L'histoire du Monothelisme. Le sixième Concile general. Ce qui s'y passa. Constant ravage l'Italie. Pogonat sort occupé dans l'Orient. Les Rois feneans. Le Concile Quinisexte. Leonce se revolte contre Justinien II. Ujurations sanglantes.

PHILEMON. **V**Oions si Justinien se mêla autant des affaires de l'Eglise , que du métier des Jurisconsultes.

ARISTE'E. Justinien étoit homme à se mêler de tout. Il fit un

Edict rigoureux contre les Euty-
chéens , & les Origenistes , où il
est marqué que c'est des écrits
d'Origene , que l'heresie d'Arius,
celle des Manichéens , & presque
toutes les autres sont découlées :
& lui-même voulut dogmatifer
quoiqu'il ne scût pas lire.

*Sixième
siècle.*

PHILEMON. Ce Prince ne fit-
il que des Edits ? Ne voulut-il
point assembler quelque Con-
cile ?

*L'an de
N.S. 553.*

ARISTE'E. Il assembla le
cinquième general à Constan-
tinople , où le Pape Vigilius non
seulement ne voulut point se trou-
ver ; mais même n'envoia point
de Legats.

PHILEMON. Il manqua donc
quelque chose à ce Concile.

ARISTE'E. Il n'y manqua rien
depuis que le Pape en eut ap-
prouvé les decrets , comme au-
trefois Damase approuva ceux du
second Concile general tenu au

même lieu , quoique d'abord il eût été mécontent de ce qu'il ne se tenoit pas à Rome.

PHILEMON. Quelle raison avoit Vigilius de ne vouloir pas assister à celui-ci ?

ARISTÉE. La même que ses Predecesseurs avoient euë de ne se pas trouver aux precedens. Il dît qu'il ne vouloit pas changer la coûtume.

PHILEMON. Voïons donc de-quoi il s'agissoit dans ce Concile ?

ARISTÉE. Il s'y agissoit d'un écrit de Theodore Evêque de Mopsueste favorable à Nestorius ; d'un autre écrit de Theodoret de Cyr , opposé aux douze Articles de la Foi du Concile d'Ephese ; & d'une Lettre d'Ibas Evêque d'Edesse , dans laquelle il blâmoit son Predecesseur , d'avoir frappé d'anathême Theodore de Mopsueste le Défenseur de la Foi , & le fleau des Heretiques.

C'est ce qu'on appelloit les trois Chapitres. Ces écrits qui caufoient de nouveaux troubles , furent condamnez ; & même Theodore de Mopsueste frappé d'anathème par l'Evêque Rabula, le fut encore par le Concile.

PHILEMON. Mais si l'on peut condamner des écrits en tous tems , il me semble qu'on ne peut pas anathematifer un homme après sa mort. Car à quoi sert pour lors cet anathème ?

ARISTE'E. Je ne scay que vous dire , si ce n'est qu'il fut décidé que l'on pouvoit condamner les Heretiques après leur mort : Et la decision fut appuyée du sentiment de S. Augustin. Cela sert du moins à montrer combien l'Eglise déteste les Novateurs , & ceux qui approuvent leurs nouveautez.

PHILEMON. Origenes déjà attaqué par un Edit de Justinien,

ne fut-il point traité comme Theodore dans ce Concile ?

ARISTE'E. Je croi qu'on n'en voulut point à sa personne. Mais ses Livres furent reprouvez comme remplis d'erreurs ; soit qu'il en fût l'Auteur , soit qu'elles y eussent été inserées par ses ennemis.

PHILEMON. Et ne parla-t-on plus de l'affaire des trois Chapitres ?

ARISTE'E. Un Schisme ne s'éteint pas si-tôt. Plusieurs Evêques d'Italie ne voulurent point se soumettre au Concile ; & firent Paulin qui étoit Evêque d'Aquilée & le plus considerable d'entr'eux , leur Patriarche. Voila l'origine du Patriarchat d'Aquilée.

*Si vième
siècle.*

PHILEMON. Je reviens à Justinien. Comment se peut-il faire qu'un homme qui ne sçait pas lire travaille tant sur les Loix ,

234 *Entretiens sur l'Histoire*

entre tant dans les affaires de la Religion ; & même dogmatise ? Mais qui croiroit qu'un Empereur ne sçût pas lire ?

ARISTE'E. Il n'est pas surprenant qu'un homme de sa naissance ait manqué d'éducation : Il étoit neveu de Justin son predecesseur qui menoit des bœufs , avant que de se faire Soldat ; d'où passant par tous les emplois de la guerre il parvint à l'Empire. Au reste sans Trebonien le plus sçavant u risconsulte de son siecle , & quelques-autres , Justinien n'auroit pas eu la gloire d'un Digeste , ni des Instituts qu'on lui attribüë.

PHILEMON. Quelle étoit l'erreur qu'il embrassa ?

ARISTE'E. C'étoit celle de ces gens qu'on appelloit les Incorruptibles , parce qu'ils preten-
doient que l'Humanité de JESUS-CHRIST n'étoit sujette à nulle passion. Vous sçavez que l'Eglise

tient qu'elle étoit sujette aux passions ; mais exemte de tout peché.

PHILEMON. Ainsi Justinien s'embarassoit de diverses questions , pendant que Belisaire & Narses abbattoient les ennemis de l'Empire. Dites-moi ce que devint Narses.

ARISTE'E. Il gouvernoit l'Italie en grand Capitaine , lorsque l'Impératrice Sophie approuvée de son mari Justin II. & gagnée par les Flateurs , lui manda de venir filer à Constantinople.

PHILEMON. Filer ! Un Capitaine tel que Narses n'entend gueres de tels complimens.

ARISTE'E. Pour faire voir qu'il n'y étoit pas accoûtumé , il livra l'Italie aux Lombards , qui étoient encore des peuples d'Allemagne. Il s'en repentit ; mais il n'étoit plus tems. Alboïn leur Roi , laissa mourir Narses à Rome ; & après avoir pris Pavie &

Milan , s'établit un nouveau Roïaume dans cette étenduë de Pais , appelée depuis Lombardie , qui est comprise entre les Alpes , l'Apennin , & la Mer Adriatique.

PHILEMON. Ne se trouva-t-il personne qui s'opposât à Alboïn ?

ARISTE'É. Longin qui avoit été envoié en la place de Narses lui résista ; sauva la Ville de Rome , & établit à Ravenne une espece de Souveraineté , appelée Exarchat.

PHILEMON. Je croi que dans cette opposition des Lombards & des Exarques , l'Eglise eut bien à souffrir.

ARISTE'É. Les Exarques étoient ses tyrans ; & les Lombards la désoloient.

PHILEMON. Mais Justin ne pouvoit-il remédier à ces desordres ?

ARISTE'É. Quel secours pou-

voit attendre Rome d'un Prince attaqué de toutes parts ; par les Scythes , les Perses , & les Sarasins ; dont l'esprit étoit foible , & le cœur tout corrompu ? Bien loin qu'il pût secourir l'Italie , que mêmes sans l'Imperatrice Sophie ; l'Empire d'Orient alloit perir par les victoires des Cosroes Roi des Perses.

PHILEMON. Justin apprenoit à ses dépens les maux auxquels un Empire est exposé par les flatteurs , qui sous une apparence de zele & d'amour pour leur Prince , répandent le poison de la calomnie , également funeste aux Princes & aux Sujets. Ne se trouva-t-il personne avec Sophie qui pût servir à soutenir l'Empire ?

ARISTE'E. Tibere Second fit tous les devoirs d'un grand Capitaine. Et quand il fut Empereur , il fit encore mieux. Qu'il étoit édifiant , Philemon , de voir

*Sixième
siècle.*

ce Prince répandre les trésors de l'Empire pour le soulagement des pauvres ! Cette libéralité chrétienne lui gagna le cœur de tout son peuple ; & malgré les pernicious desseins de Sophie irritée, dit-on, de ce qu'il n'avoit pas voulu l'épouser, à cause de ses hauteurs & de son orgueil, il remporta des victoires signalées sur ses ennemis.

PHILEMON. Rien n'est plus vrai, Aristée, que cette parole ; que *la piété est bonne à toutes choses*, & qu'un Prince n'est jamais plus en état de vaincre que lorsqu'il a les sentimens que la Religion inspire.

ARISTÉE. Tibere étoit plein de ces sentimens ; & il fut parfaitement secondé par son General Maurice, lequel à force de vaincre Cosroes, le fit mourir de dépit.

PHILEMON. Ainsi la parole du

Prophete fut accomplie dans ce Roi superbe. *Le pecheur verra & grincera des dents ; ses desirs periront avec lui.* Maurice meritoit succeder à Tibere.

ARISTE'E. Tibere ne le fit pas seulement son successeur, il le fit aussi son gendre. Mais quand il fut sur le Trône, on ne vit pas en lui tout ce qu'on en avoit attendu. Il est vrai qu'après avoir soutenu le Patriarche de Constantinople, au préjudice du saint Siege, il écouta S. Gregoire, & que ce grand Pape le louë. Mais la dureté qu'il eut de laisser égorger ses soldats par des Barbares, plutôt que de les racheter à un écu par tête, est une tache qui efface à mon sens tout ce qu'il peut y avoir de plus beau dans sa vie.

*Sixième
siecle.*

PHILEMON. Ce siecle fut heureux d'être honoré du Pontificat de S. Gregoire. Ce Pape est incomparable.

ARISTÉE. Oui Philemon, son desintereffement, la sainteté de sa vie, son zele pour la maison de Dieu, ses travaux pour l'établissement de la paix, de la discipline, & de la foy, passent tout ce qu'on en peut dire. Mais il ne fit rien de plus grand & de plus digne de lui, que la conquête de l'Angleterre à **JESUS-CHRIST.** Le saint Moine Augustin envoié par ce grand Pape, & sous sa direction, fit de ce grand Roïaume, ou plutôt de tous les petits Roïaumes, qui n'en font qu'un aujourd'hui, par la seule vertu de la Croix une retraite pour les Fideles, & une école du Christianisme.

PHILEMON. Faut-il Aristée, qu'un Roïaume, dont la Religion a été si édifiante dans les commencemens, soit aujourd'hui la terre des revoltes contre Dieu, & contre les Rois !

ARISTÉE. Lors qu'après les exemples

exemples merveilleux d'un Edhelbert , qui fut comme un autre Clovis converti par la Reine Berthe , d'un Eduin si zelé pour la Foi , d'un Osuvalde , d'un Osvin , & de tant d'autres qui faisoient de leurs Conquêtes autant de triomphes à JESUS-CHRIST, on voit d'autres Rois devenir les disciples de l'erreur , & inspirer eux-mêmes à leur peuple cet esprit qui les souleve contre leurs Princes , l'on a grand sujet de trembler.

PHILEMON. Cependant on ne tremble pas. Les peuples abandonnez à un sens reprové ne se connoissent plus. Et les autres peuples ne font pas reflexion qu'il peut leur en arriver autant ; & que s'ils ne sont pas fideles aux graces qu'ils reçoivent , JESUS-CHRIST les abandonnera comme les premiers , & portera la lumiere aux Nations qui sont

242 *Entretiens sur l'Histoire*
dans les tenebres. Mais revenons.
Ces Princes Arriens qui regnoient
en Espagne , n'étoient-ils point
aussi l'objet des soins de S. Gre-
goire ?

*Sixième
siècle.*

ARISTE. Que ne fit-il pas
pour affermir Recarede dans la
Foi ? Ce Prince , dont le pere
Leuvigilde , par une inhumanité
sans exemple , avoit mis à mort
son fils aîné Hermenigilde , à
cause de la Religion Catholique,
connut par cette action l'impie-
té de la secte Arrienne , & vou-
lut mourir dans la Communion
de Gregoire. Mais pendant ces
grands progrès de la Religion,
que de maux dans l'Italie ! que
de troubles dans la France causez
par Fredegonde , femme de Chil-
peric I. ! que de tragedies san-
glantes dans ce Roïaume & dans
l'Orient ! sans la vigilance de saint
Gregoire , tout alloit perir.

PHILEMON. Cependant Mauri-

ce, à l'avarice près, n'étoit pas un Prince d'un mérite médiocre. Ne pouvoit-il pas remédier aux défors de ſon Empire ?

ARISTÉE. L'avarice eſt aſſez capable de rendre un homme odieux. Mais que peut la prudence & le courage contre la perfidie ? Phocas, le Général de ſes armées, ſe ſouleva, uſurpa l'Empire, & après avoir égorgé la femme, les deux fils, & les trois filles de Maurice, tua ce malheureux Prince, qui reconnut en mourant la juſtice des jugemens de Dieu, & qui donna toutes les marques d'un cœur contrit & humilié.

PHILEMON. Les uſurpateurs ont l'humeur bien ſanguinaire. Après cela quelle pût être la deſtinée de Phocas ?

ARISTÉE. D'abord il ſçût aſſez gagner le peuple, & même le Pape, par la défenſe qu'il fit au Patriarche de Conſtantinople, de

prendre la qualité d'universel. Mais on reconnut ensuite la bassesse de ses inclinations , & le venin qu'il avoit caché ; ses débauches firent d'une partie de son Empire la proie des Barbares , & livrerent le reste à Heraclius.

PHILEMON. Qui étoit cet Heraclius ?

ARISTE'E C'étoit le Gouverneur de l'Afrique , à qui le dégât des Provinces , & la lâcheté de Phocas donnerent un pretexte plausible de se revolter. L'Empereur trahi par Photin , qui se vangeoit de ce qu'il avoit corrompu sa femme , tomba sous la puissance de son ennemi qui le fit mettre en pieces.

PHILEMON. Je trouve dans Phocas la suite naturelle de la vie d'un usurpateur. D'abord beaucoup de ménagemens , ensuite ses artifices dévoilés , la desolation de l'Empire usurpé ; & une mort

proportionnée à son audace. Comment se comporta Heraclius ?

ARISTÉE. Il eut bien des affaires. Cosroë II. Roi des Perses, faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes sur l'Empire de Constantinople. C'étoit un Prince que Maurice avoit rétabli sur le Trône, quoiqu'il en fût indigne à cause du meurtre qu'il avoit commis en la personne de son pere. Sous pretexte de vanger la mort de son protecteur, il ne voulut point de paix avec Heraclius.

*Septième
siècle.*

PHILEMON. Voila de fâcheux commencemens pour ce nouvel Empereur.

ARISTÉE. Il fut bien plus fâcheux pour lui d'être battu, & de voir Jerusalem, tous les Chrétiens de la Palestine, & la Croix de JESUS-CHRIST sous la puissance du vainqueur.

PHILEMON. Heraclius n'avoit plus rien à ménager. Il devoit

opposer à Cosroë toutes les forces de l'Empire.

ARISTE'E. Il se prepara si bien à combattre tout de nouveau, que Cosroë fut battu à son tour : & ce qui acheva de le perdre , ce fut la revolte de son fils aîné Siroës, lequel indigné de ce que son pere lui preferoit son cadet , se jetta dans le parti d'Heraclius, qui remporta victoires sur victoires , fit mourir son ennemi , & recouvra la Croix du Sauveur.

PHILEMON. C'est quelque chose de bien doux pour un Prince, de vanger ainsi l'honneur de son Empire & de sa Religion , & d'abatre un si puissant ennemi. Heraclius fit-il un bon usage de tant de succès ?

ARISTE'E. Il y a des Princes que la guerre tient en haleine , & qui dans les troubles montrent du courage & de la vigueur , mais qui dégènerent dans la paix , &

qui s'oublie eux-mêmes. Heraclius fut de ceux-là. Vainqueur de tous ses ennemis, il fut assez foible pour s'attacher aux discours des Astrologues & des Devins.

PHILEMON. Hé que lui promettoient ces gens-là ?

ARISTE'E. Ils ne lui promettoient rien de bon : au contraire ils lui faisoient entendre que la Nation circoncise ravageroit son Empire.

PHILEMON. Ces sortes de predictions mettoient les Juifs en credit.

ARISTE'E. Dans les alarmes où cela mettoit Heraclius, il ne se contenta pas de les chasser de son Empire, il exorta encore les Rois de France & d'Espagne, Dago- bert & Sisebut, à chasser de leurs Roïaumes tous ceux qui ne voudroient pas embrasser la Religion Chrétienne.

PHILEMON. Je croi que par là

l'Eglise fut remplie de bien de mauvais Chrétiens.

ARISTE'E. On ne pouvoit pas voir ce qui se passoit dans leurs cœurs. Mais Sisebut auroit pû se passer d'en faire baptiser malgré eux. Le Pere Mariana , l'Auteur de l'histoire d'Espagne , a trouvé cela fort mauvais.

PHILEMON. Cela ne paroît pas aussi dans l'esprit de l'Eglise , qui ne pretend avoir droit que sur les enfans , soit fideles , soit revoltés. Mais apparemment Sisebut n'y regardoit pas de si près. Et certe dérouté des Juifs délivra-t-elle Heraclius de ses terreurs ?

*Septième
siècle*

L'an 622

ARISTE'E. Il connut qu'il s'étoit mépris , & qu'il n'avoit pas jetté les yeux du côté de son malheur , lorsqu'il apprit que Mahomet , à la tête d'une armée d'esclaves & de voleurs , établissoit une nouvelle doctrine qui renfermoit la Circoncision. Vous sçavez

qu'il n'y eut jamais d'imposteur plus hardi , ni de politique qui sçût mieux gagner les hommes par leurs inclinations. La rapidité de ses conquêtes montre la puissance d'une Religion , dont la nature corrompue s'accommode.

PHILEMON. J'admire ce nouveau Docteur qui supprime la Loy qui parle sans cesse à nos cœurs , pour en faire une à sa mode , qui traite les hommes , comme s'ils n'avoient que des sens , & qu'ils ne participassent en aucune manière à la raison , qui tire le rideau pour leur dérober la connoissance de toute vérité , & pour ne leur laisser envisager que des armes , des richesses & des plaisirs , qui sçait même faire passer ses foiblesses pour des miracles , & assurer par là des peuples insensés de sa mission. Il semble que Dieu ait voulu se servir de ce faux Prophete pour convaincre les

hommes par eux-mêmes , qu'ils sont de chair & de sang , que rien ne les touche que ce qui flatte leurs passions , & qu'ils se laissent tromper comme des enfans , dès que la volupté s'en mêle.

ARISTÉE. Tout ce que faisoit Mahomet étoit assez capable d'occuper Heraclius. Cependant le faux Prophete reduisoit l'Arabie : Les Sarasins Arabes de nation & de sa discipline , ravageoient la Perse & la Syrie , prophanoient les saints Lieux après s'être rendu maîtres de la Palestine , reduisoient l'Afrique sous la domination de leurs Califes. Et les Empereurs Heraclius & Constant , n'étoient remplis que du Monothélisme , & mettoient leur gloire à faire des écrits favorables à l'erreur.

PHILEMON. Il falloit que la secte Mahometane se répandît pour servir encore d'épreuve à

l'Eglise, pour exercer les justes, & pour punir les ingrats. Ces choses avoient été réglées dans le Conseil eternel. C'est pourquoi tout favorise les desseins des Infideles. Mais je voudrois bien sçavoir ce que c'étoit que ce Monothelisme.

ARISTE'E. Pour vous satisfaire il faut vous en faire l'Histoire. Comme Heraclius, après l'expédition de Perse, faisoit quelque ^{Septième} ~~siècle.~~ ^{siècle.} sejour à Hyerapolis, un certain Athanase, Patriarche des Jacobites, gens infectez de l'erreur d'Eutyches, lui vint faire des complimens. L'Empereur le reçût bien, & l'exorta à renoncer aux nouveutez, & à se soumettre aux decisions du Concile de Calcedoine.

PHILEMON. La proposition étoit raisonnable ; que répondit le Jacobite ?

ARISTE'E. Il répondit qu'il

admettroit volontiers deux natures en JESUS-CHRIST , si ce n'étoit que cette doctrine sembloit renfermer une distinction de volonté , qu'il ne pouvoit concevoir : c'est à dire qu'il vouloit bien admettre les deux natures , pourvû qu'on lui accordât , qu'elles ne renfermoient qu'une volonté ; ce qu'on appelle Monothelisme.

PHILEMON Cette difficulté n'étoit pas solide. Si JESUS-CHRIST est Dieu & homme , il est clair qu'il veut en homme & en Dieu.

ARISTE'E. Cela n'a pas besoin d'un grand examen. Cependant Heraclius l'ayant fait examiner, les examinateurs , dont Sergius Patriarche de Constantinople étoit le principal , scûrent si bien embrouïller toute la question, qu'Heraclius crut faire une belle chose en faisant un Edit qu'il appella *Ecthese*, pour insinuer le Monothelisme.

PHILEMON. N'accuse-t-on pas le Pape Honorius d'avoir favorisé cette herésie ?

ARISTÉE. Il me semble que c'étoit assez la favoriser que de ne s'y pas opposer comme sa charge l'y obligeoit. Il n'en est pas des matieres de la Foi comme des affaires de Politique. La prudence veut souvent que pour le bien d'un Etat on laisse passer certaines choses. Mais quand il s'agit de la Foi , tout ménagement est criminel : Et un Pape qui laisse confondre comme fit Honorius le mensonge avec la vérité , qui pour s'accommoder au tems & aux personnes supprime la Doctrine de l'Eglise , n'est pas un Pasteur qui veille à son troupeau.

PHILEMON. Le venin de l'Étêse étoit-il difficile à découvrir.

ARISTÉE. Bien des gens y furent trompez. Mais le Pape

Jean IV. qui n'eut pas moins de fermeté qu'Honorius avoit eu de complaisance à contre-tems, éclaira les subtilitez des Monothelites, & condamna leur Doctrine palliée. L'Eglise trouvoit aussi un protecteur dans la personne de Constantin III. fils & successeur d'Heraclius. Mais la passion enragée d'une Marâtre empoisonneuse qui vouloit mettre son fils sur le Trône, l'eut bien-tôt enlevé à l'Eglise.

PHILEMON. L'Empire tomba-t-il entre les mains du fils & de la mere ?

ARISTÉE. Ils n'eurent pour recompense de leur perfidie qu'un exil, après avoir eu l'un le nez & l'autre la langue coupez. Et Constantin II. succeda à son pere Constantin : mais il n'en imita pas la Foi. Il aima mieux soutenir l'Ecêse de son Aïeul, par un autre Edit qu'il appella *Type*.

*Septième
se. lc.*

PHILEMON. La fermeté du Pape Jean fut encore nécessaire ici.

ARISTÉE. Theodore son successeur n'eut pas moins de zèle que lui. Voïant que Pyrrhus autre Patriarche de Constantinople , après avoir abjuré le Monothélisme entre ses mains , l'avoit embrassé de nouveau , il tint un Concile à Rome , où il signa la condamnation de l'Heretique avec de l'encre mêlée du sang de JESUS-CHRIST.

PHILEMON. Ce Pape n'étoit pas d'humeur à laisser passer le Type.

ARISTÉE. Il s'y opposa vigoureusement. Mais la condamnation solennelle de cet Edit étoit réservée à Martin I. qui dans un Concile tenu encore à Rome , frappa d'anathème tous les Monothélites ; & dit hautement que c'étoit accepter la paix à des

conditions honteuses & détestables, que de supprimer la Doctrine Orthodoxe en faveur de l'Herésie, puisque l'Écriture oblige les Ministres de l'Église à faire un juste & exact discernement du saint & du profane.

PHILEMON. Je ne doute pas que tant de constance ne le broüillât furieusement avec l'Empereur.

ARISTÉE. En même tems Constant ordonna qu'on lui amenât Martin à Constantinople; & de là il l'envoia en exil dans la Chersonese, où il mourut pour la Foi dans la pauvreté, & dans la misère.

PHILEMON. Le Pape apparemment ne fut pas le seul qui fut traité avec cette rigueur.

ARISTÉE. Tous les Défenseurs de la Foi étoient exposés au Martyre. Le Saint Moine Maxime, pour l'avoir soutenüe par

ses paroles & par ses écrits, eut la langue & la main coupées ; & ensuite fut exilé. Mais enfin l'Eglise fut délivrée de Constant : Et son fils Constantin Pogonat remit toutes les affaires à la décision d'un Concile general qui fut convoqué à Constantinople, & qui fut appelé *in Trullo*.

*L'an de
N.S. 680.*

PHILEMON. C'est donc le sixième general. Pourquoi l'appela-t-on *in Trullo* ?

ARISTE. Ce fut à cause du lieu où les Evêques étoient assemblez , qui étoit une sorte de bâtiment rond, élevé, & voûté. Là furent condamnez les Patriarches Cyrus, Sergius, Pyrrhus, Macaire : & Honorius lui-même, non pas pour être tombé dans l'herésie ; mais pour ne s'y être pas opposé.

PHILEMON. L'autorité de l'Eglise est admirable ; les Evêques, les Patriarches, les Papes

qui semblent être les principaux appuis , sont soumis au jugement de ceux qui sont légitimement assemblez.

ARISTE'E. Ce qui est encore surprenant , c'est que des hommes ou sans science, ou avec peu de capacité confondent la doctrine des plus sçavans hommes de leur siècle.

PHILEMON Comment ? Les Peres du Concile avoient-ils moins de science que les Pyrrhus , les Sergius , & les Macaires.

ARISTE'E. Je n'ai pas examiné cela. Mais je sçai bien , que les Legats du Pape Agathon étoient de bons Prêtres ignorans. Il le dit lui-même dans la lettre qu'il écrivit à l'Empereur, & assure qu'on n'en pouvoit pas trouver de plus habiles dans l'Italie depuis que les Lombards la ravageoient ; d'autant que les Eglises aiant été pillées, les Clercs

n'étoient plus en état d'étudier, & étoient obligez de gagner leur vie par le travail de leurs mains.

PHILEMON. C'est le caractère de l'Eglise de JESUS-CHRIST de n'avoir pas besoin de la science humaine pour se défendre. Ne se passa-t-il rien autre chose dans le Concile ?

ARISTÉE. Il n'y eut que Polycronius Moine Monothelite, qui voulut donner à rire à toute l'assemblée en voulant ressusciter un mort, pour manifester la vérité du Monothélisme.

PHILEMON. Je croi qu'il ne manifesta que sa folie & son entêtement.

ARISTÉE. Je vous assure qu'il eut beau crier, le mort ne se réveilla point. Le Concile s'acheva heureusement, & Pogonat imitateur de Constantin & de Marcien, y reçût les mêmes

éloges que ces deux Empereurs avoient reçûs dans les Conciles de Nicée & de Calcedoine.

PHILEMON. Je reviens à la desolation de l'Italie. Les Empereurs, & leurs Exarques ne pouvoient donc la défendre !

A R I S T E' E. Les Lombards étoient trop puissans pour des Empereurs qui aimoient tant à dogmatiser. Constant néanmoins avoit mené une armée contre eux. Mais obligé de leur céder, il voulut du moins se charger de butin ; & pilla ses terres comme un Pais ennemi, parce qu'il étoit forcé de les abandonner. Il lui en coûta la vie dans les bains de Syracuse. Pogonat son fils ne tourna pas les yeux de ce côté-là. Trop heureux si après avoir défendu Constantinople de la fureur des Sarasins, déjà maîtres de plusieurs Provinces de l'Empire, les Bulgares peuples d'au-

tour le fleuve Volga ne fussent pas venus l'obliger à leur céder cette partie de la Thrace, qu'on appelle aujourd'hui Bulgarie.

PHILEMON. Tout ce grand Empire paroît à la veille de sa ruine.

ARISTÉE. Il n'y eut encore peu de tems après, que desordres par tout, & dans les Etats, & dans les maisons Souveraines; il n'y avoit que l'Eglise en paix, & dont la gloire s'augmentoît par la multiplication de ses enfans. La Foi se répandit merveilleusement vers le Nort & dans l'Allemagne. Six ou sept hommes pleins de l'esprit Apostolique firent des fruits immenses.

*Septième
siècle.
Vers la
fin.*

PHILEMON. Il fait plus beau voir le Roïaume de JESUS-CHRIST dans l'éclat, que les Roïaumes de la Terre; & il nous montre bien en cela que parmi les plus grands troubles il veille toujourn sur son troupeau. Voions donc

262 *Entretiens sur l'Histoire*
l'état des affaires

ARISTE' E. Vous avez ouï parler de nos Rois feneans. Quelle confusion pensez-vous que cette feneantise mettoit dans la maison Roïale ? Et que seroit devenu le Roïaume avec les Sarafins qui débordoient par tout , si Pepin Heristel ne se fût chargé de tout le gouvernement ?

PHILEMON. J'ai touïjours ouï dire que le Roïaume doit son salut à la prudence de ce grand Homme , & à la valeur de ses successeurs. Que se passoit-il dans l'Orient ?

*Sepeime
sicle.*

ARISTE' E. La minorité de Justinien fils & successeur de Pogonat , n'eut pas les suites ordinaires de l'âge tendre d'un Prince. Les Monothelites voulurent en profiter pour défaire ce qui avoit été réglé dans le sixième Concile general. Dans ce dessein ils en assemblerent un au même

lieu , qu'ils appellerent encore *in Trullo* & *Quinisexte* , parce qu'ils pretendoient le faire passer pour un supplément du cinquième & du sixième où l'on n'avoit point fait de Canons. Mais ce Concile fut rejeté : & si l'on se sert de quelques-uns de ses Canons , c'est qu'ils se trouvent conformes à la discipline reçue. Ainsi l'Eglise ne fut point troublée ; & l'Empire fut vigoureusement défendu par Leonce , qui se montra la terreur des Sarasins.

PHILEMON. Ne devint-il point aussi celle de Justinien. Car il peut arriver qu'un jeune Prince , charmé de son élévation , & qui sent sa foiblesse , soupçonne la fidélité de celui qui le soutient.

ARISTE'E. Justinien soupçonna tellement Leonce , qu'il le fit mettre en prison.

PHILEMON. Je crains que Justinien ne s'en trouve mal. Si le

prisonnier n'est plus à craindre, il y en a d'autres que cette conduite met en état de tout entreprendre.

ARISTE'E. Justinien ne sçavoit pas regner. Il arrête injustement un homme de courage & de credit ; & ensuite il le relâche à contre-tems. C'est s'exposer manifestement à ce qui lui arriva. Leonce souleva le peuple, prit Justinien, lui coupa le nez, & le chassa.

PHILEMON. Je suis trompé si Leonce, après cette revolte, fit de grandes actions. Car il semble que dans une trahison le plus vaillant homme quitte sa vigueur & son courage.

ARISTE'E. Occupé de sa nouvelle grandeur, il negligea tellement les affaires de la guerre, que l'armée d'Afrique, rebutée de son procédé, reconnut pour son Empereur Tibere nommé Absimare.

PHILEMON.

PHILEMON. Celui-ci merite mieux que Leonce posseder l'Empire.

ARISTE'E. Leonce succomba ; Huitième siècle.
& comme il avoit coupé le nez à son maître , Absimare lui coupa le sien.

PHILEMON. Cependant ne se trouvoit-il personne qui prit les interests de Justinien ?

ARISTE'E. Trebellius , Prince des Bulgares , fut touché de son malheur , & lui donna une armée assez puissante pour forcer Constantinople , où il prit Absimare , tira Leonce de la prison où il étoit renfermé , les fit traîner tous deux par les ruës , & leur fit trancher la tête.

PHILEMON. Le rétablissement de Justinien devoit mettre une grande union entre lui & Trebellius.

ARISTE'E. Justinien étoit un ingrat. Il voulut employer sa puis-

sance contre son bienfaicteur , & lui enlever le Pais dont il étoit en possession. Mais il fut battu, & eut toute la honte que meritoit cette entreprise.

PHILEMON. Ce Prince étoit bien inquiet & bien remuant. Put-il enfin demeurer en repos ?

ARISTE'E. Il se mit encore en tête de faire de se défaire de Philipicus Bardanes. Mais celui-ci sçut gagner les soldats , & en faisant perir Justinien avec Tibere son fils , acquit l'Empire.

PHILEMON. Sçut-il bien le conserver ?

ARISTE'E. Il se rendit méprisable par son attachement au Monothélisme : & comme si le refus qu'on fit à Rome par cette raison , de recevoir ses statuës , eût été le signal de la revolte , il fut accablé tout d'un coup , on lui creva les yeux , & on l'enferma

dans une prison, où il finit le reste de sa vie.

PHILEMON. Je crains Aristée qu'un si long entretien ne vous fatigue.

ARISTÉE. Ce n'est pas moi que vous devez ménager, c'est vous-même.



IX. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la descente
des Maures en Espagne , jusqu'à
l'Empire de Charlemagne.

*Perfidie du Comte Julien. Pelage se r'anime.
Victoire de Charles Martel. Disgrace d'Ana-
nastase II. Theodose III. Empereur malgré
lui. Leon Isaurique vainqueur des Sarasins
& ennemi des Images. Revolte de l'Italie.
Constantin Copronime fait condamner par un
Concile le culte des Images. Aveuglement des
Heretiques. Impieté de Leon punie. Septième
Concile general. L'approbation de toute l'E-
glise rend un Concile general. Les François
soumis au Concile. Charles Martel s'oppose
aux Lombards. Pepin est couronné. Il ab-
baisse les Lombards. Charlemagne les dé-
truit. Il est reconnu Roi d'Italie. Courage
d'Alphonse. Vices d'Irene & de Constantin.
Charlemagne Empereur d'Occident. Fruits
de l'Histoire.*

ARISTE'É. **A** Prés avoir vû les
tragedies de l'O-
rient , vous serez peut-être bien
aise de voir ce qui se passoit en
Espagne pendant que la fenean-

tise de nos premiers Rois préparoit à la France une heureuse révolution.

PHILEMON. Voïons, Aristée, l'état de l'Espagne.

ARISTÉE. Il y avoit trois cens ans que les Gots étoient les maîtres de ce Roïaume, lorsque le Comte Julien en medita la perte.

PHILEMON. D'où vient que ce Comte avoit de si mauvais desfeins ?

ARISTÉE. C'est que le Roi Ruderic avoit corrompu sa fille.

PHILEMON. Cela est sensible à un pere. Que fit-il pour se vanger ?

ARISTÉE. Il eut des intelligences secretes avec Muza, Capitaine des Sarasins, & Miramolin ou Gouverneur de l'Afrique ; & s'engagea à lui livrer l'Espagne.

PHILEMON. Je croi que les Sarasins profiterent de l'occasion.

ARISTE'E. En peu de tems ils y aborderent ; & il n'y eut jamais tant de troupes débarquées.

PHILEMON. Il falloit que Ruderic se presentât. Fit-il bien son devoir ?

ARISTE'E. Il ne manqua à rien. Mais son General lui manqua. C'étoit Oppas que les Maures ou Sarasins avoient gagné , & qui voïant que la victoire penchoit pour Ruderic , passa incontinent du côté de Julien.

PHILEMON. Ah ! le perfide. Que devint Ruderic ?

ARISTE'E. Il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Quelques-uns disent qu'il fut tué, d'autres qu'il se noïa. Il est certain qu'on ne l'a pas vû depuis , & qu'on n'en retrouva que le cheval , l'habit de guerre , la couronne & les fouliez.

PHILEMON. Je ne sçai lequel étoit le plus à plaindre , de Ru-

*Huitième
siècle.*

deric ou de Julien ; l'un d'avoir perdu son Roïaume par ses débauches , l'autre d'avoir livré sa Nation à des Infideles , pour contenter sa vangeance. Les voluptueux & les vindicatifs trouvent ici les suites de leurs passions. Les Gots furent-ils perdus sans ressource ?

ARISTE'E. Pelage qui étoit de la famille Roïale se sauva heureusement des mains des Sarasins ; & touché vivement du malheur de sa Nation , assembla quelques troupes. Les Infideles ne le purent forcer dans les montagnes d'Asturie , où il s'étoit retranché , & repoussés par ce reste de Gots , ils les laissèrent dans leur retranchement , & passèrent les Pyrénées pour se jeter sur la France.

PHILEMON. Ne fut ce point alors que Charles Martel se signa-

*Huitième
siècle.*

Tours.

ARISTE'E. Justement. Il en coûta la vie & près de quatre cens mille hommes à Abderamé, pour avoir ravagé une partie de la Guyenne.

PHILEMON. Ce fut un coup digne de la main de Charles Martel, de faire perir ce barbare : & je croi que cette victoire ne fut pas moins favorable à l'Espagne, qu'avantageuse à la France.

ARISTE'E. La perte que firent les Infideles étoit assez capable de les affoiblir par tout. Pelage animé de plus en plus, défit l'armée d'Alchama, & commença le rétablissement de la Monarchie. Alfonse, gendre de Pelage, marcha sur les pas de son beaupere ; & à l'exemple de Recarede prit le nom de Catholique. Vous verrez dans la suite comment Dieu protegea les descendans de ces premiers Rois, contre les efforts des Sarasins.

PHILEMON. Je voi bien que vous voulez revenir aux Empe-
reurs d'Orient. Qui mit-on en la
place de Philippicus Bardanes ?

ARISTE'E. Un homme qui n'y
demeura gueres. C'étoit Anasta-
se II. qui n'en étoit pas indigne,
& qui se mettoit en état de dé-
fendre l'Empire & la Religion ;
mais que son armée, par une biza-
rie étrange , déposa. Huitième
siècle.

PHILEMON. En verité quand on
pense que les Princes sont sujets
aux caprices & aux inconstances
des peuples ; que souvent ils ont
des ennemis au dedans & au de-
hors , & qu'ils ne peuvent vivre
que dans une extrême agitation ,
leur état ne paroît pas fort digne
d'envie ; & je les trouve bien mal-
heureux s'ils y restent par un au-
tre principe que celui de mainte-
nir la Religion , & d'emploier la
puissance que Dieu leur a con-
fiée , pour faire vivre la paix &

la justice. Je m'imagine que la déposition d'Anastase fut suivie de nouveaux troubles.

ARISTÉE. Theodose III. qui fut élu en sa place , ne meritoit pas être troublé : Car il n'accepta l'Empire que malgré lui. Mais Anastase n'eut point égard à cela. Il lui presenta la bataille ; & il voulut se faire battre pour être ensuite renfermé dans un Monastere.

PHILEMON. Jusqu'ici Theodose paroît un grand homme.

ARISTÉE. Il parut encore plus grand lors qu'aux approches de Leon Isaurique , qui ne vouloit pas se soumettre , & qui pretendoit que l'Empire d'Anastase , dont il avoit été le Lieutenant , lui appartenoit , il témoigna qu'il n'avoit pas envie d'être toujours en guerre pour une dignité qu'il n'avoit jamais desirée , & qu'il regardoit comme un fardeau in-

supportable.

PHILEMON. Le Monastere convenoit mieux à Theodose qu'à Anastase.

ARISTE'E. Aussi prit il le parti de s'y retirer ; & fit voir qu'un homme penetré des sentimens de la Religion, quitte avec joie tout ce qui n'est qu'humain, pour s'occuper entierement de l'unique necessaire.

PHILEMON. Apparemment Leon Isaurique avoit d'autres pensées. Les usurpateurs ne songent gueres que les grandeurs du monde passent, & qu'ils trouveront un Juge des mains duquel ils n'échaperont pas.

ARISTE'E. L'Isaurique fut aussi bien que Charles Martel le marteau des Sarasins. Mais il le fut aussi des Images. Après avoir battu la flotte des Infideles qui assiegeoient Constantinople, & taillé en pieces, leur armée, il écouta

*Huitième
siècle.*

Constantin, Evêque de Nacolie, violent Iconoclaste, & sur ses avis il declara la guerre aux Images.

PHILEMON. Par où l'ouverture de cette guerre se fit-elle ?

ARISTE'E. Sur une Ordonnance du Senat, à laquelle saint Germain, Patriarche de Constantinople, & saint Jean de Damas, résisterent courageusement, Leon envoya des soldats pour abbatre l'image du Sauveur, qui étoit sur l'une des portes de la Ville.

PHILEMON. Cela étoit capable de causer une sedition.

ARISTE'E. Dans un instant toute la Ville se souleva, & le peuple irrité mit en pieces les soldats.

PHILEMON. Il n'en falloit pas davantage pour mettre Leon dans une grande fureur.

ARISTE'E. Il s'en prit aux plus considerables de Constantinople, & en fit bruler quelques-uns

dans leurs maisons.

PHILEMON. Que disoit Rome à tout cela.

ARISTÉ'E. Le Pape Gregoire II. faisoit des remontrances à Leon qui ne servoient qu'à l'irriter davantage : Leon s'en trouva mal. Toute l'Italie se revolta.

PHILEMON. Il ne manqua pas d'accuser le Pape d'être auteur de la revolte ?

ARISTÉ'E. Cela paroissoit assez vrai-semblable. Il est certain néanmoins que ce fut l'armée d'Italie, laquelle indignée de ce que son Empereur lui ordonnoit de faire perir Gregoire, se revolta de son propre mouvement, quoique Gregoire l'exortât à demeurer soumise.

PHILEMON. Je suis sûr que Leon ne le comprit pas ainsi.

ARISTÉ'E. Il le fit bien voir, lorsqu'il équipa une flotte redoutable pour perdre & l'Italie & le

Pape. Mais le Ciel s'opposa à ses desseins. Une tempête s'éleva qui fit échouer tous les Vaisseaux au rivage de la mer Adriatique. Et Leon en mourut de chagrin.

PHILEMON. Laisa-t-il un successeur plus moderé que lui ?

ARISTÉE. Il laissa son fils Constantin Copronime, dont le peuple ne voulut point à cause de son impiété. On élût en sa place Artabase Curopalat, qui rétablit les Images.

PHILEMON. Copronime en demeura-t-il là ?

ARISTÉE. Il n'avoit garde. Il parut bien-tôt après à la tête d'une armée devant Constantinople, obligea la Ville de se rendre, & fit crever les yeux à Curopalat.

PHILEMON. Je croi qu'alors les Images ne furent plus en sûreté.

ARISTÉE. Après des cruautés

infinies , Copronime crût qu'il étoit à propos qu'un Concile prononçât qu'il avoit droit de renverser les Images. Dans cette pensée il assembla trois cens trente Evêques à Constantinople , qui d'une commune voix les condamnerent , reduisant les Peintres & les Sculpteurs à quitter leurs métiers.

*Huitième
siècle.*

PHILEMON. C'étoit ruïner les Images dans leur source. Mais je croi que ce Concile n'eut pas une grande autorité.

ARISTÉE. Il a celle d'une assemblée faite contre l'esprit de l'Eglise , & où il n'y a ni Patriarche ni Legats du saint Siege ; mais qui est soutenüe par la violence d'un Empereur.

PHILEMON. Je ne doute pas néanmoins que les Heretiques ne se prevalent bien de ce Concile.

ARISTÉE. Ils s'en prevalent mal-à-propos , puisqu'ils s'y trou-

vent eux-mêmes condamnez ; lorsqu'ils refusent d'avoir recours aux prieres de la Vierge & des Saints.

PHILEMON. Je vous avouë que je n'ai jamais pû comprendre pourquoi l'honneur qu'on rend aux Images choque si fort les Heretiques. Car enfin , est-ce un mal d'honorer JESUS-CHRIST & ses Saints , dans tout ce qui m'en réveille le souvenir ?

ARISTE'E. L'esprit d'erreur ne permet pas qu'on voie les choses de ce côté-là. Il presente mille phantômes qui effraient l'imagination , & qui affermissent dans l'heresie. Si Leon Isaurique irrité du renversement de ses Statuës eût été capable de quelque reflexion , il auroit connu son injustice , & l'outrage qu'il faisoit à JESUS-CHRIST , en faisant abatre son Image , sur laquelle les Fideles ne jettoient les yeux que pour

honorer l'original.

PHILEMON. Copronime ne rentra-t-il point en lui-même ?

ARISTÉE. Quelques-uns disent que sentant par tout son corps un feu violent qui le devoit , il reconnut que son impieté envers la Mere de Dieu lui causoit ses tourmens. Mais cet aveu ne le délivra pas d'une mort cruelle.

PHILEMON. Et l'Eglise fut-elle délivrée de tous les maux qu'elle souffroit ?

ARISTÉE. Leon fils de Copronime , qui sçavoit les peines que l'heresie avoit causées à son pere après la mort de son aïeul , fit semblant d'abord d'être bon Catholique. Mais dès qu'il se crût affermi sur le Trône , il marcha sur les traces de Copronime : & même joignit le sacrilege à l'heresie , en ôtant de la Basilique une Couronne de pierres precieuses , que l'Empereur

282 *Entretiens sur l'Histoire*
Maurice y avoit autrefois suspenduë.

PHILEMON. Les Heretiques aiment toujours à piller les Eglises. C'est apparamment par amour de la pauvreté. Leon avoit bien merité cette Couronne.

ARISTE'E. On dit que lorsqu'il la mit sur sa tête, elle lui en attira une autre toute de charbons embrasés, qui lui sortoient du cerveau.

PHILEMON. Celle-ci détruisoit bien les charmes de la premiere. Leon en mourut-il ?

ARISTE'E. Une fièvre qui en fut une suite, l'emporta dans peu de jours : & Constantin son fils, sous la tutelle d'Irene sa mere, lui succeda.

PHILEMON. La mere & le fils passent, ce me semble, pour avoir été favorables aux Images.

ARISTE'E. Ce fut par leur

moïen que la paix fut redonnée à l'Eglise. Le zele qu'ils témoignèrent pour la Foi Catholique, réveilla bien des gens qui avoient succombé à la persécution, & qui étoient devenus Iconoclastes par politique ou par timidité. Paul Patriarche de Constantinople, fut un de ceux-là. Il gemit le reste de sa vie de son égarement. Taraise son successeur des-approuva hautement le Concile de Conpronime ; comme n'ayant eu pour regle que la volonté de l'Empereur, au lieu de la Tradition de l'Eglise. On suivit l'avis de ces deux Patriarches. On assembla un septième Concile general à Constantinople, d'où il fut transporté à Nicée. L'honneur que l'on rend aux Images y fut approuvé ; parce qu'il ne se termine pas à ces Images, mais qu'il se rapporte à ce qu'elles nous representent. Et par là l'on satis-

*Huitième
siècle.*

*L'an de
N. S.*

787.

fit aux vœux de tous les Fideles;

PHILEMON. Les Heretiques n'ont-ils rien à opposer à ce Concile ?

ARISTÉE. Les Heretiques manquent-ils de mauvaises raisons pour soutenir leurs erreurs ? Ils content les Peres qui composoient ce second Concile de Nicée , & en examinent le credit : Et ils concluent ensuite qu'il ne valoit pas celui de Copronime.

PHILEMON. Cela s'appelle mettre tout en usage.

ARISTÉE. Il faut lire sur cela les écrits du Ministre Claude. Selon lui , ce Concile n'étoit composé que d'ignorans. Quelques miserables Moines , dit-il , s'y disoient envoiez des Patriarches d'Orient ; mais ils n'ont pas prouvé leur mission.

PHILEMON. Il falloit accorder à ce Ministre tout ce qu'il lui plaisoit de dire. Car qu'importe

qu'il y ait des Legats , des Patriarches , ou même du Pape dans un Concile ; pourvû qu'il soit assemblé dans l'esprit de l'Eglise , & qu'il soit generalement approuvé ? Sa generalité n'est-elle pas fondée sur l'approbation generale de l'Eglise ? J'avouë que si ce second Concile de Nicée , où les Heretiques de nos jours sont si manifestement condamnez , n'étoit pas generalement reçu dans l'Orient & dans l'Occident , ce seroit un embarras. Mais je croi que cela n'est pas à craindre.

ARISTE'E. Non sans doute : Mais ce que vous dites , suppose l'union de l'Eglise d'Orient avec l'Eglise Latine. Car depuis que les Orientaux sont devenus Schismatiques , un Concile peut être general sans leur consentement.

PHILEMON. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais il m'en vient une. C'est que je croi avoir

où dire que l'Eglise Gallicane ne voulut point recevoir le règlement du Concile, touchant l'honneur que l'on doit rendre aux Images.

*Huitième
siècle.*

ARISTE'E. Il est vrai que quelques François furent choquez du terme d'adoration, parce qu'ils y attachoient une fausse idée; l'idée d'un culte souverain & absolu, qui n'appartient qu'à Dieu. Et ce fut ce qui les porta dans le Concile de Francfort à condamner ce qu'ils n'entendoient pas. Mais ils ne demeurèrent pas long-tems dans l'erreur. On leur fit comprendre l'esprit du Concile de Nicée; & ils suivirent le reste de l'Eglise.

PHILEMON. Voulez-vous bien me dire presentement en quel état se trouva l'Italie après sa revolte contre Leon Isaurique.

ARISTE'E. L'Exarchat subsistoit toujourns. Mais les Lom-

bards sous leur Roi Luitprand, pretendirent être en droit de ravager les Terres d'un Prince Schismatique, & de prendre Ravenne.

PHILEMON. Voila des gens de bien. L'Eglise leur étoit obligée. Mais leur zele n'étoit-il point fatigant pour le peuple Romain?

ARISTÉE. Ils lui firent des maux infinis. Charles Martel les arrêta. Mais la mort de ce genereux Prince mit toute l'Italie en peril.

PHILEMON. L'impuissance où vous m'avez fait voir les Empereurs d'Orient, me fait juger qu'il n'étoit pas difficile à Luitprand d'abatre l'Exarchat.

ARISTÉE. Heureusement le Pape Zacharie se trouva pour le défendre. La prudence de ce Pape fit ce que le courage de saint Gregoire avoit fait autrefois.

PHILEMON. Voila de grands

Papes. Mais le saint Siege ne pouvoit pas toujours tenir contre la puissance des Lombards.

*Huitième
scène.*

ARISTE'E. Il y eut une révolution aussi avantageuse pour Rome que pour la France. Charles Martel à qui il n'avoit manqué que le nom de Roi, laissa deux fils Carloman & Pepin, héritiers de sa puissance & de son courage; ou plutôt il ne laissa que Pepin: Car Carloman quitta le monde. Cependant le Trône étoit occupé par un Prince incapable de le remplir. Dans cette conjoncture, quel parti les François devoient-ils prendre?

PHILEMON. Il n'y avoit pas à balancer. Ils devoient laisser là le foible Prince, & reconnoître Pepin pour leur Roi.

ARISTE'E. Ce fut le sentiment du Pape Zacharie. Il n'hésita pas à dispenser, autant qu'il en avoit le pouvoir, les François du serment

serment qu'ils avoient prêté à Childeric : & son successeur Estienne III. que les Lombards avoient obligé de se retirer en France, couronna Pepin.

PHILEMON. Cette action donna un puissant protecteur à l'Eglise.

ARISTE'E. Rien ne pouvoit être plus fatal aux Lombards. Pepin passa deux fois les Alpes. La première fois il obligea Astolphe leur Roi à faire la paix ; & la seconde, il le châtia de son infidélité.

PHILEMON. Pepin profitoit-il des conquêtes qu'il faisoit en Italie ?

ARISTE'E. Nullement. Il n'y en voulut faire que pour le saint Siege.

PHILEMON. Mais l'Empereur de Constantinople ne pretendoit-il point que ce qu'on enlevoit aux Lombards lui appartenoit ?

ARISTE'E. Copronime l'entendoit ainsi. Mais on lui fit entendre qu'il n'avoit pas raison.

PHILEMON. Il ne manquoit plus à

Pepin que d'être fait Roi d'Italie.

ARISTE'E. Cela étoit réservé à Charlemagne son fils. Les Lombards avoient repris des forces. Le Pape Adrien succomboit. Mais le digne successeur de Pepin marchant sur les traces de son pere, passa les Alpes, & en domtant Didier, renversa la domination des Lombards.

PHILEMON. Une nouvelle Couronne lui étoit bien acquise.

*Quatrième
siècle.* ARISTE'E. Le Pape la lui mit sur la tête; & autant qu'il se soumit au Pape, comme Chef de l'Eglise, autant le Pape le reconnut pour son protecteur & pour son Roi.

PHILEMON. Je pense qu'alors l'Eglise n'étoit pas si florissante en Espagne, qu'en France, & en Italie.

ARISTE'E. D'abord les Maures la laisserent assez en paix Mais dans la suite que de desordres!

PHILEMON. On ne peut gueres attendre d'une Nation brutale & impie , que des prophana-tions & des impuretez.

ARISTE'E. Les successeurs de Pelage se soutenoient. Mais ils ne pouvoient pas toujourns vanger la Religion. Quelle honte pour un d'entr'eux (c'étoit Mauregat) d'être obligé de paier un tribut de cent filles aux Infideles !

PHILEMON. Cette infamie durat-elle long-tems ?

ARISTE'E Alphonse le Chaste, neveu de Mauregat , ne la put souffrir : animé d'une noble ardeur , & de sa vertu favorite , il presenta la bataille aux Barbares, en fit perir soixante & dix mille avec leur General , & par cette victoire se délivra de l'infame tribut.

PHILEMON. Charlemagne & Alphonse étoient deux merveil-leux Princes. Mais les Empereurs

292 *Entretiens sur l'Histoire*
d'Orient voïoient-ils sans envie
les progrès de Charlemagne ?

ARISTÉE. Ils étoient bien
embarrassés. La puissance des
Lombards leur étoit moins sus-
pecte que celle de Charlemagne.
Mais foibles par eux-mêmes , ils
étoient encore occupez par les
Bulgares , & ne pouvoient faire
que des efforts inutiles contre le
vainqueur de l'Occident.

PHILEMON. Je croi que ce
n'étoit pas à Constantin, fils d'I-
rene, à se mesurer avec lui.

ARISTÉE. Ce jeune Prince eut
bien d'autres affaires. Le fils & la
mere avoient des humeurs incom-
patibles. Irene étoit imperieuse,
Constantin étoit voluptueux , &
ne pouvoit se soumettre.

PHILEMON. Qui l'emporta de la
mere ou du fils ?

ARISTÉE. Ils l'emportèrent l'un
après l'autre. Constantin chassa
Irene. Mais il vit bien-tôt après

tout le peuple soulevé à cause de ses débauches : & Irene profitant de ce soulèvement , chassa Constantin à son tour , & le fit perir.

PHILEMON. J: m'étois bien trompé en prenant Irene pour une Princesse vertueuse. La protection qu'elle donna au septième Concile general , apparemment ne venoit pas d'un fond de Religion.

ARISTE'E. Je ne sçai point cela. Mais je sçai bien que pour s'assurer l'Empire , qu'elle avoit usurpé , elle voulut faire la devote.

PHILEMON. Qui fut la dupe de cette devotion ?

ARISTE'E. Le Clergé. Mais non pas celui de Rome.

PHILEMON. Charlemagne étoit plus en état qu'Irene , de protéger les Romains. Charlemagne.

ARISTE'E. Ils sçavoient bien cela. Et le Pape Leon III. considérant les grands services que ce Prince rendoit à l'Eglise, les victoi- Douzième Epoque.

L'an de
N.S 800.

res qu'il avoit remportées sur tous les peuples d'Occident, & ses admirables qualitez, au milieu des solemnitez de la fête de Noël, le reconnut pour Empereur avec un applaudissement general.

PHILEMON Nous voici parvenus au terme que j'attendois. Ce fut sous ce nouvel Empire que la Religion parut dans son triomphe. Mais que de maux, que de tumultes, que de perfidies & de cruautéz avant qu'il fût fondé!

ARISTE'E. Ne sçavez-vous pas que tout cela sert aux desseins de Dieu? Les hommes emploient leurs passions les uns contre les autres. Comme des aveugles furieux ils levent les bras sans prévoir les suites des coups qu'ils portent; ils ne songent qu'à se détruire mutuellement, il semble que tout aille perir: & tout d'un coup on voit paroître une nouvelle lumiere qui change l'état

des choses. Cela a toujours été , cela sera toujours ainsi ; parce que Dieu a mis des bornes à la malice des hommes , & que dans la subordination des causes , les plus grands maux sont des acheminemens à un plus grand bien.

PHILEMON. Que de veritez importantes on découvre en faisant reflexion sur la suite des événemens ! On voit que l'homme n'a de lui-même qu'un fond effroyable de corruption , qu'il ne cherche que lui-même pendant que la voix de Dieu ne le rappelle pas , qu'il va de precipice en precipice , pendant que la main de Dieu ne le conduit pas , qu'il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui subsiste toujours ; & que c'est à cet ouvrage dont les hommes s'occupent si peu , que tout ce qui les charme & les enchante se rapporte.

ARISTÉE. Je voi bien , Philemon , que vous ne vous laissez

296 *Entretiens sur l'Histoire, &c.*
rez point ébloûir au faux éclat
des grandeurs humaines ; que les
plus pernicious desseins des hom-
mes ne vous surprendront point ; &
que vous ne reconnoissez de verita-
ble puissance qu'en Dieu seul. On
a de grands avantages quand on
est dans cette disposition d'esprit.

PHILEMON. Ce petit compliment
me fait juger que vous ne me vou-
lez plus rien dire de Charlemagne.

ARISTÉE. Nous en dirons en-
core quelque chose si vous voulez,
quand nous recommencerons nos
entretiens. Car puisque nous avons
parcouru les huit siècles que nous
nous étions proposés, vous voulez
bien que je me separe encore d'a-
vec vous pour deux ou trois jours.

PHILEMON. Je vous attendrai,
Aristée, & je ne ferai point con-
tent que vous ne soiez de retour.

Fin de la seconde Partie.

ENTRETIENS

SUR L'HISTOIRE DE L'UNIVERS,

OU L'ON VOIT LA SUITE
des grands événemens qui ont
changé la face des Empires : La
cause de leurs établissemens & de
leurs chûtes: L'état de l'Eglise dans
tous les tems ; Et des demonstra-
tions de la Providence & de la
verité de la Religion.

TROISIÈME PARTIE.

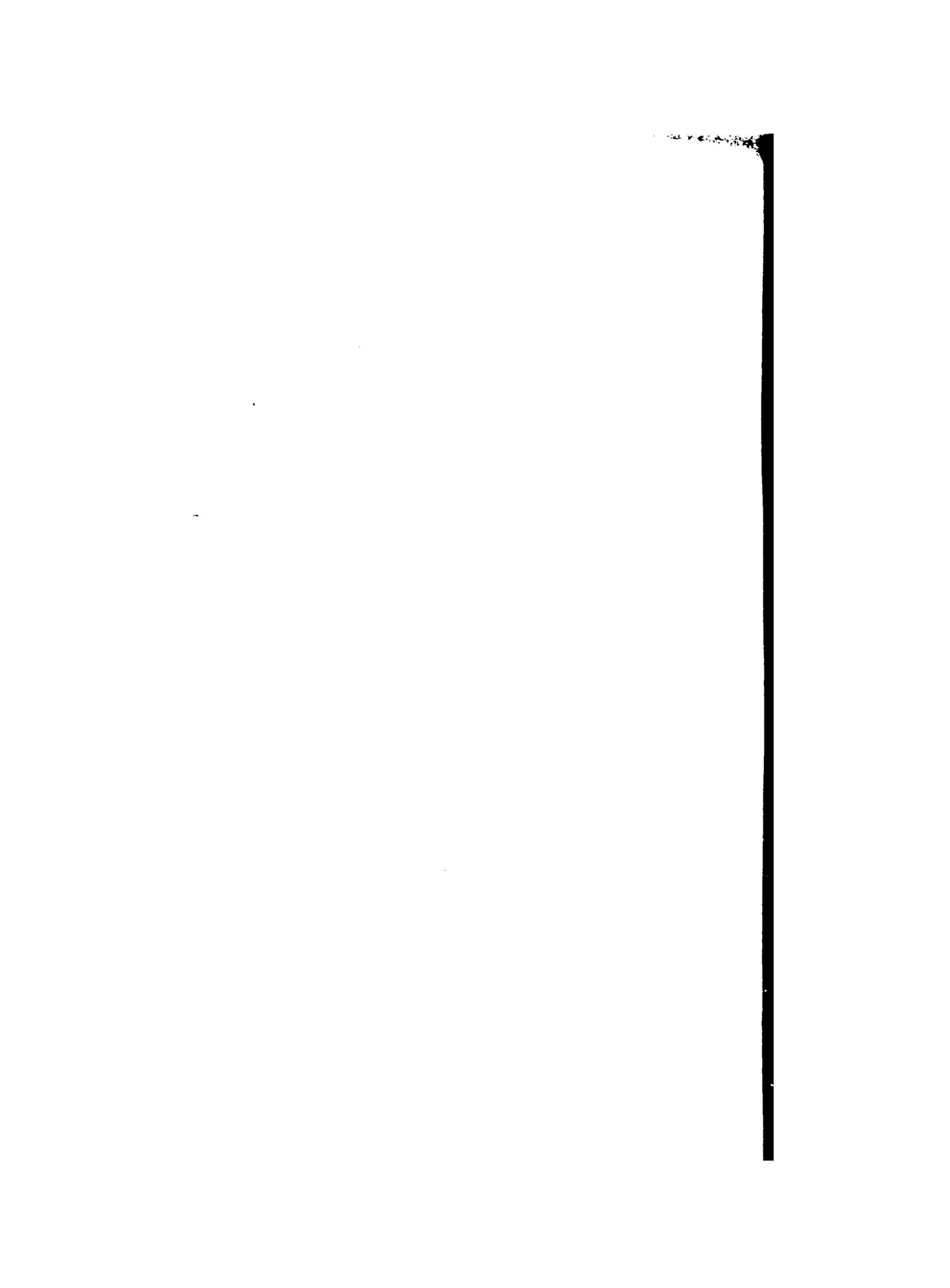
DEPUIS L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE,
jusqu'au regne de Louis le Grand.

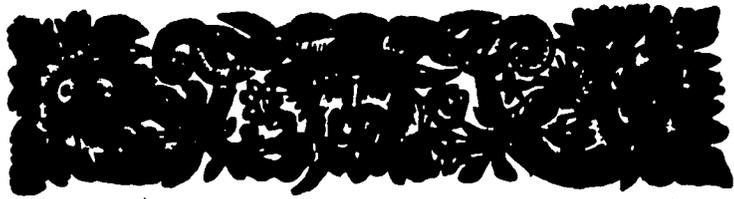
Par M. DE LELEVEL.



A PARIS,
Chez EDME COUTEROT, rue saint
Jacques, au bon Pasteur.

M. DC. XC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



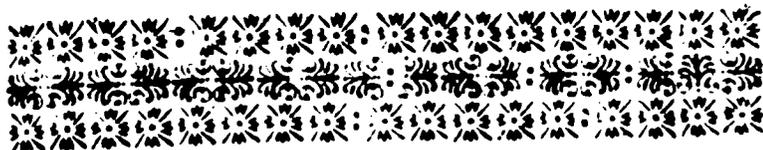


AVERTISSEMENT.

ON a tant écrit l'Histoire des siècles qui se sont écoulés depuis Charlemagne, que j'ay crû m'y devoir moins étendre que sur les précédens. Mais ce que j'en ai écrit suffit, ce me semble, pour en donner une juste idée, & pour faire adorer la Providence, qui veille toujours sur nous. Philémon paroît plus Historien qu'il ne faisoit. Mais il n'est pas surprenant qu'un homme, qui ne sçait point l'an-

AVERTISSEMENT.

cienne Histoire, ait lû quelques-uns des Livres qui paroissent en foule sur la nouvelle, ou en ait assez ouï parler pour s'en entretenir, lorsqu'on lui en réveille les idées. J'ai fait mon possible pour conserver aux deux amis le caractère qui leur convient, & pour être exact dans les faits. Mais j'auray fait ce que je souhaite, si j'ay montré l'usage solide de l'Histoire, & si je sçay qu'en apprenant les actions des hommes, on s'est connu soi-même.



T A B L E

DES ENTRETIENS

Contenus dans ce troisième
Tome.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis Charle-
magne, jusqu'au Pontificat de Gre-
goire VII. page 1

P*Ortrait de Charlemagne, 2. & 3. Le
sort de Louis le Debonnaire, 4.
Victoire de Ramire, 6. L'Empire
d'Orient usurpé par Leon Armenien,
7. Les violences des Iconoclastes re-
commencent, 8. Photius est mis en la
place de Nicetas, 10. Le huitième
Concile general, 11. Photius est réta-
bli, 12. Son faux Concile, 13. Son
exil, 14. Disputes sur le mystere de*

T A B L E

l'Eucharistie , & sur la Grace , ibid. & suiv. *Déreglemens du Clergé.* 18. 19. 20. *La mort de l'Imperatrice femme d'Otton ,* 22. *Hugues Capet est reconnu pour Roi ,* 23. *Grand schisme en Occident ,* 24. *Berenger dogmatise ,* 26. *Il se repent ,* 27. & 28. *Conduite d'Hildebrand ,* 28. & suiv.

II. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la sortie des Princes Normands , jusqu'à la prise de Constantinople par les François, 35

Les Normands se signalent en Italie & en Sicile , 36. 37. *Contestation des Papes & des Rois d'Espagne ,* 38. *Guillaume le Bâtard est fait Roi d'Angleterre ,* 39. *L'Etat de l'Espagne ,* 40. 41. *Philippe I. excommunié ,* 43. *Reglemens du Concile de Clermont ,* ibid. & 44. *Godefroy de Bouillon Roi de Jerusalem ,* 45. 46. *L'Empereur Henry cinquième excommunié ,* 47. & 48. *Le neuvième Concile general ,* 50. 51. *Le schisme de Pierre Leon ,* ibid. & 52. *Dixième Concile*

DES ENTRETIENS.

general, 53. Abeilard & Arnaud de Bresse condamnez, ibid & suiv. Brouilleries de Frederic Barberousse & d'Alexandre III. 56. 57. L'onzième Concile general, 58. Les Croisades, 59. Troubles d'Angleterre, 61. 62. Philippe Auguste excommunié. 63. Sa Croisade, ibid. Ses victoires, 64. Les fruits de la pieté de saint Bernard, 65. & 66.

III. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la prise de Constantinople par les François, jusques au temps de Tamerlan, 67

Bandoïin est fait Empereur de Constantinople, 68. Les Vaudois & Albigeois, 70. Le douzième Concile general, 72. 73. 74. Frederic II. attaque les Papes, 75. Le treizième Concile general le rend malheureux, 76. 77. Le sort de saint Louis dans la guerre contre les Infideles, 78. 79. Les François perdent l'Empire de Constantinople, 80. Les Rois d'Aragon & de Portugal excommuniez, 82. & 83. Le quatorzième Concile

T A B L E

general, 84. *Utilité de la Theologie Scolastique*, 86. & 87. *Les Vêpres Siciliennes*, *ibid.* & 88. *Le regne de Philippe le Bel*, 88. & 89. *Le quinzième Concile general*, 90. 91. *Ottoman paroît*, 92. *Les Sarasins d'Espagne sont taillés en pieces*, 93. *Honteuses animositez des Rois d'Espagne*, *ibid.* & 94. *Philippe de Valois est reconnu pour Roi*, 95. *Les malheurs du Roi Jean*, 96. & 97. *Ceux de Charles sixième*,

98

IV. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis les victoires de Tamerlan, jusqu'à la conquête de l'Amerique,

102

Le malheur de Bajazet, 103. 104. *Jean Hus prêche la doctrine de Vviclef*, 106. 107. *Son hipocrisie*, 109. *Sa mort*, *ibid.* & 110. *Zisca desole l'Allemagne*, 111. & 112. *La pucelle d'Orleans*, 113. & 114. *Le Concile de Constance*, 114. *Celuy de Basle*, 116. *Celui de Florence*, 117. *Mahomet II. se rend maistre de Constantinople*, 119. *Hunniades*, *Mathias Corvin*,

DES ENTRETIENS.

♣ *les Chevaliers de Rhodes battent les Turcs*, 123. & 124. *Le regne de Louis onzième*, 124. & 125. *L'Astrologie est une science vaine*, 127. & 128. *Charles VIII.* 130. *Louis XII.* ibid. *L'Espagne est purgée des Maures*, 131. 132. *L'Amerique est conquise*, 134. & 135.

V. ENTRETIEIN.

Sur ce qui s'est passé depuis la conquête du nouveau Monde, jusqu'au regne de Louis le Grand, 137

Le dix-huitième Concile general, ibid. & 138. *Luther en arreste les projets*, 139. *Charles-Quint*, *François premier*, & *Henry huitième*, 141. 142. & suiv. *Luther ennemi de Calvin*, 145. & 146. *Le Concile de Trente*, 147. *La revolte des Pais-Bas*, 148. 149. 150. *La gloire de Jean d'Autriche*, 151. 152. *Le siege d'Anvers par Alexandre Farnese*, 153. & 154. *Les troubles de la France*, 154. & suiv. *L'orgueil de la Reine Elisabeth*, 159. *Le carnage de la saint Barthelemi*, 161. *Le regne de Henry troisième*, 163.

T A B L E

164. *Henry IV. obtient la Couronne,*
165. *Le regne de Louis le Juste ,* 166.
& 167.

VI. ENTRETIEN.

*Les Huguenots convaincus d'opiniâ-
té & de rebellion ,* 172. 173. 174. &
suiv. *Le Caractere de Jurieu ,* 182.
183. & 184. *Les Allemands ,* 186.
Innocent Onzième , 187. *Le Prince*
d'Orange , 188

VII. ENTRETIEN.

La Philosophie Moderne , 190. & suiv.
L'usage qu'on en fait , 192. *La Con-
noissance de la Religion & de l'homme ,*
est la seule necessaire , 198. & suiv. *La*
forme de l' Election des Papes , 205. &
suiv.

Fin de la Table.

J'Aylü vingt-six Entretiens sur l'Histoire de
l'Univers, & n'y ai rien trouvé qui en puisse
empêcher l'impression, si Monseigneur le
Chancelier a agréable d'en accorder le Privi-
lege. Fait le 28. Septembre 1689.

C O U S I N.

ENTRETIENS



ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE DE L'UNIVERS.

PREMIER ENTRETEN.

Sur ce qui s'est passé depuis Charlemagne, jusqu'au Pontificat de Gregoire VII.

Portrait de Charlemagne. Le sort de Loüis le Debonnaire. Victoire de Ramire. L'Empire d'Orien usurpé par Leon Armenien. Les violences des Iconoclastes recommencent. Photius est mis en la place de Nicetas. Le huitième Concile general. Photius est rétabli. Son faux Concile. Son exil. Disputes sur le mystere de l'Eucharistie et sur la Grace. Dereglemens du Clergé. La mort de l'Imperatrice femme d'Othon. Hugues Capet est reconnu pour Roi. Grand schisme en Occident. Berenger dogmatisc. Il se repent. Conduite d'Hildebrand, &c.

PHILEMON. **Q**UINZE jours d'absence, Aristée !
C'est un peu plus que je ne pen-
Tome III. A

2 *Entretiens sur l'Histoire*
fois. Croïez-vous qu'il ne m'ait
point ennuié.

ARISTÉE. Vous sçavez Phile-
mon, qu'on ne dispose pas toujourns
de son tems & de sa personne. Je
voi bien que vous voulez que nous
reprenions la suite de nôtre Histo-
re. N'avez-vous pas une grande
idée de Charlemagne ?

PHILEMON Je le regarde com-
me le Restaurateur de la paix , de
la justice & de la Religion.

ARISTÉE. On ne peut pas mieux
le définir. Ce Prince animé par
l'exemple de ses Aïeux , ne se pro-
posa rien autre chose que la gloire
de celui dont il tenoit son Empire.
Persuadé que le plus grand Mo-
narque du monde , de lui-même
n'a rien , il se fit une Loi de ne
combattre que pour son Dieu , &
d'employer ses tresors & sa puissan-
ce pour la propagation de l'Eglise
que JESUS-CHRIST a fondée. Vain-
queur des Lombards , des Saxons,

des Huns & des Sarasins, il s'humilioit devant l'Auteur de ses victoires; & se jugeoit indigne d'avoir été choisi pour domter des Nations infidelles, & pour faire rendre hommage à la Foi. Enfin rempli de toutes les lumieres qui font un vrai Sçavant, il ne les emploïa que pour établir des Loix qui fissent le bonheur de son peuple, & une discipline qui fist honneur à l'Eglise.

PHILEMON. Je croi que le saint Siege n'est pas moins redevable à cet Empereur qu'à Constantin.

ARISTE'E. Les Papes tiennent de lui toute leur puissance temporelle. Vous sçavez que Pepin donna au Pape Zacharie tout ce qu'il avoit conquis sur les Lombards. Charlemagne confirma la donation; l'augmenta, & mit Rome en état de résister à ses ennemis.

PHILEMON. Le bonheur de ce Prince ne fut pas moindre que sa

4 *Entretiens sur l'Histoire*

Religion. Mais Louïs le Debonnaire son fils eut de tristes aventures.

ARISTÉE. Ce Prince connut par experience qu'il ne suffit pas, pour regner heureusement, d'avoir un bon naturel & beaucoup de pieté; qu'il faut encore connoître l'esprit de l'homme; & porter ses vûës de toutes parts, pour mettre un peuple dans les sentimens qu'il doit avoir pour son Prince, & pour prévenir les revoltes.

*Neuvième
siècle.*

PHILEMON. Louïs le Debonnaire voit un Concile assemblé contre lui par la faction de ses enfans. D'Empereur il se voit enfermé dans un Monastere. Il se voit tout de nouveau sur le Trône. Il en est encore une fois chassé; & ensuite il y est rétabli. C'est éprouver les inconstances de la fortune, & avoir des motifs suffisans de rechercher des biens plus solides que les Roïaumes de la Terre.

de l'Univers.

ARISTE'E. La douceur qu'il eut toujours pour ses enfans rebelles , montre assez qu'il n'étoit pas entêté des grandeurs humaines. Ses trois fils Lothaire , Charles & Louis , furent plus à plaindre que lui ; lorsque par un esprit d'ambition & de vengeance ils exposèrent toute la Noblesse de leurs Etats ; & qu'après avoir fait perir cent mille hommes à Fontenay proche d'Auxerre , ils se prepa- roient à recommencer.

PHILEMON. Je croi avoir lû que Lothaire touché des maux qu'il avoit causez , se retira dans un Monastere.

ARISTE'E. Il auroit mieux valu qu'il eût toujours gouverné l'Empire que son pere lui avoit laissé , dans une grande union avec ses freres. Mais ces trois Princes n'étoient point capables de regner. Charles le Chauve qui fut Empereur après Lothaire son fre-

6 *Entretiens sur l'Histoire*

re , laissa néanmoins l'Empire à son fils Loüis le Begue. Mais celui-ci ne le scût pas assurer à ses descendans. Il ne leur resta que le Roïaume de France.

PHILEMON. En Espagne les successeurs de Pelage faisoient-ils mieux leur devoir contre les Infidèles ?

ARISTÉ'E. Pendant que la France étoit agitée par les courses & les violences des Normands venus de Norvege, Ramire accabloit les Sarrasins: Et si l'on en croit les Historiens d'Espagne , S. Jacques étoit dans son parti , monté sur un cheval blanc ; & tenant un étendard de même couleur , sur lequel on voïoit une Croix rouge.

Neuvième siècle.

PHILEMON. Ces sortes de circonstances sont du goût des Espagnols. Je croi volontiers que S. Jacques a pû secourir l'Espagne. Mais à la Croix près l'équipage qu'on attribué à cet Apôtre , ne

s'accorde pas avec l'idée que l'Evangile nous en donne. Et dans l'Orient en quel état étoient les affaires ?

ARISTÉE. L'orgueil d'Irene avoit soulevé tout le monde Nicephore étoit en sa place : Et ce nouvel Empereur n'ayant qu'une fille, chercha un gendre, & un successeur. Il trouva Michel Curopalat qui avoit les qualitez, qui rendent un Prince aimable à son peuple & redoutable à ses ennemis. Neuvième siècle.

PHILEMON. Un tel Prince peut remettre un Empire abbaissé dans sa première splendeur.

ARISTÉE. Il fut genereux & sage. Mais il ne fut pas heureux. Il donna la conduite de ses armées au perfide Leon Armenien, qui non seulement usurpa l'Empire de son maître, mais encore rendit ses enfans incapables de faire des heritiers, & enferma l'aîné dans un

8 *Entretiens sur l'Histoire*

Monaſtere. C'étoit Nicetas qui fut depuis appellé Ignace.

PHILEMON. A ce que je voi ce Leon Armenien ne valoit pas mieux que l'Ifaurique, dont nous avons parlé.

ARISTE'E. Ils ſe déchaînerent également contre les Images; & ſous l'Empire de l'un & de l'autre les Fideles furent perſecutez avec la même cruauté.

PHILEMON Les violences de l'Armenien durerent-elles long-tems?

ARISTE'E. Juſqu'à ce que Michel le Begue lui eût ôté la vie. Mais ni ce ſecond Uſurpateur, ni ſon fils Theophile ne changerent point l'état des affaires. Les Iconoclaſtes avoient toujours plein pouvoir ſur les Catholiques. Et cela dura juſqu'à ce que l'Impératrice Theodore tutrice de Michel Troiſième appellé Porphyrogenite fils de Theophile, fût

de l'Univers.

en état de déclarer les sentimens de son cœur pour la Religion.

PHILEMON. Une femme qui unit la pieté à la puissance fait des choses admirables.

ARISTE'E. Theodore touchée de l'état des enfans de Curopal, fit en sorte qu'Ignace Nicetas, dont la pieté étoit édifiante, fut élu pour succeder à Metode dans le Patriarchat de Constantinople.

PHILEMON. Voila une grande disposition au rétablissement de la paix de l'Eglise.

ARISTE'E. Theodore & Nicetas y travailloient heureusement, lorsqu'un esprit seditieux (c'étoit Cesar Bardas frere de Theodore) vint tout broüiller, en accusant Nicetas de former des desseins contre l'Empire.

PHILEMON. Il ne faut pas demander si le jeune Empereur voulut apporter remede à cette pre-tenduë conspiration.

ARISTÉE. D'abord Michel envoïa Nicetas en exil , & mit Photius en sa place.

PHILEMON. Est-ce ce Photius qui est l'Auteur du Schisme des Grecs ?

ARISTÉE. Vous allez voir. Les avis que donna Bardas n'empêcherent pas que Michel ne le fist assassiner par Basile de Macedoine.

PHILEMON. Ce Michel n'étoit pas moins violent que soupçonneux.

PHILEMON. C'étoit un Prince sujet à s'enyvrer. Jugez du reste.

PHILEMON. Il étoit donc capable non seulement de perdre les autres , mais de se precipiter lui-même.

ARISTÉE. Vous l'avez dit. Etant yvre il voulut tuer Basile qu'il avoit associé à l'Empire & Basile le tua.

ARISTÉE. Photius trouva-t-il

un protecteur dans Basile comme dans Michel ?

ARISTE'E. Basile entra dans les interêts de l'Eglise ; & voiant d'une-part la fureur des Iconoclastes ; & de l'autre l'opiniâreté de Photius , qui sans s'étonner des anathêmes , dont il avoit été frappé par les Papes Nicolas & Adrien , soutenoit toujours que le saint Esprit ne procedoit pas du Pere & du Fils ; convoqua un Concile à Constantinople , qui fut le huitième general , & le dernier tenu en Orient. Là l'on posa pour fondement que les Traditions Apostoliques demandent la même soumission que les divines Ecritures. L'on decida ensuite que l'Image du Sauveur merite le même respect que le livre des Evangiles ; d'autant que la même chose nous est representée par l'Ecriture & les couleurs. Enfin Photius y fut condamné ; & sa

Neuvième siècle.

L'an 869.

12 *Entretiens sur l'Histoire*

condamnation fut signée avec de l'encre mêlée du sang de JESUS-CHRIST.

PHILEMON Comment est-il donc arrivé que l'herésie de Photius a été suivie du Schisme de l'Orient?

PHILEMON. Huit ou neuf ans après qu'il eut été déposé ; & la même année que le Patriarche Ignace mourut , un Moine artificieux appelé Santabarene , scût se rendre maître d: l'esprit de Basile , & causa toutes sortes de troubles.

PHILEMON. Basile écouta-t-il un Moine au préjudice du Concile ?

ARISTÉE. Oüi : Ce Basile qui n'avoit voulu signer qu'après les Legats des Patriarches , qui avoit uni à sa signature le signe de la Croix , & dont l'Eglise esperoit toute sorte de protection , gagné par Santabarene , rétablit Pho-

Neuvième siècle.

tius dans le Patriarchat , & lui
laissa tenir un Concile que les
Grecs opposent au veritable hui-
tième.

PHILEMON. Et que fut-il dit
dans ce Concile ?

ARISTE'E. Il y fut dit que les
Latins avoient tort d'avoir inseré
dans le Symbole (& du Fils :) Et
les Legats du Pape Jean y soucri-
virent sous l'autorité de Photius.

PHILEMON. Mais si l'on a tou-
jours crû & toujours enseigné
dans l'Eglise que le saint Esprit
procede du Pere & du Fils, quel
inconvenient y a-t-il d'inserer
(& du Fils :) Il semble que c'est
aux Novateurs à se taire quand
l'Eglise exprime sa doctrine. Quel
remede apporta-t-on à l'impru-
dence & à la lâcheté des
Legats ?

ARISTE'E. Le Pape Jean cassa
tout ce qui avoit été ordonné
dans le faux Concile. Ce qui n'a

14 *Entretiens sur l'Histoire*
pas empêché néanmoins que les Grecs ne s'y soient attachez.

PHILEMON. L'ambition des Patriarches de Constantinople ne pouvoit pas produire autre chose qu'un schisme.

ARISTE'E. Schisme fatal qui dure depuis plus de huit cent ans, quoique ses Auteurs Photius & Santabarene aient été si bien convaincus de perfidie & de rebellion, que Leon dit le Sage fils de Basile, après avoir fait crever les yeux à Santabarene l'exila; & fit tout de nouveau déposer Photius, pour mettre Estienne en sa place.

PHILEMON. Pendant que ce grand schisme se formoit dans l'Orient, la Foi ne fut-elle point attaquée dans l'Occident;

ARISTE'E. Il y eut dans ce Roiaume des disputes violentes sur les plus grands mysteres de la Religion. Celui de l'Eucharistie sur lequel jusqu'alors il n'y avoit

*Neuvié.
me siecle.*

eu aucune contestation, échauffa cette espece de gens, qui ne veulent croire que ce qu'ils peuvent concevoir.

PHILEMON. Cette maxime est bonne dans les sciences humaines. Mais de ce qu'un Mystere est incomprehensible, qu'en peut-on conclure autre chose, sinon que nous le tenons d'une autorité divine ? Si Dieu lui-même n'avoit parlé, où sont les hommes qui se soumettroient à une chose généralement opposée aux préjugés, & à toutes les dispositions de l'esprit humain ? Si donc nous voions la foi de la presence réelle du Corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, reçûë dans tous les tems & par tous les Chrétiens, comment se peut il trouver des gens qui s'avisent de la combattre ?

ARISTE'E. Paschase Ratbert qui n'étoit qu'un simple Religieux l'avoit exposée, & la dé-

fendit courageusement. Bertram un de ses confreres s'en mêla. Mais on dispute si c'étoit pour la combattre ou pour la défendre.

PHILEMON. C'est une doctrine qui se soutient d'elle-même par un caractère de divinité qu'on en voit inseparable. Quel autre mystere fut attaqué ?

ARISTÉE. Celui de la Grace. Il se trouva de nouveaux Pelagiens qui tout corrompus qu'ils étoient, mettoient leur confiance dans leurs propres forces.

PHILEMON. C'est qu'on est naturellement Pelagien. L'homme toujours plein de lui-même veut que tout dépende de lui, sans pouvoir presque se représenter un Dieu qui dispose toutes choses selon son bon plaisir, & qui n'agit qu'en conséquence des decrets de son conseil éternel.

ARISTÉE. Vous avez vû les Pelagiens confondus non seule-

ment par saint Augustin & par son disciple saint Prosper ; mais encore par deux Conciles d'Afrique. Il y eut depuis deux Conciles à Orange , où la nécessité de la Grace fut établie tout de nouveau. On trouve par tout dans le second, que Dieu ne nous aime point tels que nous sommes par nous-mêmes , mais tels qu'il nous fait par sa grace : Que la recompense est due aux bonnes œuvres , mais que la grace qui n'est point due les precede necessairement ; & que de nous-mêmes nous n'avons que le peché & le mensonge. Cependant après des décisions si précises un Heincmar Archevêque de Rheims s'imagina que nôtre predestination dépendoit de nous ; & accusa Gothescalque Moine de son Diocese & disciple de saint Augustin , de renouveler une heresie imaginaire , que les Prêtres de Marseille Fauste , Gennade , & le

18 *Entretiens sur l'Histoire*

faux Prosper demi-Pelagiens, avoient nommée autrefois des Predestinatiens.

PHILEMON. Peut-être peut-on par un phantôme d'herésie effraier le peuple. Mais tous les artifices imaginables ne peuvent rien contre la Tradition de l'Eglise.

ARISTÉE. Elle fut encore une fois développée ; & l'orgueil de l'homme fut rabbaissé. Mais les mœurs n'en furent pas moins corrompues. L'on étoit dans un tems de fer, où il sembloit que les hommes eussent éteint en eux-mêmes la raison, pour ne regarder que la Terre, & ne pas penser seulement qu'ils étoient hommes.

PHILEMON. On dit que cet oubli de soi-même s'étendoit principalement sur ceux qui avoient les premières dignitez dans l'Eglise.

ARISTÉE. Il faut détourner les yeux pour ne pas voir un Estienne VII. jeter la fureur dont il

étoit transporté sur le cadavre de son predecesseur Formose ; ni un Sergius III. ni un Jean X. ni un Jean XI. qui vivoient à la face de toute la terre avec des femmes débauchées.

PHILEMON. Le Clergé sur des exemples de cette sorte , ne pouvoit manquer d'être fort regulier.

ARISTE'E. Croiriez-vous que les Prêtres & les Moines n'avoient plus de honte des choses les plus honteuses , & que les plus mode-
rez étoient ceux qui se marioient? *Dixième
siècle.*

PHILEMON. Quoi ! le Moine & la Religieuse se marioient sans façon ?

ARISTE'E. Rien n'étoit plus commun. Et cette licence dura jusqu'à ce qu'un Concile general l'arrêtât. Vous pouvez penser que dans l'Orient où le schisme re-
gnoit , la corruption n'étoit pas moindre. Un miserable Patriarche de Constantinople (c'étoit Theo-

Dixième
siècle.

philacte) joignoit à l'impureté une si forte passion pour les chevaux, qu'il n'en avoit pas moins que deux mille qu'il nourrissoit délicatement.

PHILEMON. Cet homme meritoit mieux être Palfrenier que Patriarche.

ARISTÉE. Qu'auriez-vous donc dit, si vous l'aviez vû un Jedy Saint au milieu de l'Office divin, quitter l'Autel & les habits Pontificaux, pour aller voir un Poulain qu'une Cavale venoit de mettre au monde ?

PHILEMON. Je vous prie, Aristée, ne me parlez plus de ces indignes Pasteurs. Considerons plutôt l'Eglise, conservant toujours la pureté de sa doctrine & la sainteté de ses Loix, au milieu d'un déluge d'impietez, d'ordures, & de prophanations. Que le bras qui soutient cette barque est puissant ! puisque toutes les tem-

pêtes , & tous les orages qui peuvent s'élever autour d'elle ne la sçauroient renverser.

ARISTE'E. En effet les hommes quoique revêtus de la puissance de JESUS-CHRIST , sont toujours de chair & de sang. Ils sont capables des plus grands desordres dès qu'ils s'écoutent eux-mêmes , & qu'ils détournent les yeux de leur modele. C'est ne les pas connoître , que de s'étonner de les voir tomber d'un abîme dans un autre. Mais que la Foi ne se perde point ; que l'Eglise parmi tant de nuages soit toujours lumineuse ; c'est ce qu'on ne sçauroit trop admirer.

PHILEMON. Les Princes Chrétiens pouvoient du moins résister aux Sarasins ?

ARISTE'E. Les Rois d'Espagne reprenoient toujours quelque chose sur ces Infideles , & les battoient souvent. Les Empereurs d'Orient

*Dixième
siècle.*

22 *Entretiens sur l'Histoire*

se souvenoient aussi. Et Jean Zémises défit, dit-on, une armée de plus de trois cens mille Barbares. Les Empereurs d'Allemagne se faisoient obeir. Mais les passions étoient si allumées qu'il se passoit souvent des Tragedies dans les maisons Souveraines. Othon III. fit brûler toute vive l'Imperatrice sa femme, parce qu'elle avoit voulu faire perir un jeune Gentilhomme qu'elle n'avoit pû corrompre.

PHILEMON. Comment découvrit-on la perfidie de la Princesse ?

ARISTE. La femme de l'accusé se presenta, & pour prouver l'innocence de son mari, elle mit la main sur du fer tout embrasé sans se brûler. Ces sortes de preuves étoient ordinaires dans ces tems-là. Mais on les abolit dans la suite comme superstitieuses.

PHILEMON. Vous ne dites

rien de nos Rois. Est-ce parce que les derniers de la race de Charlemagne étoient à peu près semblables aux derniers de la race de Meroüée ?

ARISTE'E. Justement. Aussi eurent-ils le même sort. Hugues Capet qui par sa charge de Maire du Palais avoit toute l'autorité, & qui la soutenoit par un grand genie, & par beaucoup de courage, fut jugé plus digne de la Couronne, que Louis V. qui étoit encore un feneant. *Dixième
siècle.*

PHILEMON. Il me souvient avoir lû que Capet fut le seul qui pût remedier aux divisions causées dans le Roïaume par une troupe de bâtards, & aux guerres civiles, qui n'étoient entretenues que par une usurpation tyrannique du bien du Crucifix. Mais sortons, s'il y a moyen de cet infame siècle.

ARISTE'E. Vous allez entrer dans un autre, dont vous ne serez

24 *Entretiens sur l'Histoire*

guerres plus content. Il est vray qu'on y trouve d'abord deux Princes , dont la vie fut un continuel exemple de pieté. En France un Robert fils de Capet , qui vainqueur de ses ennemis , faisoit ses delices de converser avec les pauvres , & d'exprimer par des Cantiques les merveilles & les misericordes de son Dieu. Et en Allemagne un Henry également zelé pour la Justice & pour la Religion. Mais on vit ensuite trois Papes infames vouloir occuper le Siege , qui est le centre de l'unité.

*Onzième
siècle.*

PHILEMON. Qui l'emporta des trois ?

ARISTÉ'E. Ils aimèrent mieux s'accorder entr'eux , & partager le revenu du souverain Pontificat , que de courir risque de tout perdre. Benoist établit sa demeure à S. Pierre , Sylvestre à Sainte Marie , & Jean à S. Jean de Latran.

Et

Et cela dura jusqu'à ce que **Clement II.** fut élu par les soins de l'Empereur.

PHILEMON. Je voudrois sçavoir ce que pretendent des hommes de cette sorte. Croient-ils en **JESUS-CHRIST** ? N'y croient-ils pas ? S'ils y croient, quelles sont leurs esperances dans une si effroïable opposition de leur conduite à ses preceptes ? Et s'ils n'y croient pas, par quelle Philosophie sont-ils venus à cette force d'esprit ?

ARISTE'E. Ils croient en **JESUS-CHRIST**, & ils n'y croient pas. Ils y croient pour leurs interests ; & ils n'y croient plus quand il s'agit de suivre ses preceptes. L'impudique Jean dixième n'avoit peut-être pas renoncé à la Foi. Mais quand il consentit que le fils d'un Duc d'Aquitaine fût fait Archevêque de Rheims à l'âge de cinq ans, pensoit-il

26 *Entretiens sur l'Histoire*

à donner un Ministre à l'Eglise ;
& que JESUS-CHRIST fera rendre
compte aux Pasteurs des ames
rachetées de son sang ?

PHILEMON. Le cœur de l'homme
est tout corrompu. S'il ne fait des
reflexions continuelles sur son état,
sur sa vocation, sur son éternité,
il oublie Dieu, il s'oublie lui-même ;
il tombe dans un enchantement
qui le ferme à toute verité, & qui
le jette dans toutes sortes d'excès.
Le schisme de ces trois mauvais
Papes ne fit il point ouverture aux
Ennemis de la Foi ?

*Onzième
siècle.*

ARISTE'E. Peu de tems après
Berenger Archidiacre d'Angers
prêcha son Dogme autrefois re-
futé contre le Sacrement de l'Eu-
charistie. Il disoit ce que disent
les Heretiques de nos jours, que
le Corps de JESUS-CHRIST ne
peut être present en plusieurs lieux,
& que les Fideles ne le reçoivent
point substantiellement ; mais seu-
lement par foi, & en figure.

P H I L E M O N. Se trouva-t il quelqu'un assez instruit de la Tradition, pour défendre la doctrine de l'Eglise?

A R I S T E' E. L'Heretique fut d'abord condamné dans deux Conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Verfeil; & ensuite dans un troisiéme qu'Hildebrand Legat du Pape tint à Tours.

P H I L E M O N. Il me semble que les Heretiques prétendent que Berenger persista dans ses opinions?

A R I S T E' E. Il est vrai qu'après s'estre souûmis en apparence aux décisions du Concile de Tours, il souûtint tout de nouveau son heresie. Mais condamné dans un quatriéme Concile à Rome, sous le Pape Nicolas II. il sentit la force de la verité: & on dit qu'en mourant il parut plein de confiance, d'une part à cause de sa penitence; & de l'autre, penetré,

28 *Entretiens sur l'Histoire*
de la crainte des jugemens de Dieu, à cause du grand nombre de Chrétiens dont il avoit corrompu la Foi.

PHILEMON. Cet Hildebrand qui presida au Concile de Tours, a bien fait parler de lui.

*Onzième
siècle.* ARISTE'E. C'étoit un Moine de l'Abbaye de Cluny. Mais homme d'un grand genie, & fort zelé pour le saint Siege. Voïant que l'Empereur Henry III. avoit fait un Pape de son autorité, il donna avis à ce pretendu Pontife de ne se point presenter devant les Cardinaux revêtu de la pourpre.

PHILEMON. Dès ce tems les Cardinaux pretendoient donc qu'il n'appartenoit qu'à eux d'élire le Pape sans la participation du reste du Clergé?

ARISTE'E. Apparamment. Car l'Histoire ne marque autre chose sinon que celui que l'Empereur

avoit pretendu faire Pape s'étant venu soumettre aux Cardinaux par le conseil d'Hildebrand, il fut élu d'une commune voix.

PHILEMON. Mais si les Empereurs d'Allemagne étoient heritiers des droits de Charlemagne, ils avoient celui de faire les Papes.

ARISTE'E. Je ne disputerai pas de leurs droits. Je sçai bien que le saint Siege devoit tout à Charlemagne. Mais je sçai bien aussi que Leon IX. ne fut reconnu pour Pape que parce qu'il suivit les conseils d'Hildebrand.

PHILEMON. Je pense que tant de zele pour le saint Siege n'attira pas à Hildebrand l'affection des Empereurs.

ARISTE'E. Il fut fait Pape sous le nom de Gregoire Septième, & croïoit Henry IV. fils & successeur d'Henry III. de bonne intelligence avec lui, lorsque tout d'un coup l'Empereur lui opposa

30 *Entretiens sur l'Histoire*
un autre Pape, qui étoit Guibert
Evêque de Ravenne.

PHILEMON. Il étoit dange-
reux de se déclarer si hautement
contre Gregoire.

ARISTÉE. Henry IV. en fit
une triste experience. Le Pape
indigné fit une Assemblée d'Evê-
ques à S. Jean de Latran, dans
laquelle il frappa d'anathême
l'Empereur, & dispensa ses Sujets
du serment de fidélité.

PHILEMON. N'y eut-il point
d'autres causes de l'anathême
que celle

ARISTÉE. L'Empereur fut
accusé d'avoir usurpé les digni-
tez de l'Eglise, d'en avoir vendu
l'investiture; & enfin de schisme
& de rebellion contre le saint
Siege.

PHILEMON. Je croi que le
plus sûr pour Henry étoit de se
reconcilier avec Rome.

ARISTÉE. Il fit pour cela tou-

tes les démarches qu'on peut attendre d'un Penitent. Il demeura trois jours sans manger , & nuds pieds durant un grand froid à la porte du Pape , qui étoit dans un Château de la Toscane.

PHILEMON. Franchement le Pape en demandoit un peu trop.

ARISTE'E. Cela ne mit pas encore fin aux troubles. Il est vrai que l'Empereur fut absous , à condition qu'il comparoîtroit à un Concile general , pour répondre aux choses dont il étoit accusé. Mais parce qu'après cela il forma de nouveaux desseins contre Gregoire , qu'il obligea de sortir de Rome , & de se retirer à Salerne : la premiere impression que les peuples avoient reçûë se réveilla ; & il fut obligé par la revolte de tous ses Sujets, à ceder l'Empire à son fils Henry Cinquième.

PHILEMON. Croïez - vous que

32 *Entretiens sur l'Histoire*

Gregoire VII. eût autant de vertu que d'esprit & d'autorité ?

ARISTE'E. Bien des gens le traittent encore aujourd'huy comme un homme que l'ambition dominoit. Le Cardinal Bennon n'a pas fait difficulté de dire qu'il étoit Magicien : Et les partisans de Guibert l'ont représenté avec les plus noires couleurs. Mais on a d'ailleurs des témoignages de sa bonne vie.

PHILEMON. On dit de lui une chose assez particuliere. Que lorsqu'il étoit enfant, dans la boutique de son pere , qui étoit Menuisier, il assembla en se jouant & sans sçavoir ce qu'il faisoit, de petits morceaux de bois qu'il avoit taillez en lettres, & qui exprimoient ces paroles de David : *Il commandera depuis la mer jusqu'à la mer.*

ARISTE'E. Cela est assez heureux. Mais ce qu'on dit qu'il fit,

témoigne assez qu'il se sentoit innocent , lorsque celebrant la Messe , après avoir absous l'Empereur , il rompit l'Hostie consacrée , protestant qu'il en prenoit la moitié en jugement des crimes dont il étoit accusé , afin que s'il étoit coupable il mourût sur le champ.

PHILEMON. Et de l'autre moitié qu'en fit-il ?

ARISTÉE. Il la presenta à l'Empereur , afin qu'il se justifiât par la même voie. Et on ajoute qu'Henry n'osa la prendre.

PHILEMON. Il fit bien , si sa conscience ne lui rendoit pas un bon témoignage. Mais je ne puis souffrir que les Papes étendent leur puissance sur le temporel des Princes de la Terre.

ARISTÉE. Que les prétentions de la Cour de Rome soient mal fondées , on n'en peut pas douter. Mais cela n'empêcha pas

que Gregoire Septième n'excommuniât encore Boleslas Roi de Pologne , qui avoit massacré l'Evêque de Cracovie : Et par un interdit ce Pape souleva tellement les Polonois , que le Roi fut obligé de prendre la fuite , & d'abandonner son Roïaume.

PHILEMON. Que le Pape excommunie les meurtriers & les pecheurs publics : A la bonne heure. La puissance spirituelle lui est donnée. Mais la puissance Roïale est quelque chose de sacré , que Dieu seul distribuë , & que Dieu seul peut ôter.

ARISTE'E. Je suis fort de vôtre sentiment. Vous verrez encore néanmoins des exemples semblables à ceux-ci. Cependant , allons nous reposer.



II. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la sortie des Princes Normands, jusqu'à la prise de Constantinople par les François.

Les Normands se signalent en Italie, & en Sicile. Contestation des Papes & des Rois d'Espagne. Guillaume le Bataard est fait Roi d'Angleterre. L'Etat de l'Espagne. Philippe I. excommunié. Reglemens du Concile de Clermont. Godefroy de Bouillon Roi de Jerusalem. L'Empereur Henry Cinquième excommunié. Le neuvième Concile general. Le Schisme de Pierre Leon. Dixième Concile general. Abeilard, & Arnaud de Bresse condamnés. Brouilleries de Frederic Barberousse, & d'Alexandre III. L'onzième Concile general. Les Croisades. Troubles d'Angleterre. Philippe Auguste excommunié. Sa Croisade. Ses victoires. Les fruits de la pieté de S. Bernard.

ARISTE'E. **E**STES - vous, Philemon, de ceux qui parlent mal des Normands ?

PHILEMON. Vous me faites-là une plaisante question.

ARISTE'E. C'est que j'ai quelque chose à vous dire qui ne leur

36 *Entretiens sur l'Histoire*
fait pas peu d'honneur.

PHILEMON. Il y a bien des choses aussi qui ne leur en font gueres.

ARISTE'É Ce n'est pas de quoi il s'agit. Je veux vous parler de jeunes Seigneurs, qui se trouvant trop resserrez dans le domaine de leur pere Tancrede Seigneur de Hauteville près de Coutance, quitterent la Normandie, & s'en allerent chercher fortune.

PHILEMON. Jusques-là je ne voi rien de fort glorieux.

ARISTE'É. C'est que je ne vous dis pas tout. Vous ne sçauriez croire combien ils firent de grandes actions en Italie & en Sicile. L'aîné par sa valeur extraordinaire merita d'être appellé Bras-de-fer; & le plus jeune qui s'appelloit Roger, étoit un Foudre de guerre.

PHILEMON. Je ne sçai si vous parlez serieusement.

ARISTÉ'E. Tres-serieusement, ^{Onzième}
Philemon. Ces Normands scû- ^{siècle.}
rent si-bien profiter des divisions
de l'Italie, que l'un d'entr'eux
(c'étoit Robert Guichard) fut
fait Duc de Calabre & de la
Poüille.

PHILEMON. Le jeune Roger
ne voulut-il point aussi être Sou-
verain ?

ARISTÉ'E. Il purgea si-bien
la Sicile des Maures qui la deso-
loient, qu'il en fut reconnu Comte.
Ses descendans furent appelez
Rois de Trinacrie : Et la Grece
& l'Afrique étoient tributaires de
ce nouveau Roïaume

PHILEMON. On ne peut nier
que ces Normands étoient de
braves gens. Mais en étendant
ainsi leurs conquêtes entroient-ils
dans les interets de l'Eglise ?

ARISTÉ'E. On ne peut pas plus.
Jusques-là que le Pape Urbain II.
crut être obligé par reconnois-

38 *Entretiens sur l'Histoire*
fance, de donner à Roger tous les
pouvoirs d'un Legat à Latere,
dans les Terres qu'il avoit con-
quises.

PHILEMON. Ces pouvoirs se
bornent-ils à la personne de
Roger?

ARISTE'E. Le Cardinal Baronius
pretend que la Bulle d'Urbain
n'exprime que Roger & son fils,
ou celui qui lui doit succeder le-
gitimement. Mais les Rois d'Es-
pagne qui ont succedé aux Nor-
mands, ne l'entendent pas ainsi ;
& pretendent qu'en consequence
de cette Bulle, ils peuvent juger,
punir, absoudre, excommunier
Laiques, Moines, & Clercs, les
Prelats mêmes du premier Or-
dre demeurans en Sicile, regler
en un mot tout ce qui regarde le
spirituel. Et parce que le Cardinal
Baronius met tout en usage pour
défendre les Franchises de l'E-
glise, la lecture de l'onzième

Tome de ses Annales est défenduë en Espagne.

PHILEMON. Laissons la contestation de Baronius & des Espagnols. Les Normands qui étoient demeurez en Normandie, valoient-ils bien ceux de Sicile ?

ARISTE'E. Ils avoient des Ducs qui sçavoient en faire de bons Soldats ; & sous la conduite de Guillaume le Batard , ou pour mieux dire , le Conquerant , fils du Duc Robert , ils unirent la Couronne d'Angleterre au Duché de Normandie.

PHILEMON. Quel droit Guillaume avoit-il à la Couronne d'Angleterre ?

ARISTE'E. Edoüard l'en avoit fait heritier ; & un certain Haruld la lui contestoit : de sorte que Guillaume fut obligé de l'emporter à la pointe de l'épée.

PHILEMON. Cette revolution a causé de grands troubles dans la France.

40 *Entretiens sur l'Histoire*

ARISTE'E. C'est ce qui a fait la Normandie le theatre de tant de guerres, à cause du droit que les deux Couronnes pretendoient avoir sur cette Province.

PHILEMON. Que se passoit-il en Espagne ?

ARISTE'E. Comme les Maures l'avoient divisée en plusieurs petits Roïaumes : à mesure que les successeurs de Pelage remportoient des victoires, les Rois Catholiques se multiplioient aussi, & ils avoient leurs aventures. Sanchez Roi des Gascons battoit les Maures : & Garsias son fils aîné vouloit faire passer sa mere pour une adultere.

*Onzième
siècle.*

PHILEMON. Quelle raison avoit ce miserable Garsias ?

ARISTE'E. Aucune : Sinon que la Reine n'avoit pas voulu permettre qu'il se servît d'un cheval que le Roi s'étoit réservé. Son jeune frere entra dans son ressentiment,

& ils furent tous deux les accusateurs de leur mere. Mais l'affaire n'eut pas de suite. Car un homme sage les interrogea si adroitement l'un après l'autre, qu'ils manifestèrent eux-mêmes la calomnie.

PHILEMON. Je ne sçai pas quelle fut l'éducation de ces deux jeunes Princes. Mais il est certain que les meres qui ont trop d'indulgence pour leurs enfans , & qui suivent trop le mouvement de leur tendresse , s'exposent à de semblables déplaisirs , parce qu'elles animent des passions que rien dans la suite ne peut arrêter.

ARISTE'E. Les aventures du Cid ne vous sont pas inconnuës.

PHILEMON. Qui ne sçait pas ce que Corneille en dit ?

ARISTE'E. Ce fut dans ce siecle qu'il se signala. Il s'appelloit Roderic Diacius ; & les victoires qu'il remporta sur cinq Rois Maures

*Onzième
siecle.*

lui acquirent le nom de *Cid* : c'est à dire Seigneur ; ainsi que le qualifioient les vaincus , en lui apportant le tribut qu'il leur avoit imposé.

PHILEMON. Je croi que l'imagination des Espagnols a voulu s'exercer un peu dans la peinture qu'ils nous font de ce Capitaine.

ARISTE'E. Une Histoire quoique faite à plaisir , est toujours bonne ; lorsqu'elle nous représente la malignité de l'envie , un attachement inviolable aux intérêts du Prince , & à la gloire de sa nation ; un courage qui ne se rebute de rien , un cœur au dessus de tout , & un desintéressement toujours accompagné de magnificence. Je vous avouë que le *Cid*, tout imaginaire qu'il soit , est un personnage qui me plaît.

PHILEMON. Revenons un peu aux Papes. S'accommodoient-ils avec les Empereurs ? Ne se broüil-

loient-ils point avec nos Rois ?

ARISTE'E Philippe I. qui re-
gnoit en France , eut bien des af-
faires avec Urbain II. Ce Prince
repudia la Reine Berthe , dont il
avoit un fils , qui fut Loüis le
Gros , pour épouser Bertrade sa
cousine , mariée à Foulque Comte
d'Anjou:& le Pape l'excommunia.

*Onzième
siècle.*

PHILEMON. L'excommuni-
cation fit-elle impression sur l'es-
prit du Roi ?

ARISTE'E. Si peu d'abord , que
le Pape fut obligé de l'excommu-
nier une seconde fois dans le Con-
cile de Clermont. Mais en suite
le Roi reconnut sa faute , & ren-
voia Bertrade.

PHILEMON. Ce Concile a bien
fait parler les Huguenots.

ARISTE'E. Ils ont trouvé fort
mauvais qu'on ait retranché la
coupe , dont l'usage y avoit été
ordonné à tous les Fideles ; parce
qu'ils ne veulent pas voir que rien

44 *Entretiens sur l'Histoire*

n'est plus arbitraire, & plus autorisé par toute l'Antiquité que ce retranchement. Car je voudrois bien sçavoir si ceux qui gardoient l'Eucharistie dans leurs maisons durant le tems de la persecution, communioient sous les deux especes.

PHILEMON. Mais pourquoi ordonner ces deux especes ; & ensuite en retrancher une ?

ARISTE'E. C'est que ce qui est nécessaire dans un tems, ne l'est pas dans un autre. Durant ce siecle il y avoit dans l'Eglise des Heretiques pernicious qu'on ne pouvoit reconnoître, parce qu'ils prenoient toutes les marques des Catholiques. On sçavoit seulement qu'ils regardoient le vin comme une chose abominable, & que par cette raison ils détestoient la Coupe, dans l'usage du Sacrement de l'Eucharistie. On ne pouvoit donc mieux faire que d'ordonner cette

Coupe ; afin de separer la zizanie d'avec le bon grain. La cause du decret a cessé. On a repris l'usage ordinaire. Où est la finesse de cette conduite ?

PHILEMON. Ne fut-il pas aussi réglé dans le même Concile qu'on feroit marcher une armée pour chasser les Sarasins de la terre Sainte ?

ARISTE'E. Les Chrêtiens ne voioient point sans douleur , que depuis plus de trois cens ans les Infideles occupoient l'heritage de JESUS-CHRIST. Ils embrasserent cette guerre avec une ardeur incroyable.

PHILEMON. Il étoit beau de voir Godefroy de Bouillon vendre ses Etats pour en faire les frais.

ARISTE'E. Il étoit bien mal édifiant aussi de voir un Comnene Empereur de Constantinople s'opposer au passage du Protecteur des Chrêtiens. Mais la Croix accom-

paignoit les armes de Godefroy. Il vainquit Comnene, accabla les Sarasins, & fut reconnu Roi de Jerusalem.

*Deuxième
sic. le.*

PHILEMON. Quand je me représente Godefroy d'une-part donnant la chasse aux Infideles; & de l'autre, ne voulant pas recevoir une Couronne d'or dans un lieu où son divin Roi en avoit porté une d'épines, je trouve que la Religion reçoit en même tems deux temoignages, l'un de sa grandeur, & l'autre de sa sainteté. La défaite des ennemis de la Foi étoit une preuve à tous les Chrétiens, que Dieu n'abandonne pas son heritage, quoi qu'il permette aux loups d'y faire le degats; & l'humilité de Godefroy monroit aux Sarasins, que ceux qui combattent pour JESUS-CHRIST, n'ont pas pour objet les grandeurs humaines, ce qui paroît éclatant aux yeux du corps, ce qui charme les

enfants du siècle ; mais un Roïaume invisible caché sous l'abbaissement & les souffrances.

ARISTÉE. Je serois ravi, Philemon, d'entendre toujourn vos reflexions.

PHILEMON. Pour en faire il faut sçavoir des faits. Dites-moi ce que faisoient les Empereurs d'Allemagne. Car je voi bien que ceux de Constantinople ne faisoient pas grand bruit.

ARISTÉE. Henry Cinquième marchoit sur les traces de son pere Henry IV. Et Paschal II. étoit imitateur de la fermeté de Gregoire VII. Jugez si ce Pape & cet Empereur se pouvoient accorder ?

PHILEMON. Quoique la fermeté soit la principale vertu d'un Pape, il est pourtant quelquefois de la prudence, de relâcher quelque chose, quand même on n'y seroit pas obligé.

ARISTÉE. Il est vrai que Pas-

*Deuxième
siècle.*

chal se voiant enfermé dans une prison, pour avoir refusé de couronner l'Empereur, qui ne vouloit point renoncer aux Investitures, promit qu'il n'emploieroit point les excommunications pour ce sujet. Mais ce qu'il ne fit pas par lui-même, il souffrit que deux Conciles tenus à Rome le fissent; & même il fulmina en general un perpetuel anathème contre le Privilege accordé à l'Empereur, & confirma tout ce qui avoit été réglé par l'autorité du saint Siege.

PHILEMON. Je ne doute pas que l'Empereur n'appellât cela manquer à sa parole.

ARISTE'E. Je vous répons que cela le mit fort en colere: Et si Paschal ne fût pas mort, il eût eu d'étranges embarras.

PHILEMON. Ce fut des affaires pour son successeur à démêler.

ARISTE'E. Ce successeur fut Gelase II. qu'Henry à la tête d'une grande

grande Armée chassa de Rome, pour mettre Burdin en sa place.

PHILEMON. Il ne faut pas demander si Gelase se retira en France.

ARISTE'E. Où auroit-il pû se retirer ailleurs que dans le refuge ordinaire des Papes desolez ? Il y mourut, & par la voix commune des Cardinaux, un Archevêque de Vienne, qui prit le nom de Calliste II. luy succeda.

PHILEMON. Quel remede apporta celui-ci aux affaires de Rome ?

ARISTE'E. D'abord il assem-
bla un Concile à Rheims, où il Douzième siècle
frappa d'anathème l'Empereur & son Pape. En suite il s'achemina vers Rome, où il prit l'Anti-Pape, & le fit enfermer dans un Monastere. Quelques-uns disent que Burdin, avant que d'être enfermé, fut promené sur un asne le visage tourné vers la queue.

PHILEMON. Cela réjouïssoit les soldats & les foibles devots. Mais Henri voïoit-il tranquillement tout ce qui se passoit ?

ARISTE'E. Que pouvoit-il faire ? L'Archevêque de Mayence, Legat du Pape, parut à la tête d'une puissante Armée en Allemagne, & se campa vis-à-vis celle de l'Empereur.

PHILEMON. Cet Archevêque étoit soldat. Scût-il aussi-bien se battre que camper ?

ARISTE'E. L'Empereur & l'Archevêque furent sages. Etant en présence, & les Enseignes déployées, ils aimerent mieux parler d'accordement que de risquer une bataille qui ne pouvoit avoir que des suites funestes ; & ils s'en rapportèrent à la décision d'un Concile, qui fut le neuvième general, & le premier tenu en Occident à S. Jean de Latran.

*Deuxième
siècle.*

*L'an
1122.*

PHILEMON. C'est dans une as-

semblée de cette sorte que se doivent juger les differends des Papes & des Rois. Comment les choses furent-elles réglées dans ce Concile ?

ARISTE'E. Il y fut dit que l'Empereur laisseroit le Clergé & les Moines en pleine liberté , touchant les élections des Evêques & des Abbez ; qu'il feroit restitution de tout ce qui avoit esté enlevé aux Eglises ; & que pour la Regale Henry & ses successeurs en disposeroient dans toute l'étendue des terres de l'Empire.

PHILEMON. Tout cela paroît dans l'ordre , & devoit établir une paix durable.

ARISTE'E. Cependant ces troubles ne furent pas plutôt apaisés qu'il y en eut de nouveaux excitez par Pierre Leon.

PHILEMON. Que pretendoit ce personnage ?

ARISTE'E. Il pretendoit estre

Pape. Et sa cabale fut assez forte, pour obliger Innocent II. à se retirer en France.

PHILEMON. Les Princes Chrétiens eurent alors une belle occasion d'exercer leur zele.

ARISTE'E. Saint Bernard apprit dans sa solitude les desordres que le schisme caufoit, & la quitta pour travailler à éteindre le feu.

PHILEMON. Ce Saint avoit une douceur bien gagnante, & bien capable de mettre les Princes dans les interêts d'Innocent.

Deuxième
siècle. ARISTE'E. Il obtint des Rois de France & d'Angleterre, & de l'Empereur Lothaire II. tout ce qu'il leur demanda. L'Eglise Gallicane fournit de l'argent au Pape, & Lothaire à la tête d'une Armée le rétablit dans Rome.

PHILEMON. Ne fut-il point encore nécessaire d'assembler un Concile ?

ARISTE'F. Le schisme étoit trop violent, pour differer le remede. On en assemblea un second à Saint Jean de Latran, qui fut le dixième general; auquel neanmoins le faux Pape, qui s'étoit nommé Anaclét, ne voulut jamais se soumettre. Il mourut dans sa revolte.

*L'an
1139.*

PHILEMON. Ce Concile n'eut donc pas tout le succès qu'on attendoit.

ARISTE'E. Nonobstant l'opiniâtreté de l'Antipape le schisme fut éteint. De plus on foudroïa l'heresie d'Abeilard, & d'Arnaud de Bresse, qui non seulement attaquoient le Sacrement de l'Eucharistie, & rejettoient le Baptême des petits enfans; mais encore qui pretendoient que tous les biens temporels appartenoient aux Princes; & fermoient le Ciel aux Ecclesiastiques & aux Religieux qui possedoient quelque chose en propre.

PHILEMON. Ces Heretiques pouffoient les choses bien loin. Que des Ministres de JESUS-CHRIST aient droit d'employer les revenus de leurs Benefices à se donner toutes les commoditez de la vie , & à se rendre grands & & puissans dans le monde : Qu'ils ne soient pas même obligez par état à mener une vie simple , laborieuse & penitente ; c'est ce qui ne paroît pas vrai-semblable. Mais où peut être le danger de posseder quelque chose , quand on en fait un bon usage ?

ARISTÉE. C'est S. Bernard qu'il faut entendre sur l'usage des biens de l'Eglise. Sur ce fondement qu'ils sont les vœux des Fideles, le patrimoine des pauvres, le prix de nos pechez ; il conclut, que c'est un vol & un sacrilege d'en retenir au delà de ce qui est necessaire pour vivre , & se donner des habits , non pas à la maniere

des Grands du monde, mais comme il convient à des Disciples d'un Dieu crucifié.

PHILEMON. Cela est évident à tous ceux qui suivent l'idée de la Religion. Que fit-on d'Arnaud de Bresse, & d'Abeilard ?

ARISTÉE. Le Concile ordonna qu'on les arrêtât, & qu'ils fussent enfermez séparément dans un Monastere, où l'on dit que ramenez par la doctrine de S. Bernard, ils moururent saintement. Le même Saint fit quitter à Gilbert Porretain Evêque de Poitiers de nouvelles opinions dont il s'embarrassoit touchant la Trinité.

*Deuxième
siècle.*

PHILEMON. Plus nous avançons dans l'Histoire, plus je trouve merveilleuse la providence de Dieu sur son Eglise. Les Papes sont broüillez avec les Empeurs ; l'on élève Autel contre Autel. Le schisme & le sang se répandent. Et tout cela ne sert

qu'à faire voir la puissance de l'Épouse de JESUS CHRIST. Les hommes agitez de diverses passions se soulevent contre-elle ; ils la menacent ; ils semblent tout prêts à la terrasser ; & peu après on les voit convaincus de leur foiblesse , & obligez de reconnoître que leurs efforts contre l'ouvrage de Dieu sont inutiles. C'est que Dieu a prévu également les suites des passions , & les fruits de la pieté des hommes , & qu'en comparant tout cela il n'a laissé entrer dans l'ordre naturel que ce qui peut servir à santifier son troupeau.

ARISTE'É L'Empereur Frederic Barberousse apparemment ne faisoit pas ces reflexions, lorsqu'il renouvela les pretentions de ses predecesseurs, & ne voulut point s'en tenir au reglement du neuvième Concile general.

PHILEMON. Trouva-t-il un

Pape qui eût la fermeté de ceux que nous avons vûs.

ARISTE'É. Il trouva Alexan-
dre III. que rien ne fut capable
d'ébranler. Il soutint une guerre
de dix-huit ans, & obligea Frede-
ric à luy demander la paix.

*Douzième
siècle.*

PHILEMON. Il me souvient pre-
sentement avoir oui dire, qu'il la
reçût à des conditions biens dures.
Il seroit bien étrange qu'un Pape
eût mis le pied sur le cou d'un
Empereur, comme sur un Serpent,
& sur un Basilic.

ARISTE'É. Ceux qui rapportent
cette circonstance de l'entreveuë
d'Alexandre III. & de Frederic
sont des ennemis du saint Siege ;
& elle se détruit d'elle-même si
l'on prend garde à ce qu'on y
ajoute, que l'Empereur aiant
dit : *Je ne me soumets pas à toy, mais
à Pierre.* Le Pape répondit : *Et à
moy, & à Pierre.* Car que signifie
tout ce langage ? Un Pape qui ne

se dit que successeur de S. Pierre, peut-il se vouloir mettre au dessus de cet Apôtre ?

PHILEMON. Une seule entrevue fut-elle capable de terminer de si grandes affaires ?

ARISTE' E. La guerre cessa. Mais pour établir la paix, & pour éloigner ces sortes d'orages qui tomboient si souvent sur l'Eglise, on tint un troisième Concile à S. Jean de Latran, qui fut l'onzième général. Il s'étoit formé une infinité d'espèces de Manichéens, qui prenoient toutes sortes de noms barbares. Les plus fameux étoient les Cathares, & les Patariens; ils furent foudroïez dans le Concile.

L'an
1179.

PHILEMON. Il faut que l'esprit de l'homme soit bien gâté, de pouvoir s'imaginer qu'il y a deux Dieux; l'un bon qui fait les choses invisibles; l'autre mauvais, qui est auteur de tout ce

qui paroît à nos yeux.

ARISTÉE. Que pensez-vous donc de ces gens qui distinguant de Dieu même ce qu'on appelle nature, donnent à l'un & à l'autre leurs pouvoirs separez. Un monstre a paru: C'est la nature qui l'a fait. Un grand bien est arrivé: C'est l'ouvrage de Dieu.

PHILEMON. C'est à peu près faire une espece de Manicheisme, & établir deux principes oppozes. Mais ceux qui parlent ainsi sont de bonnes gens qui croient bien en Dieu, & qui ne cherchent point de finesse. Mais Aristée, n'est-ce pas dans ce siecle qu'il y eut tant de Croisades ?

ARISTÉE. Oui, Philemon. L'on trouve dans ce siecle un continuel mélange de bien & de mal. Les Chrétiens d'Occident étoient pleins de zele pour ceux d'Orient toujours exposez à la fureur des Sarasins. Le Roi Louïs le jeune,

*Douzième
siecle.*

60 *Entretiens sur l'Histoire*

& l'Empereur Conrad sollicité par saint Bernard , marcherent à la tête d'une puissante Armée pour vanger leur Religion. Mais il y avoit de grands troubles en France , & en Angleterre.

PHILEMON. Je sçai que Louïs le jeune , & Conrad n'eurent aucun succès par la trahison de l'Empereur de Constantinople , & que Barberousse ne fut pas plus heureux dans la même entreprise.

ARISTÉE. Quand on voit un Comnene trahir sa Religion , un Frederic se noïer , un Saladin Soudan d'Egypte déposséder les successeurs de Godefroy de Bouïllon , que peut-on penser sinon que Dieu veut marquer aux Chrétiens qu'il n'a pas besoin de leurs bras pour défendre son heritage ; qu'il a des moïens au dessus de toutes nos pensées pour le conserver , & que s'il se sert du ministère des hommes , c'est pour les

rendre plus parfaits , & non pas pour faciliter son action ?

PHILEMON. On attribué aussi , ce me semble , le mauvais succès de ces Croisades à la vie molle & voluptueuse des Chrétiens , qui s'étoient corrompus avec les Orientaux. Mais la raison que vous apportez me paroît plus solide & plus propre à nous humilier. Voions presentement ce qui troubloit l'Angleterre & la France.

ARISTE. Henry II. qui s'at-

*Douzième
me siècle.*

tribuoit beaucoup d'autorité dans les matieres Ecclesiastiques, voiant que saint Thomas Archevêque de Cantorberi s'opposoit à ses desseins, ne pût s'empêcher de marquer un jour qu'il seroit bien-aise d'être délivré de ce fâcheux Evêque.

PHILEMON. Il n'en falloit pas davantage pour armer bien des gens contre le Saint.

ARISTE' E. D'abord quatre soldats l'allèrent chercher dans l'Eglise ; & sans lui donner le tems d'achever Vêpres , lui ôterent la vie.

PHILEMON. Ce meurtre n'avança pas les desseins d'Henri II.

ARISTE' E. D'abord le Pape l'excommunia. Il fut abandonné de tout son peuple , & sa reconciliation qui lui coûta bien cher fut suivie de la revolte de ses enfans , qui lui donnerent la loi. Le cadet qui tua son neveu pour usurper la Couronne eut les mêmes peines. Ce fut Jean sans Terre, qui ne fut reconnu Roi que parce qu'il se scûmit à païer le denier S. Pierre ; & qu'il promit de ne point inquieter le Clergé , la Noblesse & le Peuple , sur les droits dont ils étoient en possession.

PHILEMON. C'est ainsi apparemment que s'est formée cette

grande autorité du Parlement & de la Chambre basse. Quels troubles y avoit-il en France ?

ARISTÉE. Les amours de Philippe Auguste avec la fille du Duc de Moravie attirerent un Interdit sur le Roïaume. Les Legats du Pape , qui tenoient un Concile à Dijon , voïant que ce Prince aimoit mieux vivre en concubinage , que de rapeller la Reine son épouse , qu'il avoit repudiée , n'épargnerent point les censures Ecclesiastiques.

*Donzè.
me siècle.*

PHILEMON. Je croi que Philippe reconnut sa faute. Car il fit une Croisade avec Richard Roi d'Angleterre.

ARISTÉE. Assurément Auguste fit tout ce qu'on peut attendre d'un Prince Chrétien. Mais vous sçavez qu'il entreprit inutilement la guerre contre les Infideles; si ce n'est que Richard prit l'Isle de Cypre, qu'il voulut bien donner à Lu-

64 *Entretiens sur l'Histoire*
signan le dernier des successeurs
de Godefroy , pour le droit qu'il
avoit au Roïaume de Jerusa-
lem.

PHILEMON. Le tems du ré-
tablissement de la Religion dans
les saints Lieux n'est pas encore
venu : mais il viendrait peut-être
si les Princes Chrétiens étoient
unis entr'eux ; & si ceux qui fa-
vorisent un Usurpateur ennemi de
l'Eglise songeoient qu'ils ne sont
sur le Trône que pour la défen-
dre , & pour en avancer la gloire.
Philippe Auguste ne se signala-t-il
pas encore par beaucoup de gran-
des actions ?

ARISTE'E. Il en remplit toute sa
vie. Mais il ne fit rien de plus
grand que de réunir la Norman-
die à la Couronne , & d'abbattre
la fierté de l'Empereur Othon
IV. & de Ferrand Comte de
Flandres. Il mit en déroute leur
Armée de cent cinquante mille

hommes à la journée de Bouvines,
& amena Ferrand prisonnier à
Paris.

PHILEMON. Après tout je croi
que ce qui fit le principal hon-
neur de ce siecle, ce fut les Reli-
gieux de S. Bernard.

ARISTE'É Ah, Philemon, que
d'exemples d'une pieté solide, &
d'un détachement universel parmi
ces hommes ! L'on en tira un ^{Douzième}
d'entr'eux pour le faire Pape, _{siecle,} qui
fut Eugene III. Et le Prince Hen-
ry, frere de Louïs le jeune, atti-
ré par l'odeur dont ils embau-
moient toute la Chrétienté, em-
brassa leur Regle, qu'il n'aban-
donna qu'à regret pour être Evê-
que de Beauvais.

PHILEMON Admirons les
fruits de la sainteté d'un seul hom-
me. Il détruit le Schisme. Il con-
fond l'heresie ; il établit la paix
entre les Princes, il procure du
soulagement à tous les Chrétiens,

66 *Entretiens sur l'Histoire*
& donne d'excellens Ministres à
l'Eglise. Voila ce qu'on appelle
un serviteur fidele , & ce qui fait
voir qu'il suffit d'être animé de
l'esprit de JESUS-CHRIST, pour
executer ce que des Armées nom-
breuses & terribles ne sçauroient
faire. Mais ne se passoit-il rien de
remarquable dans l'Empire de
Constantinople ?

ARISTE'E. Nous parlerons de-
main des revolutions de cet Em-
pire.



III. ENTRETIEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la prise de Constantinople par les François, jusques au tems de Tamerlan.

Baudouin est fait Empereur de Constantinople. Les Vaudois & Albigeois. Le douzième Concile general. Frederic II. attaque les Papes. Le treizième Concile general le rend malheureux. Le sort de S. Louis dans la Guerre contre les Infidèles. Les François perdent l'Empire de Constantinople. Les Rois d'Arragon & de Portugal excommuniés. Le quatorzième Concile general. Utilité de la Theologie Scholaſtique. Les Vêpres Siciliennes. Le regne de Philippe le Bel. Le quinzième Concile general. Ottoman paroist. Les Sarasins d'Espagne sont taillez en pièces. Honteuses animosités des Rois d'Espagne, Philippe de Valois est reconnu pour Roi. Les malheurs du Roi Jean. Ceux de Charles Sixième.

ARISTE'E. **V**ous allez voir les François maîtres de l'Empire de Constantinople.

PHILEMON. J'en ai lû quelque chose ; mais il ne m'en souvient guere.

ARISTE'E. Alexis Ange se voiant

Treizième siècle. détrôné par son frere Isaac , eut recours à son beau-frere Philippe Empereur d'Occident , qui engagea les Venitiens & les François à s'unir avec lui , non seulement pour chasser l'Uirpateur , mais encore pour marcher tout de nouveau contre les Infideles.

La prise de Constantinople par les François.

L'an 1204

Treizième Époque.

PHILEMON. Il me souvient presentement que la Ville de Constantinople fut prise , qu'Alexis fut rétabli, & qu'à l'occasion d'un nouveau soulèvement, Baudouïn Comte de Flandre fut élu Empereur.

ARISTE'E. Ce fut un certain Murzuphle qui se revolta , pendant que l'armée Chrétienne attendoit le retour du Printems , pour s'avancer dans la Palestine. On fut obligé de prendre une seconde fois Constantinople : & il y eut dans l'Élection de Baudouïn une circonstance assez particulière ; c'est que quatre Seigneurs se trouvant également dignes de

l'Empire, il fut réglé que l'on leur donneroit à chacun un Calice, & que celui qui trouveroit dans le sien le Corps de JESUS-CHRIST, seroit reconnu pour Empereur.

PHILEMON. Un gage si précieux de l'Empire, étoit un grand engagement à Baudouïn, à gouverner avec autant de Religion & de sagesse qu'il en fit toujours paroître. Cet événement devoit alarmer les Sarasins.

ARISTÉE. Ils furent battus, & les Grecs se signalerent en cette guerre. Theodore Lascaris un de leurs Capitaines, tua un Soudan de sa main.

PHILEMON. Qui n'auroit crû que Baudouïn, maître de la plus grande partie de l'Orient, Vainqueur des Infideles, soutenu des plus genereux Princes de la Chrétienté, rempli de toutes les vertus chrétiennes & militaires, alloit abbatre l'impieté, & relever la

Croix, à la honte éternelle de ses ennemis. Cependant qu'ont produit ses victoires ?

*Troisième
siècle.* **ARISTÉE.** Il suffisoit que les Chrétiens apprissent, que Dieu combat pour eux quand il lui plaît; & qu'ils connussent par leurs disgraces, que les plus saints Lieux de la Terre ne meritent pas l'attachement de leurs cœurs. Dans l'Occident il y avoit de nouveaux Heretiques qu'on appelloit Vaudois & Albigeois. Les uns parce qu'ils avoient pour Auteur un Marchand de Lion appelé Valdo: les autres, parce qu'ils commencerent à dogmatifer dans la Ville d'Alby.

PHILEMON. Un Marchand est-il capable de former une Secte ?

ARISTÉE. Valdo oublia qu'il étoit né pour le trafic, pour conter de l'argent, & pour en recevoir. Enflé d'avoir donné son bien aux pauvres, il voulut reformer la doctrine de l'Eglise, & soutint

les erreurs qui sont aujourd'hui celles des Calvinistes. Les Albigeois étoient encore une autre espèce de Manichéens.

PHILEMON. Des hommes séduits par l'opinion qu'ils ont de leur piété, & par de fausses lueurs qui leur passent dans la tête, n'en reviennent pas aisément.

ARISTE'E. Rien ne pouvoit vaincre l'opiniâtreté de ces aveugles. S. Dominique Espagnol, député par Innocent III. les combattoit sans fruit. Les raisons ne servoient qu'à les revolter. On leur opposa le fer & le feu. Simon de Monfort en fit un carnage horrible proche Muret en Languedoc.

PHILEMON. Il n'arrive pas toujours que le sang répandu soit le tombeau de l'herésie.

ARISTE'E. On retrouvoit toujours des Vaudois & des Albigeois; & on ne pouvoit détruire la zizanie qu'ils avoient répandue.

De sorte que le Pape Innocent III. voiant qu'il étoit nécessaire de manifester le foible des Novateurs par une exposition authentique de la Tradition , assambla L'AN 1215 un quatrième Concile à S. Jean de Latran , qui fut le douzième general.

PHILEMON. Je croi avoir ouï quelques Huguenots reprocher aux Catholiques , d'avoir établi dans ce Concile une nouveauté manifeste , touchant le Sacrement de l'Eucharistie.

ARISTÉE. Ils font un grand fort de ce qu'on s'y servit pour la première fois , du mot de Transsubstantiation.

PHILEMON. N'est-il pas permis de se servir des termes les plus propres qu'on peut trouver , pour exprimer sa croiance ? Qu'ils fassent voir que ce terme n'exprime pas la Foi que l'Eglise a toujours eüe.

ARISTÉE. C'est la suite ordinaire

dinaire d'une cause desespérée , de disputer sur des mots. L'on condamna encore dans ce Concile l'erreur de l'Abbé Joachim , qui pretendoit que Pierre Lombard établissoit une Quaternité dans le Mystere de la Trinité ; & qui vouloit que le Pere , le Fils , & le S. Esprit , ne fussent un , qu'à la maniere de plusieurs hommes , qui ont les mêmes sentimens , & qui agissent par un même esprit.

PHILEMON. Quelle raison avoit l'Abbé Joachim , d'attribuer une erreur à Pierre Lombard ?

ARISTÉE. C'est que ce Theologien avoit écrit dans son Livre des Sentences , que le Pere , le Fils & le S. Esprit , considerez ensemble , sont quelque chose qui n'engendre , ni n'est engendrée , ni ne procede.

PHILEMON. La difference que je trouve entre ces deux Docteurs , c'est que Lombard reconnoissoit

qu'il ne pouvoit rien comprendre dans le mystere de la Trinité : & que Joachim le vouloit rendre comprehensible , & par consequent l'aneantir. Ne se passa-t-il rien autre chose dans le Concile ?

ARISTÉE. On y traita des moïens d'entreprendre de nouveau la guerre contre les Infidelles ; & on y fit des reglemens admirables pour l'établissement de la discipline. On y marqua aux Ecclesiastiques leurs devoirs ; l'usage des prescriptions fut condamné ; la simonie si commune dans les Monasteres , fut reprimée ; & pour engager les Grecs à rentrer dans l'unité de l'Eglise, on voulut bien accorder au Patriarche de Constantinople le premier rang après l'Evêque de Rome.

PHILEMON. Voila ce que l'esprit de Dieu inspire. Mais Inno-

cent III. n'eut-il rien à démêler avec l'Empereur ?

ARISTÉ'E. C'étoit sous le Pontificat de Gregoire neuvième, qu'une nouvelle tempête devoit eclater. Frederic II. petit fils de Barberouffe , declara à ce Pape qu'il pretendoit que Rome cessast d'être la maîtresse du monde.

*Troisième
me siècle*

PHILEMON. Cette declaration étoit un peu forte. Que répondit Gregoire ?

ARISTÉ'E. Que toutes les puissances de ce monde ne pouvoient rien contre la barque de S. Pierre.

PHILEMON. C'étoit bien dit. Mais cela paroît bien general.

ARISTÉ'E. On vit alors commencer les deux partis des Guelphes & des Gibelins , les uns zelez pour le Pape , les autres pour l'Empereur. Gregoire voulut prevenir les maux , dont l'Eglise étoit

menacée. Il convoqua un Concile à Rome. Mais les Prelats qui s'y rendoient étant suspects à Frederic, il en fit perir un grand nombre qui s'étoient mis sur des vaisseaux.

PHILEMON. Ah ! la triste nouvelle pour Gregoire.

ARISTE'E. Il en mourut de déplaisir ; & Celestin, son successeur, le suivit de fort près.

PHILEMON. Apparemment Frederic ne pleura pas la mort de ces deux Papes.

L'an
1145.
ARISTE'E. Il y en eut un après eux qui fit tout ce qu'ils auroient pû faire. Ce fut Innocent IV. Il vint en France sous la protection de S. Louis, & tint un Concile à Lion, qui fut le treizième general, où Frederic fut déclaré indigne de l'Empire & du Roïaume de Sicile qu'il possédoit.

PHILEMON. Les foudres de ce Concile eurent-ils des suites

fâcheuses pour Frederic ?

ARISTE'E. Cet Empereur devint malheureux. Les Allemands se revolterent ; & reconnurent le Lantgrave de Thuringe. Les Lombards mirent son armée en déroute. Il fut abandonné de tout son peuple.

PHILEMON. Que devint-il après cela ?

ARISTE'E. Il tomba malade dans la Pouille ; & pendant qu'il dormoit , Manfroy son fils naturel lui mit un couffin sur la bouche , qui l'étouffa.

PHILEMON. Je ne sçai que vous dire sur ces evenemens. Quoique les Empereurs pouffassent les choses trop loin , je ne puis penser qu'on fust en droit de disposer ainsi de leurs Etats , & de revolter leurs peuples. Saint Louis signala-t-il sa pieté dans ce Concile ?

ARISTE'E. Il y fut élu Chef de

la guerre , qu'on resolut de recommencer contre les Infideles. Vous sçavez combien ce Saint fit de grandes actions ; & combien neanmoins cette guerre fut funeste aux Chrétiens.

Treizième
siècle.

PHILEMON. Saint Louis fait prisonnier par les ennemis de son Dieu , leur donnoit lieu de penser que sa Religion ne meritoit pas qu'il vint de si loin pour la défendre. Les Infideles n'aïant pour regle que la raison humaine , jugeoient qu'un Dieu , qui ne donne pas toujours des victoires éclatantes à ceux qui entreprennent de si grands travaux pour sa gloire , n'est pas un Dieu tout-puissant. Mais les Chrétiens qui jugent de tous les evenemens par les principes de la Foi , reconnoissent que ce qui est essentiel à la Religion , ce n'est pas de prendre des Villes , ni de faire perir un grand nombre d'ennemis ; c'est

de passer par diverses épreuves, & de souffrir en patience non-seulement tout ce qui mortifie le corps, mais encore tout ce qui renverse nos plus pieuses entreprises. Je pense que S. Louis entreprit deux fois la même guerre.

ARISTÉE. Après son retour en France, il ne se souvint plus d'avoir été pris par les Sarasins avec ses deux freres Alfonse & Charles; & d'avoir perdu le troisième, qui étoit Robert, à la bataille de Massore. Il fit de nouveaux préparatifs, & se mit encore une fois en mer. Mais il ne passa pas Cartage. Il mourut là de la peste.

PHILEMON. C'est que Dieu étoit content des genereuses dispositions de son serviteur, & voulut nous montrer que pour meriter le Roïaume de JESUS-CHRIST, il n'est pas nécessaire de détruire l'impieté: Mais seulement de se

combattre soi-même , & de perseverer jusqu'à la fin dans les souffrances. Mais comment les successeurs de Baudouïn gouvernoient-ils l'Empire de Constantinople ?

ARISTÉ. Pierre de Courtenay , Comte d'Auxerre , petit fils de Louis le Gros , avoit succédé à Henry frere de Baudouïn , à cause de son mariage avec Yolande , l'heritiere de l'Empire. Mais peu de tems après il y eut bien des troubles. Theodore Lascaris fit perir le Comte d'Auxerre , dont le fils neanmoins qui s'appelloit Robert , fut reconnu pour Empereur. Son fils Baudouïn II. lui succeda , & fut dépossédé par Michel Paleologue , appuié des Grecs , qui n'aimoient pas les François.

Treizieme siècle.

PHILEMON. Nous avons toujours remarqué que Dieu se jouë , s'il est permis de parler ainsi , de

ce qui fait l'ambition des hommes. Il les élève, il les abbaïsse, & les avertit par cette vicissitude continuelle, qu'ils seront malheureux pendant qu'ils rechercheront les grandeurs humaines ; & qu'ils ne peuvent trouver qu'en lui seul un repos durable, & un bonheur solide. Les Rois d'Espagne se souvenoient-ils mieux que les Empereurs François ?

ARISTE'E. Malgré les affaires qu'ils avoient continuellement avec les Maures, leurs passions étoient bien vives. Jacques Roi d'Arragon, à force de promettre à une jeune Demoiselle de l'épouser, la fit consentir par avance à ce qu'il desiroit, & ensuite l'abandonna.

PHILEMON. Cela est bien indigne d'un Roi, & bien capable de mettre une fille abusée au desespoir.

ARISTE'E. Elle prenoit à té-

82 *Entretiens sur l'Histoire*

moin le Ciel & la Terre de l'infidélité du Roi ; elle en fit ses plaintes à l'Église.

PHILEMON Que lui servoient ses cris & ses plaintes ? Les Rois font ce qu'il leur plaît.

*Troisième
me siècle.*

ARISTÉ'E. Jacques néanmoins qui soutenoit n'avoir rien promis à la Demoiselle, fut bien surpris, quand il scût que l'aveu qu'il avoit fait dans le Tribunal de la pénitence, d'avoir violé son serment, étoit un témoignage contre lui.

PHILEMON. Comment ? sa confession fut-elle révélée ?

ARISTÉ'E L'Evêque de Gironne, touché du malheur de la Demoiselle, revela tout ce qu'il scavoit au Pape Innocent quatrième.

PHILEMON. C'étoit augmenter le mal, & jouer à mettre le Roi dans la dernière fureur.

ARISTÉ'E. Il voulut sur le champ s'en vanger : il fit venir l'Evê-

que , & lui fit couper la langue.

PHILEMON. Et le Pape que fit-il à tout cela ?

ARISTE'E, Il mit le Roïaume d'Arragon en interdit. Les Eglises y furent fermées ; & le Roi étoit perdu s'il n'eut acheté sa reconciliation aux conditions qu'on lui voulut imposer.

PHILEMON. Voïez ce fatal enchaînement de malheurs. Franchement le zele du Prelat étoit bien indiscret de causer un scandale public pour l'interest d'une seule personne.

ARISTE'E. L'exemple du Roi d'Arragon n'étonna point Alphonse Roi de Portugal. Il repudia Mathilde , & souffrit pour cette action un interdit de douze ans.

PHILEMON. Les Peuples sont bien à plaindre quand ils vivent sous des Rois d'une si mauvaise conduite. Est-il juste que des in-

84 *Entretiens sur l'Histoire*

nocens , à cause de l'injustice de leurs Rois , soient privez de tous les secours de la Religion , & soient comme des brebis sans Pasteur ?

L'an
1274.

ARISTE'É. Je ne vous dirai pas si cela est juste. Mais il seroit bon que cela n'arrivât point. Vers ce tems l'on tint le second Concile de Lion , qui fut le quatorzième general.

PHILEMON. Pour quelle raison assembla-t-on ce Concile ?

ARISTE'É. Pour ménager la réunion des Grecs avec les Latins.

PHILEMON. Ces Grecs sont des esprits bien inconstans. Il ne falloit pas faire grand fond sur eux.

ARISTE'É. On mettoit tout en usage pour les gagner. L'Empire de Constantinople que Baudouïn Second redemandoit , fut adjugé par le Concile à Michel Pa-

leologue, pour affermir la réunion des deux Eglises. Mais les Grecs rompirent tout ce que leur Empereur avoit fait, & se separerent de l'Eglise Latine pour la quatorzième fois.

PHILEMON. On n'avoit point encore vû de Concile qui eust fait un Empereur.

ARISTE'E. Celui ci en fit deux. L'un pour l'Orient, comme vous venez de voir ; & l'autre pour l'Occident, qui fut Rodolphe de Hasbourg, en concurrence avec Alfonse Roi d'Arragon.

Treizième siècle.

PHILEMON. N'est-ce pas ce Rodolphe, qui est le Fondateur de la maison d'Autriche ?

ARISTE'E. C'est lui-même. Il devint Duc d'Autriche, & ensuite Empereur malgré les oppositions d'Otocare, Roi de Bohême. Si vous aimiez à entendre parler de miracles, il y en eut beaucoup dans ce siècle.

PHILEMON. Je respecte beaucoup tout ce qu'on appelle miracle ; mais ce qui me touche le plus , c'est ce qui paroît le plus naturel , & ce qu'on admire le moins faute de reflexion. Parlons plutôt des grands hommes qui assisterent au quatorzième Concile general.

ARISTE'E. Il n'y en eut point de plus grand que Gregoire Dixième. Il y institua , dit-on , les sept Electeurs de l'Empire. D'autres neanmoins attribuent cette institution à Gregoire Cinquième.

PHILEMON. Les Electeurs veulent-ils bien tenir leur dignité du Pontife Romain ?

ARISTE'E. C'est une question qui ne doit pas nous embarrasser. Saint Thomas d'Aquin venant au Concile mourut. Et S. Bonaventure mourut à Lion. Vous sçavez que c'étoit les grands appuis de la Theologie Scholastique.

PHILEMON. Croiez-vous que cette espece de Theologie ait les grands effets qu'on lui attribüë ?

A R I S T E' E. Vous jugez bien que tant de grands Hommes comme un Lancfranc : un Anselme dans l'onzième siecle : un Pierre Lombard dans le douzième ; & dans celui-ci un Thomas & un Bonaventure ne s'y sont appliquez que parce qu'ils en ont reconnu l'utilité , contre les heresies. Mais ce qui est à craindre , c'est qu'au lieu de raisonner toujours sur des principes incontestables & sans les perdre de veüë , on ne se fasse une habitude de ne parler que par memoire , & d'embrouiller les questions les plus importantes , par des distinctions frivoles. Finissons ce siecle , Philemon , par les Vêpres Siciliennes.

PHILEMON. C'est le finir par une étrange Tragedie. Com-

bien y eut-il de François égorgez ?

ARISTÉE. On dit communément huit mille. Le jour de Pâques fut choisi par les Siciliens rebelles, en faveur du Roi d'Arragon ; & le premier coup de Vêpres fut le signal du carnage. Ce fut ainsi que Charles frere de S. Louis, cessa d'être Roi de Sicile, dont il avoit dépossédé Conradin.

PHILEMON. Le commencement du quatorzième siècle fut-il plus favorable aux François que la fin du treizième ?

ARISTÉE. Il leur fut encore plus funeste. Philippe le Bel perdit en Flandre, proche Courtray, une armée de dix mille chevaux, & de quarante mille hommes.

Quatorzième siècle.

PHILEMON. Que vouloit on aux Flamands, ou que preten-
doient-ils ?

ARISTÉE. Ils s'étoient revoltés à cause des impôts, & on

vouloit les châtier. Mais la Cavalerie Françoisé suivant un peu trop son ardeur naturelle , s'engagea dans un canal bourbeux , d'où elle ne pût se retirer.

PHILEMON. Après cela il n'étoit pas difficile aux rebelles de défaire l'Infanterie.

ARISTÉE. Ils trouverent un Pont tout fait , d'hommes & de chevaux ensevelis dans la bouë ; & vinrent achever leur victoire.

PHILEMON. Laissons-là je vous prie une si fâcheuse aventure.

ARISTÉE. Philippe le Bel avoit de grandes qualitez. Mais son regne ne fut pas heureux. Brouillé avec l'Anglois il fut excommunié par Boniface VIII. pour avoir enlevé à l'ennemi les meilleures Villes de la Guyenne.

PHILEMON. Je croi avoir oui dire que le Pape pour cette affaire reçût un bon soufflet. Ne fut-ce pas Nogaret qui le lui donna ?

ARISTE'E. Non. Ce fut Sciarra l'ami de Nogaret. Ils ne purent souffrir l'un & l'autre que le Pape s'attribuât autant d'autorité qu'il faisoit.

PHILEMON. Ces sortes d'extrémités sont dangereuses.

PHILEMON. Heureusement le Pape mourut peu de tems après : & Clement Cinquième son successeur s'accorda si bien avec le Roi qu'il transporta le Siege Pontifical à Avignon , où il resta soixante & dix ans , jusqu'au Pontificat de Gregoire Onzième.

Quatorzième siècle.

PHILEMON. Les Heretiques, toujours mauvais plaisans , n'avoient garde de manquer à appeler cela la transmigration de Babylone. Le Pape signala-t-il par quelque action ce nouvel établissement ?

L'an 1312.

ARISTE'E. Il convoqua un Concile à Vienne qui fut le quinzième general , pour abolir l'Or-

dre des Templiers. C'étoit une Compagnie instituée pour protéger les Chrétiens de la Palestine.

PHILEMON. Ne furent-ils pas convaincus des crimes les plus énormes ?

ARISTE'E. Les sentimens sont assez partagez là-dessus. Ce qui est constant , c'est que Mola le Grand-Maître , protesta de son innocence jusqu'au dernier moment de sa vie ; & que se voïant condamné au feu il cita le Pape & le Roi devant le Tribunal du Souverain Juge , où l'un & l'autre comparurent la même année.

PHILEMON. Cette circonstance est remarquable. Mais je ne pense pas qu'on en puisse rien conclure. Ne fit-on rien autre chose dans le Concile que le procès des Templiers ?

ARISTE'E On y foudroïa les Beguards & les Béguins , avec un certain Doucin qui vouloient faire

passer leurs impuretez pour des actes de pieté ; & la grosseffe d'une Concubine pour l'ouvrage du S. Esprit.

PHILEMON. Ces Heretiques étoient trop grossiers & trop ridicules pour être dangereux.

ARISTE'E. Ils imposoient néanmoins à bien des gens par une apparence de contemplation qui n'étoit qu'un pur Quietisme, ou une pure paresse. Dans ce tems parut en Orient le redoutable Ottoman. Les Turcs qui étoient Scythes d'origine , unis avec les Sarafins, le reconnurent pour leur Chef, & il donna la Loi à tous ceux qui voulurent s'opposer à sa puissance. Vous jugez bien par le nom de ce barbare , qu'il fut le Fondateur de la famille des Ottomans qui succederent à Saladin.

*Quator-
zieme sie.
cle.*

PHILEMON. Je ne doute pas que les Infideles n'étendissent de plus en plus leurs conquêtes dans

l'Orient ; mais que faisoient-ils en Espagne ?

ARISTE'E. Ils s'y faisoient tailler en pieces. Les Rois Catholiques unis contre l'ennemi commun le surprirent près de Tariffa dans un lieu defavantageux, & remporterent une des plus signalées victoires qu'on ait jamais veuës. Le menaçant Abomelie fut tué dans le combat ; près de troiscens mille Barbares y perirent, ou furent faits prisonniers ; & l'on eût dit à la veuë de tant d'esclaves, & des réjouïssances publiques, que l'impieté étoit aux fers pour toujourn. Mais la fête ne dura guere.

Quatrième siècle.

PHILEMON. Les Maures se rallierent-ils ?

ARISTE'E. Non. Mais leurs vainqueurs vinrent ramper devant eux. Les Rois de Castille & d'Arragon, poussez d'une fureur aveugle se vouloient perdre l'un l'autre ; & dans ce dessein , ils deman-

94 *Entretiens sur l'Histoire*
doient des forces aux Infideles.

PHILEMON. Ne craignoient-ils point de s'exposer à la risée de ces vaincus ? Ne craignoient-ils point que le Dieu qui les avoit protegez ne les foudroïât ? Ces Rois ingrats meritoient perdre leurs Roïaumes, & devenir les esclaves de ceux qu'ils venoient de vaincre.

ARISTE'E. Vous voïez qu'ils trouvoient déjà une partie du châ-timent qui leur étoit dû dans leurs bassesses volontaires. C'est ainsi que Dieu attache souvent la peine au peché ; & s'il la differe, elle n'en est que plus à craindre. En France, tout étoit en confusion. Les enfans de Philippe le Bel n'étoient point capables de regner. L'un d'un naturel trop impetueux & trop bizarre, (c'étoit Loüis le Hutin) rebutoit tout le monde; & l'autre trop lent & trop foible, (c'étoit Philippe le Long) se rendoit méprisable.

Quator-
zième si-
cle.

PHILEMON N'y avoit-il point de Ministre qui pût mettre ordre aux affaires du Roïaume ?

ARISTÉE. Il y en eut un qui fut accusé des plus grands crimes. C'étoit Enguerrand de Marigny, que Loüis le Hutin fit pendre dans le lieu que ce même Ministre avoit destiné pour le supplice des voleurs. Charles IV. le troisième fils de Philippe, rétablit l'honneur du Roïaume ; mais il mourut sans enfans. Il avoit un cousin & un neveu. Edoüard III. Roi d'Angleterre, étoit fils de sa sœur, & Philippe étoit fils du Comte de Valois son oncle.

PHILEMON. Le choix étoit aisé à faire. Une femme selon la Loi Salique, n'a point de droit à la Couronne ; elle ne peut donc donner à son fils un droit qu'elle n'a pas. Le Roïaume appartenoit à Philippe ; & je sçai qu'il fut ainsi décidé.

ARISTE'E. Il est vrai. Mais cette décision ne fut pas suivie de la paix. Edoüard se trouvoit par tout avec une puissante armée, & battit plus d'une fois les François. La perte de la bataille de Crecy, fut une plaie terrible à la France.

*Quator-
zième siècle.* PHILEMON. La défaite du Roi Jean, fils de Philippe de Valois à Poitiers, fut encore plus funeste.

ARISTE'E. Ce Roi apprit que le desespoir est capable de relever des vaincus. Vous sçavez qu'il venoit de battre les Anglois. A quoi pensoit-il de les poursuivre quoi qu'ils missent bas les armes ?

PHILEMON. Ce qu'il y eut de plus desolant pour Jean, ce ne fut pas de se voir prisonnier avec son fils Philippe. Ce fut d'être obligé de vendre sa propre fille au Vicomte de Milan, pour paier sa rançon.

ARISTE'E. Contez les maux de ce Prince. Son armée est défaite.

Il reste quatre années entières sous la puissance de son ennemi : Il faut pour se racheter qu'il épui- se son Roïaume , & qu'il donne en ôtage ses trois fils puisnez , son frere , & les premiers Princes du Sang. Cependant c'étoit un bon Prince : il marqua un grand desir de marcher contre les Infideles ; & il disoit que si la Foi & la Verité étoient bannies du monde , elles devroient toujours se retrouver parmi les Rois.

PHILEMON. Vous oubliez une chose , qu'il avoit le cœur un peu trop sensible ; & que s'il s'ennuia d'être le prisonnier d'Edouïard , il s'engagea volontairement dans d'autres liens.

ARISTÉE. Il est vrai qu'il mourut en Angleterre , & qu'on l'accusa d'y être retourné par inclination. Il fut le premier Dauphin , par la donation qu'Humbert Dauphin de Viennois fit du

Dauphiné à Philippe son pere. Et son fils Philippe appelé le Hardy, fut le premier Duc de Bourgogne, depuis que ce Duché fut réuni à la France.

Quatorzième siècle.

PHILEMON. Je me reconnois un peu dans cette Histoire. Charles Cinquième dit le Sage, fut plus heureux que son pere; & n'eut pas moins de courage que de sagesse. Mais que de troubles sous le regne de Charles Sixième son fils!

ARISTÉE. Un Prince naturellement foible expose un Roïaume à bien des maux. La foiblesse de Charles fit de ses trois oncles trois tyrans.

PHILEMON. Ce fut bien pis, lorsqu'un phantôme produit par son sang échauffé, lui eut fait tourner la tête. Vous sçavez combien cet accident réveilla l'ambition du Duc d'Orleans & du Duc de Bourgogne.

ARISTÉE. Je sçai bien aussi qu'ils perirent tous deux. Le Duc d'Orleans par la main du Duc de Bourgogne ; & celui-ci par la main du Dauphin , dans une entreveuë qu'ils eurent à Montereau.

PHILEMON L'Anglois toujours ennemi de la France n'avoit garde de manquer à profiter du tems. Je pense qu'il prit tout de nouveau la Normandie.

ARISTÉE. Joignez à la perte qu'on fit de cette Province celle de la bataille d'Azincour. Le Roi peu capable de reflexion imita la conduite de Philippe de Valois dans la bataille de Crecy ; & celle du Roi Jean dans la bataille de Poitiers. Il fit perir son armée par le trop grand desir qu'il avoit d'exterminer ses ennemis.

PHILEMON. Nous voïons par tous ces exemples que ce qui fait les Rois ce n'est pas d'avoir la

couronne sur la tête , ni d'être environné de toute la magnificence roïale ; ni même avec tout cela d'avoir du courage & des forces. C'est d'avoir une fermeté d'ame qui ne se dement point , une vigueur d'esprit accompagnée de beaucoup de lumiere , une sagesse qui decouvre tout ce qui peut nuire ou iêrvir , & une connoissance parfaite du genie & des interets des Peuples.

ARISTE'E. Ajoûtez à toutes ces qualitez essentielles à un Monarque , l'amour de la Religion , & un desir dominant de faire vivre la Justice : & vous aurez achevé le portrait de Louïs le Grand. Ne nous arrêtons pas davantage à ce Siecle.

PHILEMON. Le quinzième apparemment sera plus heureux.

ARISTE'E. Oüi pour la France & pour l'Espagne : mais non pas pour l'Eglise , & pour les deux

Empires d'Orient & d'Occident.
Vous verrez d'abord Tamerlan y
faire son personnage.

PHILEMON. Je suis d'avis,
Aristée , que nous le remettons
au premier entretien que nous
aurons.

ARISTÉE. C'est ce que je
voulais vous dire. Adieu.



 IV. ENTRETIEU.

Sur ce qui s'est passé depuis les Victoires de Tamerlan jusqu'à la conquête de l'Amérique.

Le malheur de Bajazet. Jean Hus prêche la doctrine de Wiclef. Son hipocrisie. Sa mort. Zisca desole l'Allemagne. La Pucelle d'Orleans. Le Concile de Constance. Celui de Bâle. Celui de Florence. Mahomet II. se rend maistre de Constantinople. Hunniades, Matthias Corvin, & les Chevaliers de Rhodes battent les Turcs. Le regne de Loüis onzième. L'Astrologie est une science vaine. Charles VIII. Loüis XII. L'Espagne est purgée des Maures. L'Amérique conquise.

Quinzième siècle.

PHILEMON. **T**amerlan & Bajazet vont donc paroître sur le Theatre. Comment se forma la querelle de ces deux Barbares ?

ARISTÉE. Il y avoit environ cent cinquante ans que les Tartares avoient chassé les Sarasins de la Perse, lorsque Tamerlan, de Pasteur qu'il étoit par sa nais-

sance devint leur Capitaine ; & comme c'étoit le plus hardi de tous les hommes , & le plus ardent pour la gloire , il resolut d'abatre la fierté des Turcs , & d'effacer le grand nom d'Ottoman.

PHILEMON. Où étoit Bajazet lorsqu'il apprit la marche de Tamerlan ?

ARISTE'E. Il assiegeoit Constantinople. Vous pouvez penser quel plaisir fit Tamerlan à l'Empereur Andronic de le venir delivrer d'un si redoutable ennemi.

PHILEMON. C'étoit un spectacle assez rare de voir aux prises deux si violens Guerriers.

ARISTE'E. L'avanture de Bajazet ne fut pas moins extraordinaire. Vous sçavez que Tamerlan lui tailla en pieces plus de cent quarante mille hommes. Mais sçavez-vous ce que disoit le vainqueur lorsqu'il marchoit sur le

corps du vaincu pour monter à cheval ? *Je suis né , disoit-il , pour élever les humbles , & pour humilier les superbes.*

PHILEMON. Ce langage étoit beau dans la bouche de Tamerlan. Assurément Dieu se servoit de lui pour châtier un superbe. Mais il devoit tomber à son tour entre les mains de celui qui l'employoit. Quelque chose de plus triste que des chaînes d'or & une cage de fer , lui étoit préparé

ARISTE'E Comparez , Philemon , ces deux hommes. Bajazet fils d'Amurat petit fils d'Ottoman , qui avoit des richesses immenses & une puissance qui faisoit tout trembler ; qui venoit de battre les Chrétiens , & qui par vaine gloire avoit renvoïé le Comte de Nevers son prisonnier de guerre chercher de nouvelles troupes pour secourir le Roi de Hongrie ; qui avoit rendu l'Empereur

de Constantinople son vassal , qui fit tant de conquêtes & en si peu de tems , qu'on l'appelloit le foudre & le tourbillon , finit sa vie dans la plus dure & la plus honteuse captivité , dont on ait connoissance. Tamerlan au contraire né parmi des Bergers & des troupeaux , voit tout plier sous sa marche , les hommes , les villes , les Roiaumes avec tous leurs trésors à ses pieds ; & les plus superbes vainqueurs de la Terre les derniers de ses esclaves. Où peut-on trouver de plus puissans exemples de la stabilité des grandeurs humaines ?

PHILEMON. Les hommes n'y prennent pas garde. Il faut qu'ils s'enyvrent des biens qui passent. Un moment qui flatte leur malheureuse concupiscence , les enleve à eux-mêmes ; & ils sacrifient à une chimere leur repos present , & l'éternité pour laquelle ils sont

faits. Il y a bien de l'apparence que les successeurs de Tamerlan ne le valurent pas. Car nonobstant le malheur de Bajazet, la puissance des Turcs s'est bien étendue dans l'Orient.

ARISTÉE. Nous verrons dans la suite leurs progrès. Il faut parler de ce qui se passoit dans l'Occident. Vous avez oui parler de Jean Hus.

PHILEMON. Tout le monde sçait que c'étoit un Prêtre Bohémien, l'Auteur de l'Herésie de Calvin.

ARISTÉE. Les Calvinistes ne bornent pas à Jean Hus leur tradition. Ils trouvent leur Doctrine dans Vviclef, dans les Vaudois, & dans Beranger.

PHILEMON. Cette Tradition est bien découfuë, & est encore bien loin des Apôtres. Ils feroient mieux de la laisser-là.

ARISTÉE. La Tradition fait

un trop grand argument pour la Religion Ils veulent en faire une, bonne ou mauvaise. Il est certain que Jean Hus apprit sa Theologie dans les écrits de Vviclef; lesquels par je ne sçai quelle aventure, passerent d'Angleterre en Boheme.

PHILEMON Je pensois qu'avant Henry VIII. il n'y avoit point eu d'heresie en Angleterre.

ARISTÉE. Edoüard III. en voulut essaier, pour voir si elle augmenteroit la puissance Roiale. Sa maîtresse & son fils puisné le Duc de Lancastre, appuierent aussi les Dogmes de Vviclef, l'un pour avoir la Couronne, dont son neveu le Prince de Galles étoit heritier; & l'autre par complaisance pour le Duc.

PHILEMON. C'est une chose étrange, que la plûpart des Princes n'aient point d'autre Religion que celle qui favorise leurs

ambitieux desseins ; & qu'au lieu que la Religion devoit être la regle de leur Politique , ils faisoient de la Politique la regle de leur Religion. Est-ce songer que l'on est homme , & qu'il y a un Roi au dessus de tous les Rois , un Juge terrible auquel on ne peut échapper , qui peut à tous momens nous surprendre , & qui s'est déclaré contre ceux qui trahissent son heritage ? Les adresses d'Edouïard & du Duc de Lancaſtre , leur furent-elles bonnes à quelque chose ?

ARISTÉ'E. A rien du tout.

PHILEMON. Vviclef fut donc bien tôt abandonné.

ARISTÉ'E On n'auroit plus pensé à lui , si Jean Hus ne l'eût fait revivre , par le zele qu'il témoigna pour sa doctrine.

PHILEMON On dit que Jean-Hus étoit dangereux , qu'il avoit une éloquence naturelle , & des

manieres pathetiques qui sedu-
soient bien des gens. Comment
pût-on l'attirer au Concile de
Constance ?

ARISTÉE. On lui promet de
ne rien entreprendre contre sa
personne ; mais bien entendu qu'il
se soumettroit aux decisions du
Concile.

PHILEMON. Il aimoit trop ses
erreurs pour les abandonner.

ARISTÉE. Il devoit donc s'at-
tendre à être puni du scandale Quinzié-
me siècle.
qu'il avoit causé. Mais que peut-
on penser quand on voit un Jean
Hus , le plus pernicieux de tous
les Heretiques , content d'être
prisonnier pour sa Foi : parler
sans cesse des biens qui sont pre-
parez à ceux qui souffrent pour la
justice ; aller à la mort comme à
une couronne ; & loin d'être éton-
né à la veüe du feu , où il devoit
être brûlé , en approcher com-
me du char de son triomphe ?

PHILEMON. On ne doit pas s'arrêter aux belles apparences de Jean Hus. Le demon qui agit sans cesse dans l'imagination des Heretiques, peut en les éblouissant, leur faire faire les démarches des Martyrs. Mais c'est par la cause, & non pas par les circonstances d'une mort qu'il faut juger si cette mort est un martyre. Qu'on prouve que Jean Hus & son disciple Jérôme de Prague ont eu droit de prêcher une nouvelle doctrine, d'arracher à l'Eglise un grand nombre de Fideles, de violer toutes les Loix Ecclesiastiques, de résister au jugement d'un Concile general; qu'on prouve dis-je, qu'ils n'étoient pas des heretiques opiniâtres, & l'on en pourra faire des Martyrs. Ce qu'il y a de fâcheux dans cette affaire, c'est qu'en faisant mourir les Heretiques on ne détruit pas l'Herésie.

ARISTE'E. Elle fit plus de ravage que jamais. Le violent Zisca Quinzième siècle. né pour la guerre , en employa tous les stratagèmes pour vanger la mort de Jean Hus , & pour faire perir les Catholiques. A la tête de trente mille hommes de sa Discipline , & animez de son esprit , il renversoit les Eglises , desoloit les Monasteres , & gaignoit incessamment des Batailles.

PHILEMON. J'ai ouï dire que pouvant être Roi , il refusa la Couronne.

ARISTE'E. On dit que l'Empereur Sigismond , pour avoir la paix , lui offrit le Roïaume de Boheme , retenant toutefois la qualité de Roi. Ce qui est vrai , c'est qu'il déclara aux siens qu'il n'aimoit pas l'Etat Monarchique , depuis qu'il avoit lû dans l'Ecriture , que Dieu n'avoit donné qu'à regret un Roi aux Israélites.

PHILEMON. Cette conscience

étoit fort délicate. Dieu ne faisoit difficulté de donner un Roi aux Juifs , que parce qu'il voïoit en eux un esprit de revolte & de desobeïssance , souvent opposé à Dieu même. Dieu vouloit leur épargner les maux qu'ils devoient eux-mêmes s'attirer. Mais il ne s'ensuit pas que l'Etat Monarchique ne soit pas le plus parfait. Où est-ce que Zisca étaloit ses grands sentimens ?

A R I S T E' E. Sur une montagne que les Bohemiens appellent Thabor. C'est là qu'il tenoit son Conseil , & qu'il formoit des desseins qui lui réussissoient toujours. Mais après sa mort , son parti tout victorieux qu'il étoit , fut abbatu par la force de la verité.

PHILEMON La verité est toute la force de l'Eglise. Il n'y a qu'elle qui soit la maîtresse des esprits & des cœurs. Le venin des Hussites ne se répandit-il point dans la France ?

ARISTE'E. On n'avoit pas le tems d'écouter les Heretiques dans ce Roïaume. Les Anglois le desoloient. Henri V. Roi d'Angleterre avoit forcé Charles VI. à lui donner sa fille Catherine en mariage , & à reconnoître l'enfant qui en sortiroit pour l'heritier de la Couronne de France. Ce fatal accord renouvela la guerre entre Charles VII. & Henri VI. les deux fils des deux Rois. Et Charles pressé par les Ducs de Bethfort & de Glocestre, Tuteurs de Henri, alloit être depossédé si la Pucelle d'Orleans ne fust venuë à son secours. Tout le monde sçait cette Histoire.

PHILEMON. Elle est aussi un témoignage à toute la Terre , que le Ciel s'interesse pour la France. Un Roi dont les forces sont dissipées , qui n'a plus de ressource , est rétabli par la main d'une jeune paisane dans la puissance de ses

*Quinzième
siècle.*

Ancêtres. Cela ne doit-il pas s'appeller la déclaration d'une providence particulière sur ce Roïaume ? Et que peut après cela contre lui la fureur & le desespoir de ses ennemis ? Mais il me semble , Aristée , que nous ne nous sommes gueres arrêtés au Concile de Constance.

*L'an
1414.*

ARISTÉE. Nous ne nous en sommes pas fort éloignés. Ce Concile , qui est le seizième général , fut assemblé pour remédier au schisme que causoient trois Papes , Gregoire XII. Benoist XIII. & Jean XXIII.

PHILEMON. Lequel des trois étoit le mieux fondé dans ses prétentions.

ARISTÉE. Jean XXIII. sembloit avoir été élu canoniquement. Cependant il fut exclu aussi bien que les autres du souverain Pontificat. Et Martin V. fut élu.

PHILEMON. Cette exclusion

apparemment ne se passa pas sans bruit.

ARISTE'E. Jean XXIII. fit un vacarme dans la ville de Constance. Mais cela ne lui servit de rien. Gregoire XII. qu'on appelloit Pierre de la Lune, se retira en Arragon : & là sous la protection d'Alfonse, & accompagné de deux Cardinaux de sa façon, il se fit appeller Pape jusqu'à la mort. Mais rien ne pût changer ce que le Concile avoit fait. Celui de Basle, qui tint quelques années après en fut une confirmation. Il y fut décidé que l'autorité de l'Eglise residoit dans un Concile general, & que celle du Pape en émanoit.

L'an
1431.

PHILEMON. Cela paroît incontestable. Cependant ce reglement causa des troubles ; ou du moins il en a causé de nos jours.

ARISTE'E. Il se trouve toujours des gens qui se font une idole de

la Cour de Rome. Le Concile de Bâle choqua les faux devots ; & Eugene IV. qui crut que son autorité y étoit offensée , le voulut faire passer pour un Conciliabule , en excommuniant les Peres qui le composoient. Mais jugez de la validité de ces excommunications par les miracles reconnus qui se sont faits au tombeau du bien-heureux Louis Alleman Archevêque d'Aix , l'un des excommuniés.

. PHILEMON. Il se pourroit faire que sa bonne intention l'auroit justifié devant Dieu.

ARISTE'E. Si l'on a recours à la bonne intention , il y a peu d'Herésies qu'on ne puisse excuser. C'est qu'effectivement les Peres de Bâle ne firent rien contre l'autorité legitime. Il auroit été mieux néanmoins qu'ils n'eussent pas opposé à Eugene le Duc de Savoie , sous le nom de Felix V.

Mais cette affaire n'eut pas de suites. Car le nouveau Pape renonça volontairement au souverain Pontificat.

PHILEMON. Eugene ne voulut-il point aussi opposer un Concile à celui de Bâle ?

ARISTE'F. Il en convoqua un à Ferrare, qui de là fut transporté à Florence. Mais tout cela ne fut point capable de transporter au Pape une autorité qui n'appartient qu'au Concile. On parla beaucoup dans celui-ci, qui est le dix-septième general, de la Foi de l'Eglise touchant la procession du S. Esprit. Et le Cardinal Baronius accuse le Cardinal Julien Cesarin d'avoir trahi la cause de Dieu, en ne défendant pas avec assez de vigueur le huitième Concile general contre les raisonnemens de Marc d'Ephese. Les Grecs néanmoins se réunirent à l'Eglise. Mais ce fut pour rompre de nou-

Quinzième siècle.

118 *Entretiens sur l'Histoire*
pre de nouveau comme ils avoient
toujours fait.

PHILEMON. C'est le genie de
la nation. Leurs Empereurs se sou-
tenoient-ils contre la puissance
Ottomane ?

*Quatrième-
me siècle.*

ARISTE. L'Empire de Con-
stantinople tomboit par mor-
ceaux. Les successeurs de Bajazet
étoient rentrez en possession de
tout ce que Tamerlan avoit con-
quis ; & rien ne pouvoit arrê-
ter leurs conquêtes. Il est vrai
que Scanderberg fils de Jean
Castriot Roi d'Albanie depossédé
par Amurat II. remporta de gran-
des victoires sur l'Usurpateur : &
qu'Amurat lui-même dégoûté des
grandeurs humaines se retira dans
une solitude. Mais tout cela ne
rétablissoit point les affaires des
Empereurs Grecs.

PHILEMON. C'est qu'appa-
remment Scanderberg ne laissa
pas des heritiers de son courage,

& qu'Amurat laissa un puissant successeur.

ARISTE'E. Vous l'avez deviné. Mahomet II. fils d'Amurat, ne conquît rien moins que douze Roïaumes ; & ne se contentant pas d'Andrinople pour le Siege de son Empire, il assiegea Constantinople, & pressa si vivement cette Ville, que le jour de la Pentecôte, Constantin Paleologue onzième du nom, non-seulement l'abandonna ; mais encore se fit étouffer, en voulant se sauver par une porte, où presque tout le peuple se trouva en même tems, pour échaper à l'ennemi.

PHILEMON. Il falloit que l'Empire d'Orient tombât comme celui d'Occident. Ses Empereurs étoient foibles ; & il étoit environné d'une multitude de Barbares, toujourns en action pour s'en rendre les maîtres. Mais ce

L. 24
1453.

Quatorzième Epoque.

La prise de Constantinople par Mahomet II.

qui merite peut-être assez d'être remarqué, c'est qu'au jour de la Fête du saint Esprit, les Grecs toujours injurieux à la Trinité dans cette auguste Personne, achèvent de perdre leur Empire & leurs Eglises. Cet Empire a plus duré que celui d'Occident; parce que le Paganisme n'y regnant plus, & les Fideles n'y étant pas persecutez comme sous les Empereurs Romains, la mesure des Orientaux n'a pas été si-tôt comblée. Mais enfin le moment est venu. Dieu a employé le bras de Mahomet, & en punissant les Grecs par ce Ministre de ses vengeances, il a préparé des épreuves à toute son Eglise.

A R I S T É E. Vous estes donc convaincu, Philemon, que Dieu non-seulement regle la durée & les revolutions des Empires; mais encore que selon qu'ils servent plus ou moins aux desseins qu'il a
sur

sur ses Elûs , il les élève ou les abaisse , il les conserve ou les précipite.

PHILEMON. Qui peut faire un peu d'attention à ce qui frappe nos sens , & n'en être pas convaincu ? Et en s'arrêtant un peu à ce qui se passe en nous-mêmes , peut-on douter que c'est la même puissance qui a disposé & qui règle toutes les aventures de notre vie ? Car est-ce nous qui nous donnons à nous-mêmes le mouvement que nous avons vers tant d'objets différens ? Est-ce nous qui répandons dans nos esprits la lumière & la connoissance ? Est-ce nous qui produisons dans nos corps cette langueur qui les abaisse , ou cette vivacité qui les transporte ? Est-ce nous qui nous donnons l'être & la vie ? Est-ce nous qui réglons tout ce que nous voïons dans la Nature ? Si ce n'est pas nous qui faisons ces choses , il y a

quelqu'un plus puissant que nous qui les fait, & qui les fait pour une fine digne de lui.

ARISTÉE. Ce raisonnement est une démonstration de la Providence dans tous les événemens particuliers & généraux, puisque ces événemens n'ont leur principe que dans cette suite de sentimens & de pensées qui se passent dans les hommes à la présence des objets.

PHILEMON. J'entens bien ces deux mots. Mais je vous prie de ne pas pousser plus loin la Philosophie. Vous sçavez que je ne suis point Philosophe. Je ne sçai parler que naturellement, & selon les idées les plus simples.

ARISTÉE. C'en est assez pour être solidement Philosophe ; & ces idées suffisent pour voir l'ordre de ses devoirs, & pour découvrir l'action continuelle de la Providence. Mais suivons notre

Histoire : J'y consens.

PHILEMON. Ce Mahomet II. étoit un grand preneur de Villes & de Roïaumes.

ARISTE'E. Tout grand qu'il étoit il fut défait en deux batailles consécutives par Hunniade Gouverneur de Hongrie. Mathias Corvin fils d'Hunniade , & Roi , fut aussi vainqueur du même Mahomet , & montra qu'il étoit un Heros en toutes manieres , lors qu'oubliant le refus que les Venitiens avoient fait de le secourir contre l'ennemi commun des Chrétiens , il voulut bien faire pour eux ce qu'ils n'avoient pas voulu faire pour lui.

*Quinzième
siècle.*

PHILEMON. Une ame genereuse ne se dément point ; & ce n'est point sur la dureté & sur la perfidie des autres qu'elle regle sa conduite. Elle peut y avoir égard. Mais elle ne tire sa regle que de sa Religion, & de ce qu'elle

se doit à elle-même. Les Vénitiens firent voir leur bassesse, & leur attachement à la Terre. Matthias Corvin montra qu'il étoit Chrétien, & qu'il ne bornoit pas ses esperances à un Roïaume terrestre. Mahomet II. n'entreprit-il pas aussi quelque chose contre les Chevaliers de Malthe ?

ARISTE'E. On les appelloit dans ce tems-là les Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem. Le siecle precedent aiant abandonné l'Isle de Cypre, ils s'étoient rendus maîtres de celle de Rhodes ; & les Turcs n'avoient fait que de vains efforts pour la reprendre. Mahomet II. y revint inutilement. Pierre d'Aubusson, le grand Maître de l'Ordre, fit perir trente mille Turcs, & mit le reste en fuite. Re-
Quinzième siecle. venons à la France, où Louis XI. exerçoit une politique qui approchoit, dit-on, de celle de Tibere.

PHILEMON. Ce Prince n'aimoit pas les Sciences. Il ne vouloit sçavoir que cinq mots de Latin.

ARISTE'E. Il se trompoit. Pour regner heureusement il faut quelque chose de plus que de sçavoir dissimuler. Assurément il y a une espèce de prudence, qu'on appelle Politique nécessaire à un Roi : Mais il faut qu'elle soit réglée sur la Loi du Dieu vivant. Dès qu'elle degene en cruauté & en perfidie, elle n'est inspirée que par le Prince des tenebres, & elle nous précipite avec lui.

PHILEMON. Je croi franchement qu'un homme ne met sa science en dissimulations & en finesses, que parce qu'il a l'esprit petit & malin.

ARISTE'E. Je ne deciderai rien là-dessus. Mais il est certain que les artifices de Louis XI. ne rendirent pas son regne plus heureux.

La bataille de Montleheri ne lui fut pas moins funeste qu'aux Ducs de Berri & de Bourgogne ; & tout le reste de sa vie se passa en agitations & en inquietudes.

PHILEMON. Ce Duc de Bourgogne ne descendoit-il pas de Philippe le Hardi, fils du Roi Jean ?

ARISTE'É. Il n'y a point eu d'autres Ducs de Bourgogne après ce Prince, que ses trois descendants, Jean, Philippe le Bon, & Charles le Hardi. On dit que celui-ci aiant été tué au siege de de Nanci, le Prêtre qui disoit la Messe du Roi lui annonça cette nouvelle en lui donnant la paix: *Consummatum est*, dit-il au Roi ; le Duc de Bourgogne est mort.

PHILEMON. C'étoit peut-être un adroit que ce celebrant. Il me souvient de cet Evêque Arien qui trompa Constance par un semblable artifice.

ARISTÉE. On peut bien pour avoir un Evêché abuser de la credulité d'un Prince.

PHILEMON. Ce Prêtre devint donc Evêque ?

ARISTÉE. Il fut fait Archevêque de Vienne. Mais s'il eut un Evêché pour sa nouvelle, on dit que c'étoit l'Astrologie qui la lui avoit apprise.

PHILEMON. Croiez - vous que l'Astrologie soit bonne à quelque chose ?

ARISTÉE. Je l'ai toujours regardée comme la plus vaine de toutes les sciences ; & comme une superstition. Mais avec ceux qui sont entêtés de l'efficace des conjonctions des Astres, & de certaines combinaisons, il ne sert de rien de dire, qu'on ne voit point de rapport entre ces choses & la mort ou la naissance d'un Prince, ou quelque - autre événement que ce puisse être. Des Astres ils pas-

128 *Entretiens sur l'Histoire*

sent aux songes , des songes aux apparitions , & à force d'exemples fatiguans , ils s'imaginent avoir bien établi leur chimere.

PHILEMON. Mais d'un autre côté , en parlant comme vous parlez , ne court-on point risque de passer pour esprit fort ?

ARISTE'E. Un esprit fort , selon l'idée qu'on attache à ce terme , est celui qui ne veut pas se soumettre à des veritez reçûës dans tous les tems , & par tous les hommes sages. Et un esprit raisonnable est celui qui méprise les fictions de l'esprit humain. Dieu , sans doute , donne des inspirations particulieres quand il lui plaît. Les Anges , & même les Demons , peuvent aussi quelquefois remuer nôtre imagination , & nous représenter par là quelques objets. Mais l'Astrologie judiciaire est une science absolument vaine ; & les songes & les visions

ne sont ordinairement que les effets naturels d'un sang trop agité.

PHILEMON. En voila trop pour les Astrologues & les inspirez. Quelle fut la fin de Loüis Onzième ?

ARISTE'E. Son pere , Charles VII. alarmé par un songe , ou sur un faux avis , croïoit toujourns voir des poignards ; & s'imaginant que tout ce qu'on lui donnoit à manger étoit empoisonné , voulut éviter la mort en se laissant mourir de faim. Louis XI aimoit tant la vie , qu'il devint esclave , pour ainsi dire , de son Medecin ; & qu'il prioit sans cesse un bon Hermite de lui obtenir du Ciel une vie longue , & un long regne.

PHILEMON. Cette disposition marque assez qu'il ne s'étoit pas trop assuré de ce qui étoit la bonne ou la mauvaise science ; & que a Politique le trahissoit. Il me

semble que le regne de Charles VIII. son fils fut plus glorieux.

*Quatrième
me siècle*

ARISTE'E. Il se rendit célèbre par la conquête du Roïaume de Naples , qu'il pretendoit lui appartenir , à cause des Comtes d'Anjou qui avoient succédé à René Roi de Sicile ; & par la bataille de Fournouë qu'il gagna sur les Mantuans. Mais il ne fut pas long tems en possession de ce nouveau Roïaume. Il mourut sans enfans , & la Couronne passa dans la seconde branche des Valois , c'est à dire à Loüis XII. Duc d'Orleans.

PHILEMON. Ce Prince avoit de grandes qualitez. Le titre qu'on lui donna de Pere du peuple le fait assez connoître.

ARISTE'E. Il meritoit de regner. Cependant il eut bien des affaires. Il fit declarer dans un Concile le Pape Jules II. indigne du souverain Pontificat. Le Pape

tout indigne qu'il étoit scût s'en vanger. Ses foudres firent perdre au Roi le Milanez , & s'étant étendus sur la Navarre en haine de la France , donnerent un pretexte à l'Espagnol d'usurper ce Roïaume sur Jean d'Albret.

PHILEMON. Durant ce tems comment vivoient les Espagnols avec les Maures ?

ARISTE'E. Ferdinand VI. Roi de Castille , qui par son mariage avec Isabelle Reine d'Arragon , avoit uni les deux Roïaumes , donna le dernier coup à leur domination. Le Roïaume de Grenade où les Infideles étoient établis depuis plus de sept cens ans tomba ; & leur Roi Boabdiles , vint se rendre au Vainqueur.

PHILEMON. Cette conquête fut bien glorieuse pour Ferdinand.

ARISTE'E. On vit alors ce qu'on n'avoit jamais vû. Un Roi barbare

132 *Entretiens sur l'Histoire*
& infidèle se présenter la veüe
baissée devant un Roi Chrétien,
& lui dire : *Nous sommes vaincus ,*
ô Roi invincible. Nous nous soumet-
tons à vos loix. Faites de nous tout
ce qu'il vous plaira ; & vous sou-
venez de vôtre clemence.

PHILEMON. Il ne suffisoit
pas que les Maures fussent battus
& chassés. Il falloit pour l'hon-
neur de la Religion qu'ils fissent
amende honorable aux Chrétiens,
& rendissent par leurs soumissions
ce témoignage : Que si Dieu se
sert des Barbares pour punir les
iniquitez de son Peuple, il vient
un jour que les Barbares sont hu-
miliez. Ferdinand après cette
grande victoire ne voulut-il point
encore se signaler par des actes
de Religion ?

ARISTE Il fit un Edit, par
lequel il obligea les Juifs qui
s'étoient rétablis en Espagne d'en
sortir en trente jours. Son zèle

même le poussa jusqu'à forcer plusieurs d'entr'eux à recevoir le Bapême.

PHILEMON. Cette espece de zele ne fait tout au plus que de mauvais Chrétiens & de mauvais Sujets.

ARISTE'E. Il auroit mieux valu qu'au lieu de huit cens mille familles Juifves qui sortirent de l'Espagne , il en fût sorti un million. Le Roi de Portugal eut d'autres veuës. Il fut bien aise de recevoir un nombre de ces familles dans ses Etats , à huit écus d'or par tête.

PHILEMON. Tout ce que faisoit Ferdinand le mit sans doute de bonne intelligence avec le Pape.

ARISTE'E. Alexandre Sixième lui renouvela le nom de Catholique.

PHILEMON. Il me semble que ce Pape ne passe pas pour l'avoir

134 *Entretiens sur l'Histoire*
été lui-même.

*Quin-
me siècle.*

ARISTE'E. On ne l'accuse pas d'herésie ; mais il avoit l'ame bien vaine , & le cœur bien corrompu. On ne vit jamais d'homme plus liberal du bien d'autrui. C'est lui qui donna l'Amerique ou le nouveau Monde aux Espagnols , s'ils pouvoient en faire la conquête.

PHILEMON. Encore si les Espagnols l'avoient faite sans répandre autant de sang qu'ils en répandirent. Mais on ne peut guere accorder les carnages qu'ils y ont faits avec la Religion.

ARISTE'E. Pourquoi Motezuma le Roi des Mexicains , & les Ingas ou les Rois du Perou Guachar & Atabalipa furent-ils assez sots pour laisser entrer tant d'Etrangers dans leur Pais ?

PHILEMON. La Politique leur manqua. Mais pour avoir été trompez par quelques imaginations, ils ne meritoient pas la mort.

ARISTE'E. J'en conviens. Mais après tout il falloit que ce grand Pais tombât sous la domination des Princes Chrétiens. Avant Christophe Colomb on ne devinoit pas qu'il y eût un second Monde plus grand que celui que nous habitons ; & que des hommes échapez du nôtre sur des vaisseaux , s'y étoient extrêmement multipliez , & y avoient fait des peuples fort puissans. L'on a découvert cela de nos jours ; & l'on a appris que Dieu se reserve dans les lieux auxquels nous pensons le moins , des matériaux pour l'édifice de son Eglise.

PHILEMON. Nos Peres adoroient des Idoles ; & nous sommes regenez en JESUS-CHRIST. Pourquoi des Americains les plus barbares , ne pourroit - ils pas sortir des Prédestinez ? Ce qui est à craindre c'est que nos infidelitez à la Grace ne nous rejet-

136 *Entretiens sur l'Histoire*
tent en arriere ; & que des hom-
mes inconnus n'enlevent nôtre
couronne.

A R I S T É E. Nous sommes des
insensez si nous souffrons qu'elle
nous échape. Je ne puis pas m'en-
tretenir avec vous plus long-tems.
Nous verrons demain l'état du
seizième siecle.

P H I L E M O N. Je suis tout à vous,
Aristée.



V. ENTRETEN.

Sur ce qui s'est passé depuis la conquête
du nouveau Monde , jusqu'au regne
de Louïs le Grand.

*Le dix-huitième Concile general. Luther en ar-
rête les projets. Charles-Quint. François Pre-
mier. Henry Huitième. Luther ennemi de
Calvin. Le Concile de Trente. La revolte des
Pais-bas. La gloire de Jean d'Autriche. Le
Siege d'Anvers par Alexandre Farnese. Les
troubles de la France. L'orgueil de la Reine
Elisabeth. Le carnage de la saint Barthelemy.
Le regne de Henry Troisième. Henry IV.
obtient la Couronne. Le regne de Louis le
Juste, &c.*

ARISTE'E. **N**ous ne pouvons ^{Seizième}
mieux commen- ^{siècle.}
cer ce seizième siècle que par un
Concile qui fut le dix-huitième
general. C'est le cinquième tenu
à S. Jean de Latran.

PHILEMON. Pour quelle raison
ce Concile fut-il assemblé ?

ARISTE'E. Pour delibérer des

moïens de marcher contre les Infideles. Après qu'on y eut établi plusieurs choses qui regardoient la Discipline Ecclesiastique; qu'on y eut prescrit des bornes aux dépenses que les Papes peuvent faire en meubles & en équipages; & qu'on y eut approuvé le Concordat fait entre François Premier & le Pape, par lequel le Roi peut nommer à tous les Benefices Consistoriaux de son Roïaume: On fit un Reglement par lequel tous les Ecclesiastiques tant Reguliers que Seculiers devoient apporter durant trois ans la dixième partie du revenu de leurs Benefices pour entretenir la Guerre contre les Turcs.

PHILEMON. Ce Concile ne craignoit pas de donner la Loi au Pape. Mais je croi que son decret pour la guerre sainte fut sans effet.

ARISTE'E Luther suscita trop

de nouveaux ennemis à l'Eglise pour qu'on executât le dessein formé d'aller combattre ceux qu'elle avoit en Orient.

PHILEMON. Il est certain que Luther étoit le plus violent & le plus orgueilleux Moine qui fut jamais. Mais n'avoit-il pas raison de se declarer contre un certain trafic honteux qu'on faisoit des Indulgences , à l'occasion de la guerre qu'on avoit resoluë ?

ARISTÉE. Qu'il s'opposât à ces indignes dispensateurs d'Indulgences , qui promettoient le Ciel pour de l'argent : A la bonne heure. Mais ce n'étoit pas à lui à decider de la nature & de la valeur des Indulgences. Tout le monde peut parler contre des abus manifestes. Mais c'est la dernière temerité que d'entreprendre, comme fit Luther , d'établir une nouvelle Doctrine , opposée à celle de toute l'Eglise.

PHILEMON. Le Duc de Saxe fit un grand mal, en protegeant cet Heresiarque contre l'autorité legitime.

*Seizieme
siecle.*

ARISTE'E. Le Cardinal Caietan n'en fit peut-être guere moins, en disputant aussi foiblement qu'il fit contre lui. Il y eut des Docteurs Catholiques qui firent un peu mieux; mais Luther parmi tous ses emportemens avoit une éloquence, & une érudition qui causoient de grands desordres.

PHILEMON. N'avoit-il pas aussi de sçavans hommes dans son parti. Carlostad, Melancton, Oecolampade sont, ce me semble, de grands noms.

ARISTE'E. On ne sçait par quel fatal engagement ces miserables y étoient attachez; il ne paroît pas qu'ils fussent contens d'eux-mêmes. Combien de remords avoit Melancton? De combien d'alarmes & de terreurs son cœur

étoit-il saisi, lorsqu'il pensoit qu'il étoit séparé du centre de la Communion, & qu'il avoit rompu l'unité de la Foi. Il faut lire le Livre des Variations pour voir non seulement l'herésie dans son état naturel : mais encore l'état d'une ame qui sent sa desertion, & l'injustice des démarches qu'elle a faites contre la mere commune.

PHILEMON. Après tout je m'étonne que toute l'Eglise ne pût pas venir à bout d'un simple Moine.

ARISTÉE. Ses protecteurs étoient prêts à l'abandonner, lorsque la Cour de Rome se trouva toute occupée de l'élection qui se devoit faire d'un Empereur après la mort de Maximilien. Vous sçavez que François Premier & Charles-Quint étoient en concurrence pour l'Empire. Cette affaire fit oublier Luther pour quelque tems.

*Seizième
siècle.*

PHILEMON. D'où vient que Charles-Quint l'emporta sur le successeur de Charlemagne ?

ARISTÉE. C'est que Charles-Quint étant petit fils de Maximilien par Philippe d'Autriche son pere, qui avoit épousé Jeanne fille de Ferdinand & d'Isabelle, sa brigade fut la plus forte.

PHILEMON. Ainsi Charles-Quint par son pere devint Empereur, & par sa mere fut Roi d'Espagne. C'est ce que je n'avois pas encore bien développé. Ce Prince fut élevé à une grande puissance.

ARISTÉE. Elle n'étonna pas néanmoins François Premier.

PHILEMON. Je le sçai bien. Mais le Roi ne fut pas heureux. La perte de la bataille de Pavie fut un grand malheur pour la France.

ARISTÉE. Il est vrai qu'alors le Roi perdit toutes les esperances qu'il avoit sur le Milanez ; qu'il

fut fait prisonnier & conduit à Madrid, d'où il ne se tira qu'en payant une rançon excessive, & à des conditions injustes. Mais ne contez-vous pour rien Calais qu'il reprit sur l'Anglois. Le Marquisat de Saluces qu'il acquit par la guerre qu'il fit en Piedmont. La bataille de Marignan qu'il gagna sur les Suisses, où le desir de vaincre lui fit passer la nuit sur l'affust d'un canon : & celle de Cerisoles qui donna la paix à la France non seulement de la part de Charles-Quint ; mais encore de la part de Henry VIII. Roi d'Angleterre.

*Seizième
siècle.*

PHILEMON. Ces trois Princes, François, Charles & Henry ont fourni à nos Historiens modernes de quoi faire bien des Livres.

ARISTE'E. Aussi trouve-t-on une grande variété en la vie de tous les trois. Celle de François Pre-

144 *Entretiens sur l'Histoire*
mier toute traversée qu'elle ait
été, fut encore la plus unie. Char-
les-Quint après avoir fait la guer-
re pendant près de quarante ans,
après avoir obligé Soliman à lever
le siege de Vienne, & rétabli le
Roi de Thunis, dont le Pirate
Barberouffe avoit envahi le Roïau-
me; après avoir visité peu sûre-
ment la France & l'Angleterre,
se dépouïlla de tous ses Etats,
donna son Roïaume à son fils
Philippe II. & son Empire à Fer-
dinand, se repentit, dit-on, d'avoir
été si liberal, s'en alla mourir dans
une Abbaïe entre l'Arragon & la
Castille; & voulut même avant sa
mort demeurer sous le drap mor-
tuaire pendant une Messe de Re-
quiem. Henry VIII. après avoir
merité par ses écrits contre Lu-
ther le titre de Défenseur de l'E-
glise, après beaucoup de grandes
actions & de succès, devint l'escla-
ve de la beauté d'Anne de Boulen;
&

*Seizième
siècle.*

& par la violence de son amour se souleva contre l'Eglise Romaine, qui ne pouvoit souffrir que Catherine d'Arragon fût repudiée pour une concubine.

PHILEMON Ces Histoires meritent bien qu'on en fasse une étude particuliere. François Premier ne fut il pas autant amateur des sciences que des armes ?

ARISTÉE. Il suffisoit d'être sçavant pour être de sa faveur. Mais les Doctes qu'il avoit fait venir de toutes parts pour rétablir les sciences, ébloüis de la nouvelle doctrine, ne servirent qu'à gâter le Royaume ; & il s'y éleva un nouveau Dogmatiste plus dangereux que Luther. C'étoit Jean Calvin Chanoine de Noyon. Seizième siècle.

PHILEMON. Luther fut bien choqué, de ce que ce Dogmatiste François n'enseignoit pas comme lui que le Corps de JESUS-CHRIST est réellement dans

146 *Entretiens sur l'Histoire*
le pain consacré.

A R I S T E' E. Cela lui attira des injures atroces. Calvin néanmoins naturellement flegmatique , fit bien son possible pour adoucir le mécontent , naturellement impetueux. Mais Luther voulut mourir , en maudissant les Sacramentaires. C'est ainsi qu'il appelloit Calvin & ses Disciples.

P H I L E M O N. Dans les malheurs de l'herésie , c'est un plaisant spectacle de voir un Heresiarque déchaîné contre un autre , qui de son côté prétend unir deux doctrines essentiellement opposées. Mais quand la grande affaire de l'Empire fut terminée , ne pouvoit-on pas arrêter ces deux misérables ?

A R I S T E' E. Charles-Quint à l'élection duquel le Duc de Saxe n'avoit pas peu contribué , ne voulut pas abandonner Luther à la Cour de Rome ; & le Duc de

Saxe le retint , sous pretexte qu'il ne falloit pas ôter toute sorte de refuge à un malheureux. Calvin se cantonna dans Geneve, d'où il répandit , comme de la tête dans les membres , le poison de sa nouvelle doctrine par des livres , par des lettres , par des conferences pleines d'artifices & d'hypocrisie.

PHILEMON. C'est une chose étrange qu'un Concile aussi celebre que celui de Trente, * ait si peu arrêté le progrès de ces heresies.

* Il coma
messia
l'an 1545

ARISTE'E. Pensez - vous que la difficulté d'assembler les Evêques , & de trouver un lieu propre pour l'assemblée , ne donnât pas le tems aux heretiques de ravager l'Eglise ? Mais les divisions que les divers interêts des Princes & des Prelats mirent dans le Concile pendant près de dix-huit années sous trois Papes Jules III. Paul III & Pie IV. pouvoient-elles servir à l'établissement de la Foi Catholique ?

PHILEMON. C'est à dire , que pendant qu'il se formoit des brigues dans le Concile , les Huguenots se multiplioient en France. Qui étoient ceux qu'on appelloient les Gueux?

ARISTÉE. C'étoit des gens Seizième
siècle. qui par l'horreur qu'ils avoient de l'Inquisition instituée par Ferdinand & Isabelle , & que Philippe II. vouloit établir en Flandre , se firent freres des Huguenots.

PHILEMON Ce tribunal de l'Inquisition est si mal édifiant & si tyrannique , que je ne m'étonne pas qu'il revolte les esprits. Mais pourquoi appelle-t-on gueux les Huguenots de Flandre ?

ARISTÉE. C'est que la Gouvernante qui étoit Marguerite d'Autriche , fille naturelle de Charles-Quint , témoignant un jour de l'inquietude à cause du soulèvement qui commençoit , le Comte de Barlemont lui dit :

Quoi, Madame, le mouvement de cinq ou six gueux est capable de troubler vôtre repos ?

PHILEMON. Apparemment cette parole de mépris irrita les rebelles.

ARISTÉE. Elle fut cause qu'ils ne differerent pas davantage l'exécution de leur dessein. Les factieux s'assemblerent ; & parmi le vin & la bonne chere, ils donnerent le signal de la guerre pour l'établissement de la nouvelle Religion.

PHILEMON. La circonstance étoit digne de protecteurs d'un Evangile nouveau.

ARISTÉE. Il falloit les voir des écuelles de bois à la main, & se donner pour devise jusques à la besace.

PHILEMON. Le vin leur donnoit de la gaieté ; & ces legeretez leur convenoient. Parmi ces factieux, se trouva-t-il quelques Sei-

150 *Entretiens sur l'Histoire*
gneurs de consideration ?

*Seizieme
siecle.*

ARISTE'E. Il y en eut assez pour faire un parti terrible. Guillaume de Nassau en fut le Chef; & dès ce tems il ouvrit un chemin aux desseins funestes de l'Usurpateur de la Couronne d'Angleterre.

PHILEMON Il falloit que la Gouvernante des Pais-Bas eût bien de la tête pour gouverner durant ces troubles.

ARISTE'E. Elle avoit un courage & une prudence au dessus de son sexe. Et le Cardinal de Granvelle son Ministre, étoit un des plus grands politiques de son tems. Assurément on ne peut être mieux servi que Philippe II. le fut dans les Pais-Bas.

PHILEMON. Et Philippe II. étoit-il un grand Prince ?

ARISTE'E. Il avoit comme bien d'autres de bonnes & de mauvaises qualitez. Il aimoit la Religion. Mais il aimoit trop la

gloire. On l'offensoit lorsqu'on parloit des grandes actions de Charles - Quint son pere. Et il étoit si soupçonneux que voiant son fils Dom Carlos d'un esprit vif & entreprenant , il le fit arrêter & mourir de chagrin ou peut être de poison.

PHILEMON. Ne soupçonna-t-il point aussi la Gouvernante des Pais-Bas ?

ARISTE'E. Elle quitta le Gouvernement Mais on n'en dit pas les raisons. Après elle le Duc d'Albe , & un autre ensuite furent faits Gouverneurs. Mais Jean d'Autriche qui vint après , fut plus capable que tous les deux de remplir cette place.

PHILEMON. Est-ce celui qui gagna la fameuse bataille de Lepante ? *Seizième
siècle*

ARISTE'E. C'est lui-même. Il avoit taillé en pieces les Mahometans ; & sans la jalousie des

Princes Chrétiens toujours fatale à la Religion, cette Victoire auroit été suivie du renversement de l'Empire Ottoman. Il se signala encore contre les Gueux. Mais il mourut au milieu des esperances qu'on avoit conquës de sa valeur. Son corps revêtu de ses habits de guerre pour être reporté en Espagne, fut un triste spectacle pour les Catholiques, & un lugubre monument de la fragilité de tout ce qui paroît grand à nos yeux.

PHILEMON. Cette mort apparemment releva le courage des Gueux.

ARISTÉE. L'arrivée d'Alexandre Farnese releva bien aussi celui des Catholiques. Il étoit fils du Duc de Parme, & de la Gouvernante Marguerite.

PHILEMON. J'en ay toujours oui parler comme d'un des plus grands Capitaines de son siecle.

ARISTÉE. Un Francoimtois

le délivra de Guillaume de Nassau. Ainsi ce fut principalement en reprenant les Villes que tenoient les rebelles qu'il fit voir ce qu'il étoit.

PHILEMON. On dit que le siege d'Anvers ne fut pas celui qui lui couta le moins.

ARISTÉE. L'Ingenieur Jembelli y pensa faire perir l'Armée des Catholiques. Il scût si bien mesurer le tems & la méche, que par le moien d'une espee de bateau rempli de poudre extrêmement battuë il fit sauter un pont que les Espagnols avoient fait sur l'Escaut pour approcher de la Ville.

*Seizième
siècle.*

PHILEMON. Il ne faisoit pas bon sur ce pont là.

ARISTÉE. Tous les soldats qui s'y trouverent furent enlevez en l'air comme des oiseaux; & Farneze lui-même fut trouvé parmi les morts sous un monceau de pierres.

Mais il n'en mourut pas.

PHILEMON. Il y alloit de son honneur de ne pas lever le siege, & de refaire un pont.

ARISTE'É. Il n'étoit pas homme à se rebuter ; & il serra la Ville de si près qu'il en devint le maître. Ce fut alors qu'il voulut faire une fête splendide. Il régala ses soldats, & ils furent servis à table par les Officiers de l'Armée.

PHILEMON. C'étoit renouveler les Saturnales. Une fête de cette nature est capable de faire oublier à des soldats pendant une campagne la dureté de leur condition ; Mais voions un peu l'état de la France.

ARISTE'É. Considerons auparavant la maniere dont Dieu châtie son peuple dans ce tems d'heresies. La Religion étoit prophanée par toutes sortes de simonies. Les Ecclesiastiques étoient également déreglez & ignorans. Les Peuples

entraînez par tant de mauvais exemples ne connoissoient plus quel Dieu ils adoroient : & tout à coup on voit paroître un hypocrite, & puis un autre qui sous les apparences de reformateurs, & en effet ne songeant qu'à contenter leurs passions, annoncent une doctrine qui met la desolation par tout.

PHILEMON. Ce qui me surprend, c'est que Dieu qui jusqu'alors n'avoit employé que des Guerriers pour executer ses jugemens, se soit servi dans ce siècle du ministère d'un Moine & d'un Chanoine revoltez.

ARISTE'E. Mais que deux hom-^{Seizième}mes d'un temperamment si ^{siecle,}opposé produisent dans toute l'Europe les mêmes mouvemens ; & qu'en convainquant le Clergé de son ignorance, ils mettent les armes à la main de tant de Princes pour le punir, c'est le plus

156 *Entretiens sur l'Histoire*
grand de tous les prodiges.

PHILEMON. Je trouve que ç'en est un plus grand de voir parmi tant de maux causez par l'heresie, & dans une ignorance si generale, l'Eglise reparoitre toujours avec sa puissance ordinaire.

ARISTÉE. Je vous l'accorde, Philemon. Comme les Heresies ne la sçauroient abattre, ce n'est point aussi la science des hommes qui la soutient. Elle subsistera toujours independamment de tout ce qui n'est qu'humain. Ainsi quoique tout ne se passe pas d'une maniere edificante dans le Concile general. Quoique les Pais-Bas se divisent; & que toute l'adresse & le courage des Gouverneurs ne puisse reprimer les rebelles: quoique tout le Nort soit infecté, & que la France soit déchirée par des factions contraires; la barque de saint Pierre demeure toujours dans son entier.

PHILEMON. C'est que Dieu ne permet pas que tant de tempestes s'élevent pour la submerger ; mais au contraire pour la purifier , pour l'affermir , pour réveiller ses Ministres de leur assoupissement , & pour augmenter le mérite des Fideles. Tout cela en consequence de ses decrets éternels , & de sa prescience infinie.

ARISTÉE. La principale cause des troubles de la France , ce fut l'action de Jules II. qui fit envahir la Navarre par le Roi d'Espagne. Jeanne d'Albret qui ne pouvoit souffrir la perte du Roïaume de ses Ancêtres , embrassa l'heresie comme un moien assuré de se vanger des Papes & des Espagnols.

PHILEMON. Heureusement son mari Antoine de Bourbon fut plus traitable qu'elle. J'ai lû , ou l'on m'a dit , que l'esperance qu'on lui donna du Roïaume de Sardai-

gne, & d'une pension digne d'un Roi firent plus d'impression sur son esprit, que les instances de sa femme.

ARISTÉE. Il est vrai que ce Prince couroit à ce qui lui paroïsoit le plus certain, & qu'à force de promesses on le gagna. Il s'unit avec le Duc de Guise & le Connétable de Montmorency. Il prit même la ville de Rouën sur les Huguenots, & y entra en triomphe. Mais la foiblesse & la minorité des enfans de Henry II. fils de François premier, avoit laissé prendre de grands avantages à Jeanne d'Albret; & le Prince de Condé fit contre les Catholiques tout ce que cette Princesse pouvoit attendre de son mari.

PHILEMON. La Reine d'Ecosse Marie Stuard n'avoit-elle pas épousé François II. l'aîné des enfans de Henry II.

ARISTÉE. On ne peut sans

douleur rappeler la memoire de cette Princesse. Après la mort de son mari elle quitta le Roïaume & s'en retourna en Ecoſſe. Vous ſçavez comment la Reine Elifabeth fille de Henry VIII. & d'Anne de Boulen la traita pour la Religion. C'est le ſeul exemple qu'on ait d'une Reine qui ait fait trencher la tête à une autre.

PHILEMON. Elifabeth étoit ^{Seizième} ^{ſiècle.} extraordinaire en toutes choſes. On eût dit qu'elle étoit née pour achever la honte des Catholiques. Une femme à la tête des Heretiques exerce une domination abſoluë en trois Roïaumes, fait perir une Reine innocente à la veüë de tous les Princes de l'Europe ; ſe mocque de ceux qui veulent punir cet attentat, & diſſipe tous leurs deſſeins. On ſçait ce que devint la grande Flotte du Roi d'Eſpagne , qui pretendoit vanger la mort de Marie. Affuré-

ment tout cela ne put arriver que par un terrible jugement de Dieu sur son peuple.

ARISTÉE. Et de Catherine de Medicis veuve de Henry II. laquelle gouvernoit le Roïaume avec son second fils Charles IX. qu'en pensez-vous ?

PHILEMON. L'on est encore surpris de voir trois femmes, Catherine, Jeanne, & Elisabeth donner le mouvement à toutes les affaires d'Etat & de Religion. Catherine de Medicis secondée du Duc de Guise dissipa la conjuration d'Amboise, & les mauvais desseins du Prince de Condé. Mais le parti de Jeanne d'Albret étoit encore le plus puissant.

ARISTÉE. Cependant à la bataille de Dreux la partie fut bien égale ; & vous sçavez que les Catholiques en gagnèrent trois la même année.

PHILEMON. C'est, si je ne me

trompe , que l'Armée de Charles IX. fut renforcée d'un secours que lui envoya le Gouverneur des Pais Bas par l'ordre du Roi d'Espagne. Comme le Roi de France avoit déclaré ennemi de son Roiaume le Prince d'Orange: Dès ce moment les interêts de la France & de l'Espagne ne furent plus separez. Mais il fallut après tout que Catherine desespérât d'abattre par la force le parti protestant , lorsqu'elle s'avisa du stratagème de la saint Barthelemy.

ARISTÉE. Que de sang répandu , Philemon , pour une Religion qui en a tant d'horreur. Quand les hommes s'égorgent ainsi les uns les autres , est-ce pour plaire à Dieu , ou pour contenter leurs passions ?

PHILEMON. Ce sont des passions qui renversent les Empires & les Puissances de la Terre , qui souvent établissent Babylone dans

l'Eglise , qui rendent la plûpart des hommes semblables aux demons. Et ce sont elles-mêmes qui servent à embellir la Cité sainte , & qui achevent la couronne des Predestinez , selon l'ordre éternel de la Providence. Détournés toujours nos yeux , Aristée , des herefies , des impietez , des carnages , de tout ce qui n'est que le fruit de l'aveuglement & de l'erreur des hommes , pour considerer la main qui separe sans cesse ses Elûs ; cette main , dont l'action dans tous les changemens qu'elle produit , ne dément jamais les veüs éternelles qui la dirigent ; & qui acheve d'autant plus divinement son ouvrage , qu'il y a plus de monstres & de desordres qui le défigurent.

ARISTÉE. Je voi , Philemon , que vous voudriez toujours demeurer au point de veüe de la Providence. Mais il ne se peut que

l'esprit n'en soit souvent détourné. Ces monstres & ces desordres le rabaisent ; & c'est beaucoup faire que de se relever de tems en tems. Après les troubles du regne de Charles IX. on entre dans ceux du regne de Henry III son frere. Vous sçavez qu'il étoit Roi de Pologne , lorsqu'il fut reconnu pour Roi de France.

PHILEMON. Ce Prince étoit d'un caractère à s'attirer bien des affaires fâcheuses. Les soupçons dont son esprit étoit toujours rempli, le faisoient souvent passer d'une extrémité à une autre. Après toutes les broüilleries qu'il eut avec le Duc de Guise, combien lui donna-t-il de marques de confiance ? Et de cette amitié à quels excés passa-t-il contre ce Duc ?

ARISTÉE. Rien ne pouvoit être plus funeste à Henry III. que le meurtre qu'il fit faire des deux freres : je veux dire du Duc de

Guise & du Cardinal de Lorraine. Ces deux Princes passioient pour les protecteurs de la Religion Catholique , jugez si leur mort ne devoit pas soulever le peuple.

PHILEMON. Les Huguenots s'en réjoüissoient , & disoient qu'elle étoit semblable à celle qu'ils avoient causée à l'Amiral de Coligny la nuit funeste de la Saint Barthelemy ; mais les excommunications que les Catholiques se donnoient la liberté de fulminer contre leur Roi marquoient assez combien son procedé les avoit irrités. Dans un soulèvement si general , le plus grand bien qu'il pouvoit desirer, c'étoit de ne pas mourir d'une maniere aussi tragique qu'il mourut.

ARISTÉE. Qui croiroit que les malheurs de ce Prince auroient été la cause de la ruine du parti Protestant ? Voiez un merveilleux ressort de la Providence. Henry

filz d'Antoine de Bourbon, & de Jeanne d'Albret, étoit héritier du zele de sa mere pour la Religion Protestante. Henry III. maltraité de son peuple l'appelle à son secours. Henry de Bourbon montre plus de grandeur de courage qu'on n'en avoit vû depuis Charlemagne; & fait juger de lui qu'il ne lui manquoit rien que d'être Catholique. Le Roi est assassiné. On souhaita un quatrième Henry: mais on voudroit qu'il abandonnât l'heresie. Henry demande la Couronne sans préjudice de sa Religion. On lui répond que la Couronne & la Religion Catholique sont également l'heritage de ses Ancêtres, que l'une est inséparable de l'autre: & la resistance des François lui faisant ouvrir les yeux, il reconnoît ses erreurs, il rentre dans l'unité de la Foy; & en qualité de descendant en droite ligne de Robert Comte de

Clermont dernier Fils de S. Louïs, il dissipe toutes les pretentions qu'avoit la maison de Guise & celle d'Autriche sur un Roïaume , qui n'appartient qu'à lui seul.

PHILEMON. La fin de ce siecle fut bien malheureuse d'être ensanglantée par la mort d'un si bon & si genereux Prince.

ARISTE'E. Détournons nôtre vûë, Philemon, de ce triste objet, pour considerer le regne de Louis le Juste.

*Dix-
septième
siecle.*

PHILEMON. C'est de ce Prince qu'on peut dire qu'il enchaina l'heresie , lorsque pour vanger le Clergé toujourns exposé à ses insultes , il enleva aux Heretiques les places de seureté qui leur restoient , & les renferma dans les bornes de l'Edit de Nantes donné par Henry le Grand.

ARISTE'E. Si Louis le Juste étoit le fleau de l'Heresie , il n'é.

roit pas moins le protecteur de ses Alliez. Que ne fit-il pas dans l'Italie en faveur du Duc de Nevers, à qui le Duc de Savoye vouloit enlever le Duché de Mantouë ? Et comment soutint-il l'Electeur de Trèves contre la Maison d'Autriche, qui lui avoit enlevé Philisbourg ?

PHILEMON. Un grand Roi & un grand Ministre ne peuvent faire que de grandes choses. Si les desseins du Cardinal de Richelieu n'eussent point été traversez par la jalousie des Princes, Louis le Juste auroit porté sa gloire encore plus loin qu'il ne fit.

ARISTE'E. Passons en Angleterre, Philemon.

PHILEMON. C'est donc pour y voir un Roi sur l'échaffaut. Laissons-là, je vous prie, ce peuple trop hardi, qui ose tremper ses mains dans le sang des têtes couronnées.

ARISTÉE. Vous voulez apparemment réserver ce que vous en pensez pour quelqu'un des Entretiens que nous aurons sur l'état de ce siècle , & sur les merveilles du regne de Louis le Grand.

PHILEMON. Nous n'irons donc pas plus loin aujourd'hui. Adieu Aristée.



VI. ENTRETIEN.

Les Huguenots convaincus d'opiniâtreté , & de rebellion. Le caractère de furieux. Les Allemans. Innocent Onzième. Le Prince d'Orange.

PHILEMON. **I**L me semble , Aristée , que je suis tout autre que je n'étois il y a deux mois. Mon esprit parcourt librement tous les siècles , il en considère l'état ; & apperçoit sans faire aucun effort , la cause de tous les changemens qui arrivent dans le monde. Vous m'aviez bien promis que nos Entretiens produiroient cet effet.

ARISTÉE. Je vous trouve dans la disposition où je me trouvais moi-même , lorsque par beaucoup de travail j'eû appris l'ordre des tems & des faits , & que j'eû reconnu l'endroit d'où il faut considérer la Providence. Vous voyez

que quand on est venu là, on n'y trouve pas tant de mystere qu'on se l'étoit imaginé.

PHILEMON. Rien n'est si grand & si simple en même tems. Ne m'aviez-vous pas encore fait esperer quelque chose sur le siecle où nous vivons ?

ARISTE'E. Je croi qu'il s'y est passé peu de chose, que vous ne scachiez aussi-bien que moi. Vous scavez l'Histoire de Gustave Roi de Suede. Vous scavez les guerres que les Chrétiens ont euës avec les Turcs.

PHILEMON. Je sc'ai que Gustave accoûtumé à vaincre, avoit bien envie d'abattre l'orgueil des Musaphas, & Amurats. Mais il lui manquoit deux choses, la Foi Catholique, & l'appui des autres Princes.

ARISTE'E. C'étoit assez pour ne rien faire de tout ce qu'il desiroit.

PHILEMON. Le grand Ma-

réchal de Pologne Sobieski a été plus heureux. Il eut du moins la satisfaction à Caminiets de domter le Vizir Coprohli.

ARISTÉE Ne sçavez-vous pas aussi la vie des Papes de ce siecle.

PHILEMON. J'en ay lû quelque chose ; & j'ay trouvé que Paul Cinquième, Gregoire Quinzième, Urbain Huitième, &c. ont rempli dignement leur charge.

ARISTÉE. Je ne vous demande pas si vous sçavez comment la gloire de Louis le Grand est venue au point où nous la voïons aujourd'hui.

PHILEMON. J'en sçai le commencement & le progrès. Mais parlons un peu de l'heresie, dont ce religieux Monarque a coupé la racine dans son Roïaume.

ARISTÉE Hé bien, pensez-vous qu'il ait fait en cela un aussi grand bien pour l'Etat que pour la Religion ?

PHILEMON. Un Roi Chrétien considère d'abord les intérêts de la Religion. Mais que peut-il y avoir de plus avantageux pour l'Etat que d'être purgé d'une troupe d'esprits inquiets & mal disposez ? Car c'est le propre de l'Herésie d'agiter l'esprit , & d'inspirer des desseins violens contre ceux qui maintiennent la vraie Foi.

ARISTÉE. Mais les Herétiques se plaignent de ce qu'au lieu d'avoir employé les raisons pour les convaincre d'erreur , on a voulu les forcer à se faire Catholiques.

PHILEMON. Ils se trompent. On sçait bien que la Religion se persuade , & qu'il n'y a que Dieu qui ait droit sur les consciences. Il n'est pas nécessaire d'être grand Philosophe pour sçavoir bien cela. Mais combien de tems y a-t-il qu'ils résistent à toutes sortes de raisons , & qu'ils montrent une

opiniâtreté invincible ?

ARISTE'E. Ils vous répondent qu'à vos raisons ils en opposent d'autres que vous ne voulez pas entendre.

PHILEMON. Quand ont-ils répondu à celle-ci ; qu'une Religion où l'on ne voit point de succession qui remonte jusqu'aux Apôtres , n'a point le caractère de la vérité. Ils se prennent par tout où ils peuvent pour remonter jusqu'aux Vaudois. Mais quelle Eglise trouvent-ils après cela qui soit semblable à la leur , & où en trouvent-ils qui ne soit pas semblable à la nôtre ?

ARISTE'E. En effet on voit d'abord qu'ils ne sçauoient trouver l'origine de nos Dogmes que dans les Apôtres. Claude fait pitié , lorsqu'il se tourmente à montrer qu'une , croïance aussi généralement opposée à toutes les dispositions de l'esprit humain, qu'est

celle de la presence réelle du Corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; a pû s'introduire dans l'Eglise malgré la vigilance de JESUS-CHRIST..

PHILEMON. Il faut bien que ces aveugles , ne pouvant marquer le commencement de nôtre Foi , quoiqu'on leur nomme tous les Auteurs de leur doctrine , se jettent dans des raisonnemens qui degenerent bien-tôt en extravagances.

* Dans sa réponse à l'offereau, pour le Roi de la Grande Bretagne.

ARISTE'E. Du Moulin parlant * du Purgatoire , ne sçait pas mieux ce qu'il dit. Se trouvant obligé de reconnoître , que tous les Peres des premiers siecles ont crû qu'il y avoit un lieu où les ames après cette vie achevoient de se purifier : il échape , en disant que les Peres en ont parlé avec trop de diversité , pour en faire un article de Foi.

PHILEMON. Ce Ministre écha-

pe comme il peut. Il est clair que si tous les Peres ont crû qu'il y avoit un tel lieu, c'est qu'ils le tenoient par Tradition. On dispute sur la nature de ce lieu. Cela rend-il le fait douteux ? Et à la veüe d'une Tradition constante, l'autorité que Dieu a établie n'a-t-elle pas droit de decider ?

ARISTE'E. C'est cette autorité qu'ils attaquent principalement. Ils veulent qu'il n'y ait rien d'infaillible parmi les hommes ; & que quelque assemblée qu'ils fassent, ils soient sujets à l'erreur.

PHILEMON. D'où vient donc que chaque particulier d'entr'eux n'y est point sujet quand il explique l'Écriture ?

ARISTE'E. C'est qu'alors l'Esprit de Dieu l'inspire.

PHILEMON. Mais comment me prouveront-ils cela ? Je lis l'E-

criture de bonne foi , & je ne l'entens pas comme eux. Est-ce que Dieu m'aveugle pendant qu'il les éclaire ? Mais la lumière celle qui se répand si largement sur un particulier , s'éloignera-t-elle de tous les successeurs des Apôtres , assemblez pour examiner ce qui est ou ce qui n'a pas été dans tous les tems la Doctrine de l'Eglise ? C'est faire la conduite de Dieu bien bizarre. Je veux néanmoins que JESUS-CHRIST ne veille point sur son Eglise. Est-ce que cent , deux cens , trois cens Evêques ne sçavent pas mieux que Calvin ce qu'on y a toujours enseigné ?

ARISTE. Il arrive souvent , disent-ils , qu'un seul homme a plus de lumière & de connoissance que dix mille autres ensemble quelque caractère qu'ils aient.

PHILEMON. Oüi de connoissances speculatives , qui dépen-

dent des veuës & de la penetra-
tion de l'esprit. Mais ici ce sont des
faits qui nous reglent ; & cent
témoins qui attestent un fait,
doivent par tout pais l'emporter
sur le témoignage d'un seul. Qui
sçavoit mieux encore un coup , de
Calvin ou de tous les Evêques
de la Chrétienté , ce qu'on croïoit
actuellement dans chacune de
leurs Eglises , qui toutes ensem-
ble font l'Eglise universelle. Af-
surément il faut vouloir s'aveugler
soi-même pour balancer là-des-
sus.

ARISTE'E. Ils en reviendront
toujours à l'Ecriture , qu'il suffit
de bien lire pour y reconnoître
ce qu'on doit faire , & ce que
l'on doit croire.

PHILEMON. Je conviendrai
avec eux qu'il suffit de lire l'Ec-
riture , pour y reconnoître l'ordre
de nos devoirs. L'Esprit de Dieu
se communique pour cela à ceux

178 *Entretiens sur l'Histoire*

qui la lisent comme il faut. Mais je nie qu'il les empêche de tomber dans l'erreur, s'ils veulent par eux-mêmes s'assurer de la vérité des Dogmes de la Foi. L'Écriture les contient, je le veux. Mais c'est à celle qui est dépositaire de la Tradition, & à qui JESUS-CHRIST a promis son Esprit, à nous les développer. Sans cela il n'y a plus rien de certain, plus de sagesse dans la conduite de Dieu, plus de providence sur son Église.

ARISTE'E. Tout ce que vous dites-là ne souffre pas de réplique. Mais quand vous aurez rompu la chaîne de leurs raisonnemens, ils en viendront aux invectives. Ils se jetteront sur le dérèglement, sur l'intérêt, & sur le faste qui regne dans l'Église; sur le peu de conformité de notre contenance devant les Autels avec notre croïance; sur nos diverses

décorations , & sur les diverses pieces qu'on a ajoutées à la Messe & à l'Office divin.

PHILEMON. Foible retranchement, Aristée. Si ces gens-là étoient fort penitens , & fort détachez des biens de la terre , on pourroit les écouter. Mais on sçait que du côté de l'interêt & des plaisirs , ils sont faits comme les autres hommes. S'ils croïoient JESUS-CHRIST present , ils seroient , si l'on les en veut croire , comme des Anges en sa presence. Et je dis que leurs passions l'emporteroient souvent sur leur foi , comme il arrive au commun de nos Catholiques. D'ailleurs , qu'ils montrent qu'on ait ajouté ou retranché quelque chose d'essentiel à nos Mysteres. On a pû donner aux Cardinaux l'habit rouge dans un tems , & dans un autre le chapeau rouge. On a pû ajouter quelques Prieres & quel-

ques Ceremonies à la Messe, établi. ou abolir certains usages. Mais cela s'appelle-t-il changer la Religion, qui ne consiste que dans les Dogmes? N'ont-ils point parmi eux de nouvelles Prieres, ni de nouveaux usages? Je les trouve sur tout admirables, quand ils veulent nous donner le caractere d'idolâtrie.

ARISTÉE Il est vrai que cette idée qu'ils se sont faite de nous leur a fait dire bien des sottises, parce qu'ils n'ont jamais voulu voir que l'usage que nous faisons des Images est aussi ancien que les Apôtres. Le Concile d'Elvire du troisième siecle, en prouve ce me semble l'antiquité.

PHILEMON. Dites-moi, je vous prie, ce que ce Concile en dit.

ARISTÉE. Il fait entendre qu'à cause des insultes des Païens auxquelles les Fideles étoient sans

cesse exposez , il ne falloit pas peindre des images sur les parois.

PHILEMON. C'est une preuve authentique du respect qu'on leur portoit en veü des Originaux, & de la crainte qu'on avoit qu'elles fussent prophanées. Mais comment peut-on appeller idolâtres des gens qui ne pretendent adorer que JESUS-CHRIST, lorsqu'ils adorent l'Eucharistie? Je veux qu'elle ne soit que du pain. Il est constant que l'esprit des adoreurs est tourné vers JESUS-CHRIST quand ils adorent. Cette disposition peut-elle être justement appellée idolâtrie?

ARISTE'E. Claude & Jurieu ne sont pas d'accord sur cet article. Le premier convient que dans la supposition que JESUS-CHRIST soit réellement dans

l'Eucharistie , ce Sacrement est adorable : & l'autre soutient que quand même JESUS-CHRIST y seroit , ce seroit une idolâtrie que d'adorer ce même Sacrement, d'autant que les accidens du pain & du vin en font une partie , & que la Divinité entant que mêlée avec la creature , ne veut point être adorée. Car autrement , selon lui , il faudroit adorer les animaux, les arbres & les pierres.

PHILEMON. Par ce raisonnement l'humanité sainte de JESUS-CHRIST ne seroit pas adorable ; & Dieu lui-même ne seroit pas adorable en toutes choses. Quand j'adore l'Eucharistie , je n'adore point des accidens, j'adore JESUS-CHRIST caché sous certaines apparences.

ARISTE'E. L'imagination de Juieu est feconde en raisonne-

mèns de cette sorte. Quand elle est échauffée, il renverse tous les Mysteres de la Religion, & croit établir une Eglise. Il blasphème en mille manieres, & croit parler en Apôtre. Nous avons de lui une gresle de Livres où la Trinité sainte, où les perfections divines, où la personne de JESUS-CHRIST & l'Eglise sont également attaquées.

PHILEMON. C'est cependant le Prophete des Huguenots: c'est celui que Dieu a inspiré dans ces derniers tems. Pauvres aveugles! qui abandonnent la Tradition de tous les siècles pour écouter un particulier convaincu ce fanatisme. Achevez-moi, je vous prie, le portrait de ce Jurieu.

ARISTÉE. C'est un Ministre que l'imagination gouverne, que les passions animent, que l'orgueil emporte à des excès inouis.

Ardent pour la dispute & pour la nouveauté , il ne lit les anciens Auteurs que pour accommoder leurs sentimens à ses imaginations ; & il ne lit les modernes que pour réveiller les phantômes dont il s'est rempli la tête , & pour leur opposer ses chimeres sans écouter leurs raisons. Toujours plein de lui-même il ne peut souffrir que personne s'éleve ou par sa doctrine , ou par son merite. Pour s'opposer aux Sçavans il n'y a point d'extravagance qu'il ne soutienne. Inspiré de l'esprit de vengeance & de calomnie il attaque toute la Terre , il remplit ses écrits des injures les plus grossieres , & multiplie les faussetez.

PHILEMON. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le voit sur le theatre. Pouvoit-on mieux faire que de disperfer le troupeau qui suivoit plutôt la voix de cet empor-

té que celle de son legitime Pasteur.

ARISTÉE. Peut-être étoit-il à propos de retenir les Chefs de ce troupeau. Les Ministres , les Schombergs, &c.

PHILEMON. Vous êtes bon, Aristée. A quoi pouvoient servir ces gens-là ? Dans les mauvaises dispositions de leurs cœurs ils sont moins à craindre hors le Roïaume , que s'ils y étoient demeurez. Peut-être que Schomberg a servi aux desseins du Prince d'Orange. Mais vous m'avez appris à ne me plus étonner des événemens les plus étranges. Il est vrai que la revolte de l'Angleterre est un coup bien hardi : celle du Portugal si bien concertée en faveur de la Maison de Bragance contre celle d'Autriche n'en approche pas. Mais il suffit de sçavoir en general ce que Dieu veut faire du monde pre-

sent pour pouvoir assurer que nous verrons peut-être bien-tôt , que ce qui surprend les Politiques n'arrive que pour relever la gloire de l'Eglise & des Princes contre lesquels les Heretiques conspirent.

ARISTE'E. L'on a sujet de croire aussi , que Dieu a voulu châtier les Anglois & les Allemands ; & que ces Peuples sont contre-eux-mêmes les instrumens de la vengeance divine.

PHILEMON. Qui pourroit en douter lorsqu'on voit les Allemands negliger la guerre contre les Infideles , dans laquelle ils avoient de si grands succès , pour faire alliance avec d'autres ennemis de la Foi ; & pour former une conspiration contre un Roïaume , où l'on ne travaille qu'à en conserver la pureté. Ne faut-il pas pour en venir là être animé d'une

vangeance bien aveugle ; & avoir oublié ce que l'on doit à Dieu & à la Religion ? Mon étonnement, c'est qu'un Pape, de la piété duquel on avoit conçu de si grandes idées, ait paru immobile pour un Roi Catholique chassé de son Roïaume.

ARISTE'E. Innocent XI. avoit une charge trop pesante. Ses interêts mal-entendus l'avoient seduit ; & il n'étoit plus assez jeune pour apprendre ce qu'il avoit toujours ignoré. Prenons garde néanmoins , en parlant du procedé du Pape , de perdre le respect qui est dû à la personne & à son ministère. Innocent a paru devant le Tribunal de son Juge. Tous nos Conjurez y paroîtront à leur tour.

PHILEMON. Je ne puis m'empêcher de croire que le Prince

d'Orange , dès le moment de son entreprise , n'ait éprouvé la rigueur des jugemens de Dieu. L'on a vû Cromvel dans des alarmes continuelles , portant par tout l'image de son crime , & ne se croiant jamais en sûreté. Vingt portes fermées ne lui suffisoient pas. Qui pourroit donc rassurer le cœur de Guillaume de Nassau ?

ARISTE'E. Ce qui me console dans l'état present des affaires , c'est que Louis le Grand défend la bonne cause ; & que ses armes toujours triomphantes sont plus que jamais en état de triompher. Je vous quitte, Philemon , parce qu'on m'attend au lieu que vous sçavez : j'y vais fort édifié de toutes vos reflexions.

PHILEMON. Et moi je m'en retourne fort chagrin de ce que

nôtre Entretien est si court.
Adieu , vous me reverrez de-
main.



VII. ENTRETEN.

*La Philosophie moderne. L'usage qu'on en fait.
La connoissance de la Religion & de l'homme
est la seule necessaire. La forme de l'élection
des Papes.*

PHILEMON. **N**ous avons oublié une chose qui appartient à l'Histoire de nôtre siècle, & qui merite, ce me semble, qu'on y fasse quelque reflexion. C'est la Philosophie qu'on appelle moderne. J'en sçai les Auteurs ; mais je voudrois bien sçavoir quelle raison ils ont eüe de s'opposer comme ils ont fait à toute l'antiquité philosophique.

ARISTÉE. Il n'y a que Descartes qui soit l'Auteur de cette Philosophie. Gassendy s'en est voulu mêler. Mais on ne s'arrête gueres à ce qu'il dit. Du moins

est-il certain que Descartes le surpasse infiniment.

PHILEMON. Qui étoit donc ce Descartes ?

ARISTE'E. C'étoit un Breton, grand amateur de la verité De vous assurer qu'il l'ait trouvée, c'est ce que je ne ferai pas. Mais il est certain qu'il l'a bien recherchée.

PHILEMON. M. l'Evêque de Soissons tient, qu'à force de la rechercher il s'en est éloigné.

ARISTE'E. Le Livre de ce Prelat est bon pour ceux qui aiment le Latin. Mais c'est à ceux qui sçavent les sentimens de Descartes, à juger si ce Livre est bien ou mal raisonné.

PHILEMON. Les sentimens de ce Philosophe ne devoient-ils pas être ceux des Anciens ? Un homme de bon sens croit-il être plus sage, & pouvoir mieux rai-

sonner que tant de grands Hommes qu'on admire il y a si long-tems ?

ARISTÉ'E. Je croi vous avoir déjà dit, que vous faites bien de les admirer. Mais Descartes croioit avoir des raisons de n'être pas admirateur.

PHILEMON. Pour juger de ses raisons il faut scavoir quelle est la regle de sa Philosophie, & quelle étoit la regle de la Philosophie des Anciens.

ARISTÉ'E. Les Anciens jugeoient de tous les objets par les sentimens qu'ils avoient en les voïant, ou en les touchant. Et Descartes en jugeoit par les idées de ces mêmes objets, ou par la consideration de leur essence.

PHILEMON. Je n'entens pas trop bien cela, si ce n'est que vous vouliez dire que Descartes vouloit qu'on jugeât de toutes choses

choses par raison. Et en ce cas tout le monde seroit d'accord avec lui.

ARISTÉE. Il ne suffit pas de convenir d'une chose, il faut la sçavoir mettre en pratique. Entendez les amateurs de nouvelles, ceux qui parlent de ce qui les touche, ou de ce qui regarde leurs amis; & vous verrez si le sentiment n'est pas la regle ordinaire des jugemens des hommes, bien qu'ils prétendent parler toujours raison.

PHILEMON. Descartes auroit fait un grand coup s'il avoit délivré le genre humain de ses erreurs. Mais je croi que le monde est aujourd'hui tel qu'il étoit il y a cent ans.

ARISTÉE. L'imagination & les passions sont toujours les mêmes. Mais l'esprit s'est développé. Ne voudriez-vous point es-

194 *Entretiens sur l'Histoire*
saiër des regles Cartesiennes ?

PHILEMON. Je vous assure que je lirai tous les écrits de Descartes. Vous me piquez trop là-dessus.

ARISTÉE. Lisez. Vous ne ferez pas trop mal. Mais en lisant faites exactement ce qu'il vous dit, de ne rien croire de tout ce qu'il avance que ce qui vous paroîtra clair, & ce qui emportera malgré vous votre consentement. Peut-être alors reconnoîtrez-vous qu'il s'est souvent trompé.

PHILEMON. Ne l'accuse-t-on pas de n'avoir pas trop bien crû en Dieu ?

ARISTÉE. La lecture de ses Meditations vous fera connoître la disposition de son esprit. Croïez-moi, tous ceux qui ont conversé avec lui rendent témoignage de l'innocence de sa vie, & de son

zele pour la Religion.

PHILEMON. Mais il faut que vous conveniez qu'il y a de ses disciples convaincus d'impieté.

ARISTÉE. Vous voulez parler des Spinozistes. Mais si Spinoza a eu l'esprit faux & le cœur corrompu, on n'en peut rien conclure en general contre la doctrine de Descartes. Il seroit à desirer neanmoins, que faute de cet examen qu'il recommande tant à ses Lecteurs, il n'eût pas avancé certaines choses qui donnent occasion aux esprits trop actifs de philosopher de travers.

PHILEMON. Bien des gens disent qu'il auroit mieux fait de s'en tenir aux Mathematiques, que de s'engager dans la Philosophie.

ARISTÉE. Ceux qui parlent de cette maniere n'ont aucune idée des Sciences. Assurément

Descartes étoit un Mathématicien incomparable. Quelques feuilles de Geometrie qu'il nous a laissées, l'emportent infiniment sur tout ce que nous avons des anciens & des modernes. Mais c'est uniquement par là qu'il est venu, ou qu'il pouvoit venir à la connoissance de la Nature. Mais demandez à ceux qui travaillent à la perfection des Arts, & qui font des découvertes, si Descartes ne leur a rien appris.

PHILEMON. Si les Princes, & les autres hommes étoient persuadés qu'il a donné les ouvertures nécessaires pour faire tant de choses qui servent à leurs plaisirs, pour tant d'ouvrages magnifiques; & pour executer des machines dont les effets sont également utiles & surprenans, son nom seroit bien celebre, & sa memoire bien respectée.

ARISTE'E. Et quel sentiment en auroient les Theologiens s'ils voïoient que de ses principes il suit clairement , que sans la privation & la penitence nous ne sçaurions avoir accès à Dieu , ni être unis à JESUS-CHRIST? Mais , Philemon , ce n'est point par la dispute qu'on change les esprits: il faut qu'ils se changent eux-mêmes par la meditation, & que Dieu les perfectionne par sa lumiere. Laissons chacun dans ses sentimens. La Foi animée de la charité est dans le fond ce qui fait les grands hommes.

PHILEMON. Ce sont ceux-là qu'il y a plaisir à avoir pour amis.

ARISTE'E. Ce sont aussi ceux-là qui n'aiment pas à demeurer dans le monde. Il s'y trouve néanmoins une espece de gens dont les manieres apparemment

vous accommoderoient assez. Ce sont des gens qu'on peut appeller des Philosophes sans façon.

PHILEMON. Pour le personnage de Philosophe , je ne sçau-rois gueres le soutenir. Mais j'a-girois bien sans façon & sans ce-remonies. Plût à Dieu qu'elles fussent toutes bannies de la so-cieté.

ARISTÉE. Le personnage de Philosophe ne vous doit point embarrasser : Ils n'affectent point de le paroître. Rien n'est plus simple que leur entretien , rien n'est plus naturel que leurs dis-cours ; & pour peu d'esprit qu'on ait, on trouve toujours en avoir autant qu'eux.

PHILEMON. Voila une Phi-losophie bien aisée. Mais ne se distinguent-ils point par quelque-autre endroit du commun des hommes.

ARISTÉE. Point du tout , ils sont faits comme vous & moi. Ils rient & se réjouissent comme nous faisons quelquefois. Ils font bonne chere quand elle se presente ; mais ils s'en passent volontiers. Ils ne feroient pas aussi difficulté d'aller quelquefois à l'Opera ou à la Comedie , si cela pouvoit s'accorder avec la bien-seance.

PHILEMON. Mais cela ne s'accorde pas avec la mortification Chrétienne.

ARISTÉE. Il y a bien de la difference , Philemon , entre aller à l'Opera pour contenter ses sens ; & y aller pour observer ce que l'imagination des hommes est capable de produire. Lorsque les gens , dont je vous parle , entendent un concert , ils sont touchés comme les autres : & les postures d'Arlequin leur auroient

paru tout aussi plaisantes qu'au parterre. Mais leurs passions ne les entraînent pas.

PHILEMON. Cependant les passions l'emportent sur la Philosophie.

ARISTE'E. Aussi ne vous imaginez pas qu'ils soient gens d'Opera , & de plaisirs ; ils sont bien aises de voir de quoi l'homme est capable : mais cela vû une fois leur suffit ; & s'ils rient de ses faillies , ils gemissent interieurement de ses foibleses.

PHILEMON. Ainsi pendant que les autres ne songent qu'à se divertir , ceux-ci philosophent sans qu'il y paroisse.

ARISTE'E. Oui , Philemon , ils font des reflexions sur tout ce qui frappe leurs sens ; & par là ce qui est un poison pour le commun des hommes , est un remede pour eux.

PHILEMON. Mais ces gens-la ne songent-ils point à leur fortune ?

ARISTE'E. Ils vivent sans ambition. Si on les appelle à quelque emploi , ils le reçoivent sans l'avoir désiré , & ils s'y comportent comme des gens qui doivent en rendre conte à Dieu. Rien d'humain n'est capable de les élever , ou de les abaisser ; & ils disent tout net , que si tout homme leur peut faire du mal , il n'y en a point qui puisse leur faire du bien , parce qu'ils sont contens du nécessaire , qu'ils ont reçu de la Providence.

PHILEMON. C'est avoir une grande liberté d'esprit , & être bien au dessus de l'agitation & du tumulte du monde.

ARISTE'E. Voila tout ce qu'ils y cherchent , d'être à eux-mêmes. Les grands emplois leur

202 *Entretiens sur l'Histoire*
paroissent une servitude. Ils aiment mieux être inconnus , que d'être dans les engagements , qui sont les suites des honneurs & des dignitez , toujourns disposez neanmoins à se donner entierement au service du prochain.

PHILEMON. Ces maximes me charment , Aristée , je ne voudrois jamais voir que des hommes de ce caractère. Je m' imagine qu'il y a entre-eux une union fraternelle , & qu'ils ne possèdent rien qui ne soit commun à tous. Mais si on attaquoit leurs sentimens , ne le trouveroient-ils point mauvais ?

ARISTÉE. Ils ne prennent aucun parti. Ce n'est pas leur soin que de faire des disciples. Ils aiment uniquement la verité. Mais ils souffrent ceux qui ne la connoissent pas ; & si quelqu'un ne leur est pas agreable,

c'est celui qui toujourns prêt à disputer n'a que de l'indifferen-
ce pour elle. En un mot ils con-
noissent l'homme , & ils sça-
vent la Religion. Voiez s'il en
faut davantage pour être propre
en toutes manieres à la société , &
pour rendre à Dieu ce qui lui ap-
partient.

PHILEMON. C'est encore as-
sez pour être propre aux plus
grandes affaires de la vie civile.
Faut-il que les hommes negli-
gent des connoissances si impor-
tantes pour courir après des
sciences qui sont manifestement
inutiles ; Je ne sçai si je me trom-
pe ; mais il me semble que nos
Entretiens m'ont donné beau-
coup d'ouverture pour me con-
noître moi-même.

ARISTÉE. Vous y avez vû ,
ce me semble , de quoi l'hom-
me est capable , & la nécessité

d'une main toute-puissante qui le soutienne , & qui regle les affaires du monde , pendant que nos passions y causent tant de desordres.

PHILEMON. C'est un spectacle qui se représente souvent à mon esprit , que cette succession d'Empires & de Monarques qui se sont renversez les uns les autres , pendant que la conduite de Dieu demeure toujours la même ; & que son Eglise se perfectionne de plus en plus.

ARISTE'É. Rien n'est plus capable , que cette consideration , de détacher l'esprit des biens périssables. Voulez-vous que nous reprenions en peu de mots les principaux événemens que nous avons parcourus ?

PHILEMON. Je ne vous en demande pas tant. Je souhaite seulement que nous rappellions

un peu les changemens qui sont arrivez dans le gouvernement Ecclesiastique.

A R I S T E' E. Vous avez vû que les Empereurs, Constantin, Theodose , Marcien , convoquerent les premiers Conciles generaux. Mais rien ne s'y est jamais décidé que par l'autorité de l'Evêque de Rome , & des autres Prelats assemblez. On parle d'un Concile de Toledé , où le Roi Recarede , qui venoit d'embrasser la Foi Catholique , presida. Mais ce Prince agissoit de bonne foi , & comme n'étant pas encore instruit sur l'autorité legitime.

P H I L E M O N. Si les Princes n'ont pas droit de présider aux assemblées Ecclesiastiques , il semble qu'ils ne peuvent avoir droit de créer les Papes , qui président à ces assemblées.

ARISTE'E. Ces choses ne paroissent pas avoir une liaison nécessaire. Mais laissons-en la discussion à ceux qui sont obligés de prendre parti. Il est certain que la forme ancienne de l'élection des Evêques étoit celle-ci. Tous les Evêques d'une Province s'assembloient pour en donner un à l'Eglise qui en manquoit : Et l'on prenoit les suffrages du Clergé & du peuple.

PHILEMON. Suivoit-on le même usage à l'égard de l'Evêque de Rome ?

ARISTE'E. Tout le même. Et les Empereurs ne s'en mêloient point. Mais à l'occasion du schisme que causa Ursicin, qui s'opposoit à Damase, l'Empereur Valentinien interposa son autorité dans l'élection du Pape. Ce fut un exemple à l'Empereur Honorius d'en faire autant quand Eulalius

s'opposa à Boniface I.

PHILEMON. Et quand les Gots furent maîtres de l'Italie, ne poussèrent-ils point encore les choses plus loin ?

ARISTÉE. Theodoric décida sur le différend de Symmaque & de l'Antipape Laurent. Et Justinien aiant vaincu les Gots, par ses Capitaines Belisaire & Narsès, voulut qu'on ne reconnût point d'autre Pape que celui dont il auroit approuvé & confirmé l'élection.

PHILEMON. Cela s'appelle s'en rendre absolument le maître. Les successeurs de Justinien apparemment voulurent avoir la même autorité. Et cela pourroit bien être venu jusques à Charlemagne.

ARISTÉE. Vous vous trompez. Constantin Quatrième à la prière de Benoist II. renonça en-

tièrement à la coutume de ses predecesseurs ; & laissa le Peuple & le Clergé Romain dans un entier pouvoir d'élire le souverain Pontife. Le Cardinal Baroni-
nius se tuë de dire , malgré Sigebert , Gratien & Onuphre , que Charlemagne en fit autant. Quoiqu'il en soit , on vit revivre l'ancien usage après Charlemagne. Ensuite , les Cardinaux firent seuls l'Electi-
on , à laquelle le Clergé & le Peuple étoient auparavant appelez. Vous les avez vûs en possession de ce droit dès le tems d'Hildebrand , & de Leon IX.

PHILEMON. L'institution de ces Cardinaux étoit-elle alors fort ancienne ?

ARISTÉE. Je ne puis pas bien vous en marquer le tems. Mais dès le Concile Romain , sous Sylvestre , au commencement

du quatrième siècle , on parloit de sept Diacres Cardinaux : & l'on appelloit Diacre , Prêtre , ou Evêque Cardinal , celui qui gouvernoit quelqueune de ces Eglises principales , où l'on administroit le Baptême.

PHILEMON. Mais comment ont-ils été élevez au point où ils sont presentement ?

ARISTE'E. Je ne puis vous dire autre chose que ce que Leon IX. en dit. Il falloit , écrit ce Pape , qu'à l'exemple de Moïse , qui avoit choisi soixante & dix Vieillards pour regler avec lui tout ce qui regardoit la Nation Judaïque , le souverain Pontife eût aussi toujours auprès de lui un nombre de Conseillers pour pourvoir aux besoins de l'Eglise. Quelques-uns pretendent que leur grande élévation commença sous le Pontificat de Benoist Huitié-

216 *Entretiens sur l'Histoire*

me, quelques années avant celui de Leon IX.

PHILEMON. Ce que nous avons à desirer presentement, c'est qu'ils s'acquittent dignement de leur ministere dans l'élection du Pape qu'ils vont donner à l'Eglise ; & qu'ils n'aient en veüe que la gloire de Dieu & l'établissement de la paix entre les Princes Catholiques.

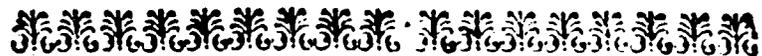
ARISTÉE. Je croi, Philemon, avoir fait tout ce que vous desiriez de moi. Je vous ai representé le mieux que j'ai pû les faits les plus considerables de l'Histoire universelle ; & vous y avez le plus souvent decouvert vous-même l'ordre merueilleux de la Providence. Nous sommes, comme vous voiez, sous la main d'un bon Maître ; & nous avons par dessus cela un puissant Reparateur.

PHILEMON. En verité nous

ferions bien malheureux , si connoissant tous nos avantages , la grandeur de nôtre vocation , & l'état funeste de ceux qui ne vivent que pour la Terre , nous ne faisons pas un bon usage du tems de cette vie. Il ne faut que voir agir les hommes pour se convaincre que tout ce qui n'est pas Dieu n'est digne que de mépris. Je ne vous demande plus rien , Aristée , vous m'avez satisfait au delà de ce que j'attendois ; & je ne puis vous exprimer la reconnaissance de mon cœur. Je ne vous arrête pas davantage.



FIN.



*EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.*

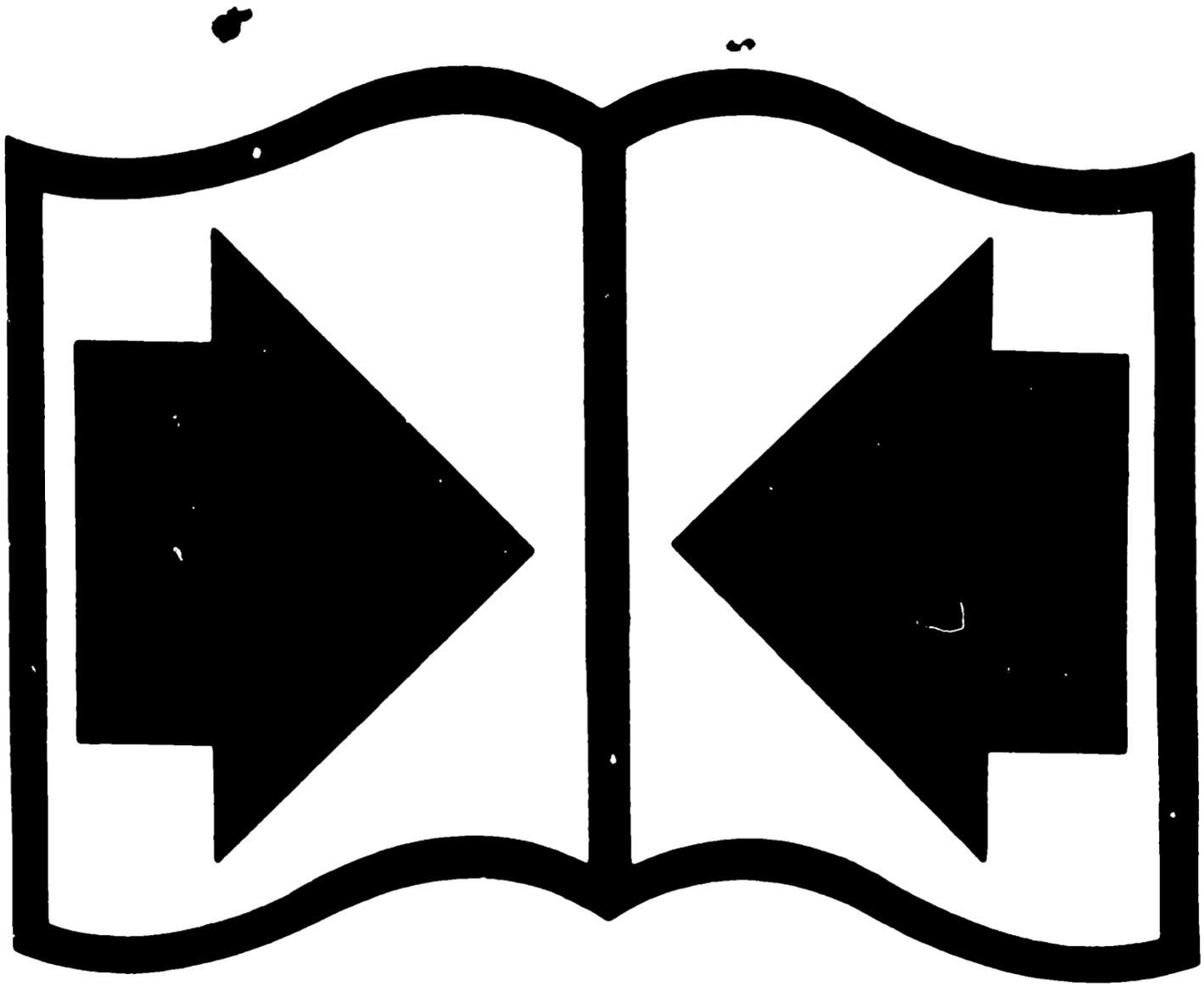
PAR Grace & Privilege du Roy : Il est permis à EDME COUTEROT , de faire imprimer un Livre intitulé , *Entretiens sur l'Histoire de l'Univers* , par M. DE LELEVEL ; en tel Volume, marge & caractère qu'il voudra , durant le tems de huit années , à compter du jour que ledit Livre sera imprimé & mis en vente pour la premiere fois ; avec défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres , de l'imprimer ni contrefaire , sous quelque pretexte que ce soit , que du consentement dudit Exposant , à peine de quinze cens livres d'amande , confiscation des Exemplaires contrefaits , & de tous dépens, dommages & interêts , ainsi qu'il est plus amplement portté par lesdites Lettres de Privilege. Donné à Paris le huitième jour d'Octobre mil six cens quatre-vingt-neuf. Signé , Par le Roy en son Conseil, BOUCHER.

Registré sur le Livre de la Commu-

*nauté des Libraires & Imprimeurs de
Paris , le treizième Decembre 1689.
Signé, P. TRABOUILLET, P. AUBOÛIN,
C. COIGNARD, Adjoints.*

Achevé d'imprimer ce troisième Tome,
le 10. Avril 1690.





Reliure serrée